

@

René de COURCY

L'INSURRECTION CHINOISE

son origine et ses progrès

L'insurrection chinoise

à partir de :

L'INSURRECTION CHINOISE

son origine et ses progrès

par René de Courcy (1827-1908)

Revue des Deux Mondes, Paris. Tome 34, juillet-août 1861, pages 5-35
et 312-360.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2012

TABLE DES MATIÈRES

- I. Les sociétés secrètes et les premières campagnes des insurgés.
 - I. L'origine de l'insurrection.
 - II. Progrès de l'insurrection.
- II. Triomphe de l'insurrection. Le nouveau roi céleste et sa doctrine.
 - I. Retraite des insurgés en-deçà du Fleuve-Jaune.
 - II. Les insurgés dans le Kiang-sou et à Nankin.
 - III. De la nature et des tendances de l'insurrection chinoise.

I

Les sociétés secrètes et les premières campagnes des insurgés ¹

@

p.005 La Chine est-elle ouverte ? Touchons-nous enfin au but de tant d'efforts et de sacrifices ? L'œuvre patiente et laborieuse de notre diplomatie, les succès plus brillants, plus faciles peut-être, de nos deux expéditions, produiront-ils les résultats que la France se croit en droit d'attendre ? Avons-nous convaincu le cabinet de Pékin de sa propre faiblesse ? Et quels seront désormais l'attitude, le langage d'un agent isolé et désarmé vis-à-vis d'un gouvernement qui, à une époque récente encore, a violé audacieusement sa parole en face de deux armées victorieuses ? Si le caractère de notre représentant était un jour méconnu, où trouverait-il un lieu de refuge pour abriter dignement le personnel de sa mission et des ressources pour punir promptement l'injure ? Sans qu'il soit besoin d'insister sur ces questions, tout porte à croire que, si nous avons déjà triomphé en Chine de bien des obstacles qui paraissaient, il y a quelques années encore, presque insurmontables, l'avenir nous y garde de dangereuses épreuves. Et ces épreuves ne viendront pas seulement de nos relations avec un gouvernement humilié, astucieux et mécontent, avec des autorités insouciantes et apathiques, téméraires par orgueil, oublieuses par légèreté ou par calcul ; elles, naîtront aussi d'un péril dont on n'a pu jusqu'ici ni sonder la profondeur, ni mesurer p.006 exactement l'étendue, mais qui grandit et se rapproche, et qui pourrait un jour tout remettre en question après avoir tout détruit.

Il y a douze ans à peine, débutait dans le Kouang-si, l'une des provinces méridionales de l'empire chinois, le mouvement insurrectionnel qui devait bientôt imprimer de si violentes secousses aux bases déjà chancelantes de cet antique édifice, et ses humbles commencements n'en pouvaient faire soupçonner la grande fortune. Ce

¹ Revue du 1er juillet 1861.

L'insurrection chinoise

fut d'abord en apparence un simple mécontentement local, une de ces émeutes de village que de temps immémorial les autorités chinoises avaient à prévoir et à combattre. Quelque injustice commise contre le chef respecté d'une puissante famille, une rivalité de corporations ou de clans, la réunion fortuite d'un certain nombre de gens sans aveu et sans ressources, font naître parfois de semblables agitations. Le don opportun d'une grosse somme d'argent ou d'un bouton officiel leur enlève leurs chefs, achetés et satisfaits, les désorganise ainsi et les apaise. Cette fois le gouvernement se trouvait aux prises avec un élément de désordre qui déroutait sa vieille expérience. Le mal était évidemment nouveau, et ne pouvait être vaincu par les moyens ordinaires. En quelques mois, il avait fait d'immenses progrès et s'était attaché au sol de l'empire par de si nombreuses racines, qu'on n'en pouvait découvrir toutes les ramifications et qu'elles défiaient déjà le tranchant de la hache officielle. Les provinces du Hou-nan, du Hou-pé, du Kiang-si, du Kiang-sou, du Ho-nan, du Chan-tong, les plus industrielles, les plus fertiles, les plus riches et les plus lettrées de la Chine, étaient envahies, parcourues, dévastées. L'habileté des plus vieux diplomates de l'empire était mise en défaut, les efforts de ses plus vaillants généraux étaient déjoués ; la *Gazette de Pékin* enregistrait déceptions sur déceptions, revers sur revers. Au mois de mars 1853, Nankin était pris d'assaut, et la résistance des troupes tartares qui défendaient cette ville étouffée dans le sang. Le chef de l'insurrection venait ainsi de porter une main sacrilège sur l'un des plus beaux fleurons de la couronne impériale. En face de la domination mandchoue et du trône de Hienn-foung, il avait jeté les bases d'une restauration chinoise et fondé un trône rival. — Deux mois plus tard, ses bandes poussaient jusqu'à Tienn-tsin ; elles campaient à trente lieues de Pékin. L'insurrection embrassait la Chine proprement dite presque tout entière ; elle avait atteint le centre de la province du Tchi-li, sans avoir abandonné le Kouang-si, promenant pendant trois ans ses sanglants triomphes d'une extrémité de l'empire à l'autre.

Ces succès inouïs frappèrent d'étonnement les étrangers qui résidaient alors en Chine et que leurs affaires ou leurs fonctions avaient

L'insurrection chinoise

fixés dans les cinq ports ouverts par les traités ; mais ce qui semblait p.007 plus étrange encore que tout le reste dans le mouvement insurrectionnel, c'était le caractère de régénération qu'il semblait porter en lui-même, et le germe civilisateur qui paraissait l'animer. Il puisait, disait-on, sa sève et sa force à la source même d'où sont sorties toutes les merveilles du monde moderne, à cette source divine et féconde d'où les races de l'Occident tirent leur grandeur et leur puissance. Dans les livres de Taï-ping-ouang, le chef de la révolution chinoise et le fondateur de la dynastie nouvelle, dans ces livres qu'il avait lui-même rédigés, dont il avait surveillé l'impression et qu'il distribuait par milliers à ses soldats, dans les proclamations qu'il avait marquées de son sceau impérial et que pouvait lire toute son armée, les sinologues avaient découvert des formules empruntées au texte des Écritures, des pensées vraiment chrétiennes, des idées vraiment dignes d'une philosophie élevée, des maximes dont le triomphe serait assurément la ruine du vieux paganisme de l'empire chinois, la source d'une ère nouvelle et bienfaisante pour ses immenses populations.

Je me trouvais alors à Shang-haï, et je ressentis moi-même les ardeurs de cette fièvre d'espérance qui s'empara tout à coup des résidents étrangers. Ce fut d'abord une grande confusion. Chacun voulut voir clairement dans les causes et les tendances de l'insurrection chinoise ce que lui montraient ses convictions ou ses intérêts. Nos missionnaires y retrouvaient volontiers le fil égaré des vieilles traditions catholiques. Selon l'opinion des missionnaires anglais et américains, la révolution chinoise était dirigée par des doctrines exclusivement protestantes. Quant aux négociants étrangers, ils applaudissaient résolument aux succès de Taï-ping-ouang et saluaient avec joie la promesse des transformations qu'ils en attendaient. Ces transformations ne devaient-elles pas leur donner gloire et profit ? Le triomphe de l'œuvre protestante qu'ils soutiennent de leurs vœux et de leurs contributions généreuses ne serait-il pas leur propre triomphe ? Pour eux désormais, il n'y aurait plus ni contrebande ni entraves. Déjà ils se sentaient affranchis du pesant souci de l'avenir, riches à la fois

L'insurrection chinoise

d'une conscience libre et d'une grosse fortune. Encore un peu de temps, et la Chine serait ouverte, protestante, et qui sait ? anglaise ou américaine peut-être !

Le temps et l'expérience devaient faire peu à peu succéder des vues plus saines et plus larges à ces illusions, sans les dissiper complètement. Nankin ouvrit ses portes aux légations étrangères ; nos diplomates et nos missionnaires visitèrent les ministres de Taï-ping-ouang ; ils reçurent leurs sympathiques assurances, recueillirent et étudièrent leurs proclamations et leurs écrits. Sous ces paroles amicales, ils devinèrent l'artifice et le mensonge ; dans ces écrits, ils rencontrèrent des blasphèmes qui devaient décourager la plus p.008 aveugle indulgence. Il fallut bien alors répudier en partie les honneurs d'une solidarité qui devenait compromettante, ou tout au moins gémir pieusement sur les désordres des rebelles, sur les abominables erreurs de ces fils égarés. On devint moins ardent à soutenir leur cause à mesure qu'elle parut moins favorable à la propagande protestante, et sous l'impression de revers qui semblaient présager la ruine de l'insurrection. En 1860, la scène change de nouveau. Pressés à la fois par tous les périls, les impériaux tentent de les repousser tous à la fois, et n'y peuvent réussir. Au moment même où les troupes alliées vengent brillamment l'injure du Peï-ho, l'armée impériale qui cerne Nankin laisse rompre ses rangs par les assiégés. La capitale de l'insurrection vomit sur les riches campagnes qui bordent le Yang-tze-kiang des bandes affamées de pillage. Les armées de l'empereur Hienn-foung sont mises en pleine déroute, des villes importantes surprises et saccagées. Sou-tchéou, la capitale de la province, la ville la plus opulente, la plus aimable, la plus voluptueuse de l'empire, le paradis de la Chine, ouvre ses portes au roi fidèle ¹. Celui-ci cherche à conquérir la neutralité anglaise par des protestations amicales affichées aux environs de Shang-haï ; mais il songe en même temps à s'emparer de la ville chinoise, et y envoie des troupes que nos agents font éloigner par mesure de prudence : on apprend successivement que les riches

¹ Le *tchong-ouang*, un des lieutenants du chef de l'insurrection, Taï-ping-ouang.

L'insurrection chinoise

districts d'où nous tirons en partie la soie et le thé qui alimentent notre commerce vont être envahis, et qu'un corps de l'armée insurrectionnelle marche à grandes journées sur Hang-tcheou-fou, la capitale du Tché-kiang. Alors la communauté étrangère tremble de nouveau pour son avenir ; les missions protestantes sentent se réchauffer leur tendresse pour leurs enfants ingrats, mais vainqueurs ; on fait des avances et des politesses à ce redoutable voisinage, et on s'empresse d'ouvrir à Nankin, à Sou-tcheou, une enquête bienveillante.

Le résultat de cette enquête n'est pas encore connu ; mais, quel qu'il puisse être, on ne peut se défendre de vives inquiétudes en songeant aux embarras diplomatiques que nous ménage la rébellion chinoise. Pendant longtemps, on ne lui avait accordé qu'une attention curieuse et distraite ¹ ; on se renfermait vis-à-vis d'elle dans un rôle de neutralité impartiale et expectante. Après avoir puni l'offense que nous avait faite le pouvoir régulier et rétabli nos relations compromises, il serait sage d'envisager les questions nouvelles qui peuvent surgir, et d'aviser, de concert avec nos alliés, aux moyens de les résoudre. Il faut savoir si la puissance avec laquelle nous venons de faire la paix est bien raffermie sur ses bases, si, dépouillée p.009 par nous de son prestige, ruinée par les immenses sacrifices que les derniers événements ont imposés à son trésor, amoindrie déjà par l'ambitieux voisinage de la Russie, exposée aux coups incessants de l'insurrection qui occupe maintenant une grande partie de ses plus belles provinces, pressée par nos légitimes exigences, elle a conservé assez de force pour ne pas succomber. Nous devons nous demander si, dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné, la Chine n'échappera pas à la domination des Mandchoux comme elle a brisé, il y a cinq siècles, le joug des Tartares-Mongols, si elle restera unie, ce qui paraît probable à cause de la remarquable uniformité de ses instincts et de ses mœurs, quels seront ses nouveaux maîtres.

¹ Rappelons cependant l'étude si remarquable consacrée à *la question chinoise*, et incidemment à l'insurrection, dans la Revue du 1er juin 1857.

L'insurrection chinoise

Exposer quelques-unes de ces considérations, c'est expliquer le motif qui m'engage à publier le résultat de mes études sur l'insurrection chinoise. Je me suis trouvé plusieurs fois en contact avec quelques-uns des principaux acteurs de ce grand drame national, j'ai patiemment recueilli sur les lieux mêmes les documents où il faut en chercher l'histoire, et j'entreprends ici de les contrôler par mes souvenirs, mes observations et mes impressions personnelles. Je sais par expérience qu'on n'y puise pas toujours des données authentiques. La *Gazette de Pékin* agrandit systématiquement les succès des armes impériales, et en atténue constamment les revers ; les proclamations des rebelles s'adressent aux populations qu'ils veulent gagner, ou aux étrangers qu'ils veulent séduire. Les relations des courageux et indulgents visiteurs que Nankin et Sou-tchéou ont accueillis renferment quelquefois de complaisantes réticences qui dissimulent habilement l'austère réalité. Dégager le vrai des exagérations officielles ou officieuses qui l'obscurcissent ou le dénaturent, raconter ce que j'ai vu moi-même, dire tout ce que j'ai pu apprendre sur des événements dont les conséquences touchent d'aussi près à l'avenir de nos relations diplomatiques et commerciales avec la Chine, telle est la tâche que j'essaierai de remplir. Les causes probables de l'insurrection, ses premiers progrès nous occuperont d'abord ; nous l'étudierons ensuite dans sa période récente, et à Nankin même, dont elle a fait sa capitale.

I. — L'origine de l'insurrection

@

Dès qu'on aborde l'examen des causes premières de l'insurrection chinoise, on se trouve en présence de trois versions différentes, nées successivement, ainsi qu'on l'a dit plus haut, de la divergence des théories ou des intérêts. La plus ancienne, la plus généralement accréditée, place l'origine de l'insurrection dans les sociétés secrètes qui depuis plus de deux siècles conspirent en Chine contre la dynastie mandchoue. C'est l'opinion adoptée par un certain nombre de ^{p.010} sinologues qui ont fait de ces associations l'objet de leurs

L'insurrection chinoise

consciencieuses recherches. La seconde opinion voit dans ces événements une révolution religieuse, accidentellement politique, s'accomplissant au nom de doctrines puisées dans les livres et les enseignements des missionnaires protestants. Suivant la troisième enfin, l'insurrection aurait été originairement un soulèvement des Miao-tsé, montagnards du Kouang-si, qui ont relevé l'étendard des Ming ¹ et qui combattraient au nom d'idées et de principes émanant d'une source catholique. Il suffit d'énoncer ces deux derniers systèmes pour en faire connaître les auteurs : ils sont absolus et exclusifs comme l'esprit de propagande qui les a mis au jour.

Les sociétés secrètes ont joué dans l'histoire de l'empire chinois, pendant les deux derniers siècles, un rôle dont on ne saurait nier l'importance. Objets de la jalouse surveillance du gouvernement tartare, qui voyait en elles un danger permanent pour son autorité, elles ont eu la fortune de presque tous les persécutés : elles ont puisé de nouvelles forces dans la persécution. Nées de l'éloignement même où les fonctionnaires de la nouvelle dynastie cherchaient à tenir leurs administrés de toute préoccupation politique, et des entraves systématiques qu'ils apportaient à toute réunion populaire où les actes du gouvernement auraient pu être discutés, elles sont devenues d'autant plus puissantes que l'on a sévi contre elles avec plus de rigueur. Ce n'est pas cependant que ces sociétés fussent toutes des associations politiques. Les unes avaient des vues fort innocentes ; d'autres ne se proposaient qu'un but : assurer l'impunité des forfaits commis par leurs membres à la faveur de l'appui qu'ils se prêtaient mutuellement. Celles-là d'ailleurs n'ont acquis aucune célébrité ; l'indifférence populaire et administrative ou la juste sévérité des lois en a fait bientôt justice. Il n'en a pas été de même des sociétés qui ont conspiré, et entre autres de celles du *Nénuphar blanc* et de la *Triade*, dont l'une a failli expulser les Mandchoux, et dont l'autre placera peut-être, avant peu de temps, un empereur chinois sur leur trône.

¹ C'est le nom de la dynastie chinoise qui a précédé sur le trône les empereurs mandchoux. La « dynastie *ming* », c'est la « dynastie brillante ».

L'insurrection chinoise

La société du *Nénuphar blanc* (Pi-lin-kiaou) a probablement pris naissance peu après l'époque de la conquête, et se trouve ainsi contemporaine de la dynastie mandchoue. Nous trouvons en effet dans le code pénal de cette dynastie, à la section des « magiciens, chefs de sectes et propagateurs de fausses doctrines », son nom cité à côté de ceux des sectes du *Nuage blanc*, de l'*Intelligent*, et de l'*Honorable*, etc., contre lesquelles sont portées des peines d'une extrême rigueur ¹. En 1734, elle attira de nouveau l'attention ^{p.011} du gouvernement, et l'empereur Young-tching la proscrivit par un édit très sévère. A partir de ce moment, le nombre de ses adhérents s'accrut avec une rapidité extrême ; ils se répandirent sur tout le territoire de l'empire, et au commencement de ce siècle, pendant les premières années du règne de Kia-king, ils allumèrent la révolte dans cinq provinces : le Setchouen, le Kan-sou, le Chen-si, le Hou-pé et le Hou-nan. Ce ne fut pas sans peine que le gouvernement vint à bout d'étouffer ce mouvement, qui avait pris très promptement les proportions d'une guerre civile. Il dut, avant d'y réussir, le combattre plusieurs années. À la suite d'une semblable lutte, le gouvernement ne négligea aucun moyen de détruire les restes de cette redoutable association, et cependant la puissance ou tout au moins l'audace des membres du *Nénuphar blanc* ne parut point abattue par leur défaite. Elle se manifesta de nouveau, en 1812, par un complot qui eût rendu tout d'un coup à la Chine son indépendance, si un concours de circonstances fort heureuses pour les Tsing ² ne l'eût fait échouer. Les conjurés avaient médité l'assassinat de l'empereur Kia-king ; une embuscade lui avait été tendue sur la route qu'il devait suivre pour revenir du Jéhol, où il était allé passer la saison chaude. Le jour même où il serait tombé sous les coups vengeurs de quelques membres du *Nénuphar*, leurs associés devaient s'emparer par la force du palais impérial à Pékin et faire éclater un soulèvement général dans le Ho-nan ³. Des pluies inusitées à cette époque de l'année retardèrent

¹ Les chefs sont passibles de la décapitation, les simples membres de la strangulation

² C'est le nom adopté par la dynastie actuelle ; le caractère qui la désigne signifie *pur* en chinois.

³ Une des provinces centrales de la Chine ; elle a Kai-foung-fou pour capitale, et un peu plus de 23 millions d'habitants.

L'insurrection chinoise

le retour de l'empereur ; le courage personnel et la présence d'esprit du prince Min-ning, son second fils et successeur, sauvèrent le palais impérial, que soixante-dix conjurés avaient attaqué, et la vigilance du gouverneur du Ho-nan déjoua les projets des conspirateurs de cette province. Cette tentative audacieuse de l'association du *Nénuphar blanc* fut fatale aux autres sociétés secrètes, à celles même qui n'avaient aucun but politique. La haine soupçonneuse de Kia-king ¹ les poursuivit toutes impitoyablement, elle n'épargna même pas les catholiques, et néanmoins la vengeance impériale ne parvint qu'au prix de dix années d'efforts à l'entière destruction du *Pi-lin-kiaou*. On croit que, vers la fin du règne du tyran, les restes de cette société se fondirent dans celle de la *Triade*.

p.012 L'origine de la *Triade* remonte à une époque un peu moins éloignée que celle du *Nénuphar* ; elle se rattache à un fait historique du règne de l'empereur Kang-hi ². La légende chinoise qui nous en a transmis le récit fait une large part au merveilleux. Les premiers chefs de l'association, auront sans doute senti la nécessité d'agir vivement sur l'imagination populaire, si naturellement portée en Chine vers la superstition. — En 1764, les prêtres du monastère de Chaou-lin, situé sur les collines de Kiou-lien dans le Fo-kien ³, s'illustrèrent par leur

¹ Kia-king fut le cinquième empereur de la dynastie actuelle (celle des Tsing). Il régna vingt-six ans. Ce fut un prince dissolu et superstitieux. De nombreux troubles eurent lieu sous son règne. Il persécuta les chrétiens.

² Kang-hi succéda à son père Choun-tchi, le fondateur de la dynastie mandchoue ; il régna soixante et un ans (de 1661 à 1722). Ce fut l'homme le plus remarquable de sa race. Prince conquérant, administrateur et lettré, il recula les frontières de l'empire, en simplifia l'organisation, régularisa par une convention diplomatique ses relations avec les Russes, fit rédiger plusieurs traités scientifiques et un vaste dictionnaire chinois-mandchou qui porte son nom. Pendant la première période de son règne, les jésuites furent en grande faveur à sa cour. Kang-hi sut mettre habilement à profit pour la gloire et la grandeur de son règne leurs talents et leurs connaissances variées. Il protégea ouvertement le catholicisme jusqu'au fatal dissentiment qui vint diviser les missionnaires, et qui lui montra les sujets chrétiens de son empire obéissant à deux puissances qui ne relevaient plus de la sienne, leur conscience et le pape de Rome.

³ L'une des provinces maritimes de la Chine ; sol montagneux, mœurs rudes et guerrières ; environ 16 millions d'habitants ; capitale, Fou-tchéou-fou, l'une des grandes villes de la Chine et l'un des ports ouverts par les traités. Amoy est aussi situé dans le Fo-kien. — Lorsque les Mandchoux subjuguèrent l'empire, la résistance se prolongea dans le Fo-kien pendant plus de quarante ans. Elle fut dirigée quelque temps par le célèbre chef de pirates Ko-ching-a, qui plus tard s'empara de Formose et en chassa les Hollandais. On sait que les Mandchoux ont imposé aux populations chinoises une mode de leur propre pays : la tête en partie rasée, la chevelure nattée et pendante en gage de soumission et de servitude. Les Fo-kiennois ont dû subir comme les autres

L'insurrection chinoise

fidélité à leur souverain ; les armes de l'empereur Kang-hi, jusqu'alors accoutumées à la victoire, avaient essuyé un rude échec de la part des révoltés du pays de Si-lou. Les généraux et les troupes étaient démoralisés. Les prêtres de Chaou-lin offrirent leurs services, qui furent acceptés. Ils se rendirent sur le théâtre de la guerre, réorganisèrent l'armée, imaginèrent un nouveau plan de campagne, et firent si bien qu'en moins de trois mois tout le pays de Si-lou reconnut la domination impériale. Ils retournèrent ensuite à leur paisible demeure. Cependant la gloire qu'avait fait rejaillir sur leur monastère cette suite d'actions d'éclat avait éveillé l'inquiète jalousie du gouvernement. Les autorités du Fo-kien essayèrent de les dépouiller des privilèges qu'ils possédaient de toute antiquité, et, comme, en défendant leurs prérogatives, ces moines guerriers avaient tué un des officiers du vice-roi, on envoya pendant la nuit une troupe de soldats mettre le feu au toit qui les abritait. Tous périrent dans les flammes, à l'exception de dix-huit, qui se firent ^{p.013} jour, les armes à la main, à travers les soldats et parvinrent à se sauver près de Tchang-cha-fou, dans le Hou-kouang ¹. Là treize d'entre eux périrent de froid et de faim. Les cinq qui restaient, Tsaï, Fang, Ma, Hu et Li, furent recueillis dans une barque par deux pieux bateliers, Sié et Vou. Ils restèrent quelque temps avec eux, mais, traqués de tous côtés par les soldats, ils furent obligés de se réfugier au monastère de Ling-ouang. Quelques jours après, comme ils se promenaient au bord d'une petite rivière qui arrose le jardin du monastère, ils aperçurent sur le sable, à demi baigné par les eaux, un vase d'argent en forme de tripode. Sur le couvercle, que surmontait une large pierre précieuse, étaient gravés ces mots : « Renversez les Tsing, relevez les Ming ». Ils avaient à peine fait cette mystérieuse découverte que l'apparition d'une troupe de cavaliers les contraignit de s'enfuir sur une montagne voisine, où un nouveau prodige vint frapper leurs yeux. La terre qui recouvrait une tombe fraîchement comblée s'agita doucement à leur approche ; bientôt ils en virent surgir

cette humiliation, mais ils ont conservé jusqu'à nos jours l'usage de la dissimuler en roulant autour de leur tête un morceau d'étoffe qui imite la forme du turban.

¹ Le Hou-kouang (les grands lacs) comprend les deux provinces centrales appelées Hou-nan (lacs du sud) et Hou-pé (lacs du nord), et renferme 46 millions d'habitants.

L'insurrection chinoise

lentement une épée dont la poignée offrit à leurs regards surpris les mêmes caractères que le tripode d'argent : « Renversez les Tsing, relevez les Ming ». En même temps deux femmes parurent, et, se saisissant de l'arme merveilleuse, elles fondirent sur les cavaliers qu'elles mirent en fuite. Ces femmes étaient les parentes d'un Chinois mis à mort pour avoir embrassé la cause des cinq prêtres, l'infortuné Kiounta ; le tombeau d'où l'épée vengeresse avait surgi était son tombeau.

De retour à Ling-ouang, les prêtres y trouvèrent cinq marchands chinois, Ou, Hong, Li, Taou et Lin, qui faisaient le commerce des chevaux. Ils leur firent part de leurs aventures et se les attachèrent. Un nouveau personnage ne tarda pas à venir grossir leur bande, Tchinkinan, ancien membre du conseil de guerre et du collège de Han-lin¹, sorte d'ermite conspirateur qui vivait ordinairement retiré sur la montagne de la Cigogne-Blanche, et qui les encouragea dans leur projet. Quelques jours après, réunis sur le sommet de la colline de Loung-fou, où ils s'étaient réfugiés, ces hommes hardis jetèrent les premiers fondements de leur association. Ils s'engagèrent par les plus redoutables serments à renverser la dynastie des Tsing, à venger la mort de leurs frères de Chaou-lin, et consacrèrent leur nouvelle union par le plus terrible des rites : ils trempèrent successivement leurs lèvres à une coupe où ils avaient mêlé quelques gouttes de leur sang. Au même instant, ajoute la légende, un ^{p.014} violent coup de tonnerre retentit dans le sud, et on vit paraître dans les nuages, écrite en caractères de feu, la maxime suivante : « La cour céleste est le modèle de l'État ». Ils l'adoptèrent pour leur devise et l'inscrivirent sur leur drapeau.

La nouvelle société leva ouvertement alors l'étendard de la révolte. Les conjurés placèrent à leur tête, avec le titre d'empereur, un personnage du nom de Tchou-hong-tchou, qui se donnait pour le petit-

¹ Le collège de Han-lin ou académie impériale est chargé par le gouvernement de la rédaction des documents historiques. Les membres de cette institution jouissent de privilèges étendus.

L'insurrection chinoise

fils de l'empereur Tsoung-tching, le dernier des Ming ; ils adoptèrent, pour tous les membres de la société indistinctement, la désignation de *hong* (puissant), empruntée probablement au nom de Hong-vou, le fondateur de cette dynastie, et pour leur mot de ralliement, le son *I*, qui veut dire patriotisme ; puis ils se distribuèrent les premières dignités du nouveau gouvernement qu'ils venaient de fonder. Le quatrième jour de la neuvième lune de 1764, ils se séparèrent après être convenus de signes de reconnaissance, et se rendirent chacun dans la province qui lui était assignée pour y faire des prosélytes et y attendre le signal définitif de la révolte. Ils créèrent alors dix *loges*, dont chacune prit le nom d'une province de l'empire. Les cinq prêtres, Tsaï, Fang, Ma, Hu et Li, furent mis à la tête des cinq premières loges. Leurs plus anciens compagnons, les marchands de chevaux Ou, Hong, Li, Taou et Lin, devinrent les chefs des cinq dernières. Quant à Tchín-kinan, il retourna sur la montagne de la Cigogne-Blanche. Tels furent, suivant la croyance populaire, les commencements de la société de la *Triade*. Il paraît du reste que le prosélytisme de ses fondateurs n'obtint d'abord que de faibles succès, et qu'ils surent garder fidèlement, ainsi que leurs premiers successeurs, le secret de leur association, car nous ne voyons pas, avant le commencement de ce siècle, le gouvernement se préoccuper de leur existence.

En 1801 parut une nouvelle édition du code pénal, renfermant une clause ainsi conçue :

« Tous ces vagabonds qui s'assemblent, commettent des pillages et autres violences, sous le nom de *Société de la Terre et du Ciel* ¹, seront décapités, et tous ceux qui leur prêteront appui seront étranglés.

Dans l'édition de 1810, une nouvelle clause porte des peines très sévères contre les bandits du Fo-kien et du Kouang-tong, qui ont formé une vaste conspiration et ont tenté de ressusciter la société de la

¹ La Société de la *Triade* (ou tout au moins certaines subdivisions de cette société, prenait aussi les noms de *Tin-té-houy* (société de la terre et du ciel), Hong-kia (la famille hong), *Siaou-taou-houy* (société du couteau).

L'insurrection chinoise

Triade. En 1817, Youen-youen, gouverneur du Kouang-tong, dirige contre elle d'activés poursuites dans son gouvernement ; plus de deux mille de ses membres sont livrés à la justice. Deux ans plus tard, Vou, gouverneur du Hou-nan, signalé à l'empereur la pernicieuse influence exercée par la *Triade* p.015 dans sa province. Suivant son rapport, cette société compte de nombreux partisans dans les deux Kouang. Elle prend aussi le nom de *Tan-tsé-houy* (société des fils du travail) et de *Tsing-i-houy* (société de l'équité et des sentiments). En 1829, un des censeurs présente à l'empereur un mémoire dans lequel il expose les nombreux désordres que les membres de l'association de la Triade ont causés dans le Kiang-si.

« Les autorités ne sont plus libres d'agir, l'action des lois est suspendue ; il faut une armée pour maintenir la paix dans la province.

Le Kouang-si fut pendant l'année 1831 le théâtre de grands troubles. Exposés depuis longtemps sans protection aux brigandages des associés de la *Triade*, qui cherchaient, dans le vol des moyens de subsistance, les Yaou, habitants des montagnes frontières du You-nan, tournèrent contre les autorités les armes qu'ils avaient prises d'abord pour se défendre. L'insurrection coûta la vie à plusieurs milliers de soldats impériaux. Les membres de la *Triade* avaient fait la paix avec les Yaou, et les avaient aidés dans leur révolte contre le gouvernement. Cette même année, l'empereur Tao-kouang ¹, voyant que la vigilance de ses fonctionnaires était impuissante à purger l'empire des associés du Tan-tsé-houy, essaya de les réduire par la douceur et le pardon. Il promit amnistie complète à tous ceux qui feraient l'aveu de leur crime et manifesteraient leur repentir. Ce nouveau moyen, que la politique avait dicté, ne réussit pas mieux que la rigueur. On voit se succéder, à trois années d'intervalle, en 1838 et 1841, les mémoires de deux

¹ Tao-kouang fut le sixième empereur de la dynastie actuelle ; il succéda en 1820 à Kia-king, dont il était le second fils. C'est à lui que les Anglais ont fait la guerre en 1840. Les conventions diplomatiques qui ont réglé nos relations avec la Chine jusqu'à la date des derniers événements portaient toutes le sceau de Tao-kouang. Son successeur, Hienn-foung, qui gouverne actuellement, est monté sur le trône en 1850.

L'insurrection chinoise

censeurs qui déplorent en termes amers le triste état où les ravages de la Triade ont plongé les campagnes dans plusieurs districts.

« Les pillages, les incendies, les viols, se succèdent avec une effrayante rapidité ; le cultivateur épouvanté paie une forte rétribution aux bandits, afin qu'ils le laissent vaquer paisiblement à ses travaux, et lorsque ses moissons sont mûres, il voit ses récoltes disparaître.

Le censeur Foun-tsan-youn, celui dont le rapport porte la date de 1841, transmet à l'empereur de curieux renseignements sur l'organisation de la société. Il assure que des soldats et des officiers administratifs en font partie, et qu'elle domine l'autorité dans six provinces.

« Si ces provinces se soulevaient à la fois, ajoute-t-il, ce ne serait pas un médiocre danger pour l'empire.

Le même fonctionnaire fait parvenir à l'empereur le sceau de la *Triade*, celui qui portait chacun des associés comme marque d'affiliation et signe de reconnaissance. Quatre ans après, en 1845, les sinistres pressentiments de Foun-tsan-youn faillirent se ^{p.016} réaliser dans le Kouang-tong ; peu s'en fallut que toute la partie orientale de la province ne se soulevât. Des membres de la *Triade* étaient maîtres de la plupart des villes du populeux district de Tchaou-tchaou-fou ¹, et les troupes envoyées contre eux avaient été repoussées avec perte. Dans cette extrémité fâcheuse, le vice-roi fut obligé de s'abaisser jusqu'à demander secours aux *barbares*. Il adressa une supplique à sir John Davis, gouverneur de Hong-kong ². Ce dernier connaissait d'ailleurs par sa propre expérience les funestes effets de l'influence exercée par la *Triade* ; il savait que cette société possédait une loge à Hong-kong, et il l'avait proscrite du territoire de la colonie par une ordonnance très

¹ Dans la partie septentrionale de la province ; pays très pittoresque, mines de houille.

² Hong-kong est, on le sait, une petite île située à l'embouchure de la rivière de Canton, à vingt-cinq lieues environ au sud de cette ville et à quinze lieues de Macao. Elle a été cédée aux Anglais par le gouvernement chinois à la suite des événements de 1842. Elle renferme aujourd'hui plus de 60.000 habitants, dont la plupart sont Chinois. Hong-kong possède un port magnifique ; mais sa capitale est mal exposée et subit toutes les pernicieuses influences du climat de la Chine méridionale. Le port de Kaou-long, qui vient d'être cédé aux Anglais, est situé sur le continent. Ce n'est, à proprement parler, qu'une des anses de la vaste rade de Hong-kong.

L'insurrection chinoise

sévère. Aux termes de cette ordonnance, les Chinois originaires de Hong-kong et convaincus de faire partie de la *Triade* devaient être punis de trois ans de prison, marqués d'un fer rouge à la joue droite, comme les déserteurs militaires, et expulsés, à leur sortie de prison, du territoire de l'île. Vers le milieu de 1853, la *Triade* fit d'énergiques tentatives dans la province du Fo-kien ; deux des cinq ports ouverts au commerce étranger, Amoy et Shang-haï, tombèrent entre ses mains ; il fallut le concours énergique de nos marins pour l'expulser de cette dernière ville ¹.

Ce rapide historique des progrès de la *Triade* serait incomplet, si l'on ne disait un mot de l'influence terrible et secrète qu'elle exerce parmi les populations des colonies chinoises des détroits, à Singapour, Siam et Malacca. C'est à un négociant malais de Singapour, M. Abdullah, que l'on doit les renseignements les plus complets que l'on possède sur les redoutables rites accomplis par les membres de la société. Caché par un de ses amis chinois, membre influent de l'association, derrière un rideau qui le séparait de la salle où avaient lieu ces mystérieuses cérémonies, il a été témoin de la réception de plusieurs membres et de la condamnation à mort d'un malheureux, traîné de force devant l'impitoyable assemblée ; il a entendu les néophytes prononcer devant le dieu de la *Triade* (Koanti, le dieu de la guerre) les trente-six formules de serment qui sont ^{p.017} déterminées par le rituel de l'association, et dont chacune est accompagnée d'imprécations ; il les a vus boire à la coupe où ils venaient de mêler quelques gouttes de leur sang et aller ensuite s'asseoir parmi leurs nouveaux frères. Ces hommes, avant le milieu de la nuit, étaient tous ivres d'eau-de-vie et d'opium. Ils se séparèrent au point du jour ; deux cents d'entre eux allèrent dévaliser, au milieu de Singapour, la maison d'un missionnaire catholique, et, pendant le mois qui suivit, ils signalèrent leur audace par de nombreux méfaits. Une jonque siamoise mouillée dans le port fut dépouillée de tout ce qu'elle contenait ; un canon fut enlevé, ainsi que le cipaye qui le

¹ Les insurgés qui s'étaient emparés de Amoy et de Chang-haï, appartenaient à la *société du couteau* (*Siaou-taou-houy*), qui n'est elle-même, suivant les informations qu'on a recueillies, qu'une des branches de la *Triade*.

L'insurrection chinoise

gardait ; ils déjouèrent tous les efforts et toutes les ruses de la police. — Le récit de M. Abdullah portait la date de 1824. En 1831, le révérend docteur Gutzlaff, qui se trouvait alors à Siam, y put constater de ses propres yeux la présence d'un grand nombre d'associés de la *Triade*. Ils étaient un sujet d'effroi pour toute la colonie chinoise, sur laquelle ils frappaient souvent des contributions, et le gouvernement siamois lui-même n'osait les assujettir aux humiliations qu'il imposait à leurs compatriotes.

Ainsi non seulement la *Triade* signalait sa présence sur le continent et dans la plupart des provinces, mais on la retrouvait encore établie et puissante aux colonies. L'existence de cette secte devenait un fait permanent dans la société chinoise et comme un mal inhérent à cette société. De redoutables éléments de révolte contre le pouvoir des princes mandchoux étaient ainsi répandus dans tout l'empire. Si l'on songe que ces éléments tirent toute leur force de l'impatience avec laquelle le peuple chinois supporte la domination de ses conquérants, et que les injustices, les violences, les corruptions du gouvernement soulèvent contre la dynastie des Tsing une haine croissante, si l'on songe que, pour remplir ses coffres, vidés entre les mains des Anglais après la guerre ruineuse de 1842, le gouvernement chinois a mis à l'encan la plupart des dignités de l'État ; si l'on réfléchit à ce que doit être l'immoralité d'une armée de fonctionnaires exerçant un pouvoir absolu que leur ont acquis leurs seules richesses et aux maux de toute sorte qu'engendre pour le peuple cette immoralité sans contrôle, on se convaincra qu'il ne faut voir dans l'insurrection chinoise que l'œuvre des sociétés secrètes, et particulièrement de la *Triade*. Toutefois il semble que le but vers lequel tendaient les efforts de l'association ait changé de nature aussitôt qu'elle a mis les armes à la main. Ce but, d'abord exclusivement politique, paraît avoir pris, il y a onze ans déjà, un caractère religieux très remarquable, et les vues originaires de la *Triade* ont été ainsi dépassées au profit de la civilisation et du progrès.

p.018 Comment cette modification a-t-elle eu lieu ? Sous quelle puissante influence l'insurrection a-t-elle revêtu cette nouvelle forme

L'insurrection chinoise

qui a frappé d'étonnement tous ceux qui ont vu de près les rebelles ? C'est là une question très importante, qui n'a pas encore été suffisamment éclaircie, et qui n'est complètement résolue par aucun des deux systèmes dont il me reste à parler.

Voici d'abord la version protestante. Au mois de septembre 1852, un missionnaire protestant de Hong-kong reçut d'un Chinois qui avait pris part aux premières tentatives d'insurrection quelques renseignements qui lui parurent jeter une vive lumière sur l'origine du mouvement du Kouang-si. Le chef et le promoteur de l'insurrection, Hong-siou-tsiouen, avait manifesté dès son enfance un goût singulier pour l'étude. Aussi ses parents l'avaient-ils envoyé dès l'âge de seize ans à Canton pour y prendre ses premiers degrés. C'était l'époque des examens triennaux. La ville était pleine d'étrangers, qui étaient accourus pour juger du mérite des candidats. Parmi ces étrangers, un homme aux traits fortement accentués, à la longue barbe, à la démarche grave et lente, attira l'attention de Hong-siou-tsiouen. Au moment où le jeune homme contemplait ce vénérable personnage avec une respectueuse admiration, l'inconnu s'approcha de lui, et, sans mot dire, lui remit un traité intitulé *Paroles salutaires pour l'exhortation du siècle*. De retour dans son village, le jeune bachelier parcourut avidement cet ouvrage et se pénétra des maximes qu'il renfermait. Elles prescrivaient d'adorer Dieu et Jésus-Christ, le sauveur du monde, d'obéir aux dix commandements et de rejeter le culte des démons. C'était une doctrine toute nouvelle pour Hong-siou-tsiouen, et qui le remplit d'abord d'étonnement. Bientôt après, étant tombé gravement malade, il eut une vision qui ne lui laissa plus de doute sur la vérité des *salutaires paroles*. Dieu lui était apparu, lui avait ordonné d'y croire et de les enseigner. A peine rétabli, il se rendit à Canton, n'ayant plus qu'une seule pensée, celle d'acquérir la science qui lui était nécessaire pour l'accomplissement de sa mission. Il y passa trois mois dans la maison d'un missionnaire protestant, apprenant par cœur les saintes Écritures, après quoi il retourna dans le Kouang-si pour y enseigner et y prêcher à son tour. Son éloquence et son zèle lui firent bientôt des prosélytes, qui ne furent pas inquiétés d'abord, mais qui, devenant plus nombreux

L'insurrection chinoise

chaque jour, finirent par appeler l'attention de l'autorité. La persécution suivit de près les premiers soupçons, et deux des élèves du jeune réformateur, Ouang et Lou, furent mis à mort. C'est alors que Hong-siou-tsiouen et ses adhérents tirèrent l'épée pour se défendre. — Tel est le récit qui fut communiqué par écrit en 1852 au missionnaire de Hong-kong, et que celui-ci a transmis à un de ses confrères de Canton, M. Roberts, qui le fit paraître dans un recueil ^{p.019} publié à Londres sous le nom de *The Chinese and general Missionary gleaner*, en l'accompagnant d'assez curieux commentaires. Ainsi le personnage mystérieux à longue barbe ne serait autre qu'un certain Liang-a-fa, ancien ouvrier typographe du docteur Morrisson, qui avait aidé son savant maître à imprimer la Bible, et qui avait lui-même écrit quelques traités religieux, entre autres celui des *Paroles salutaires*. Liang-a-fa avait été arrêté précisément à Canton, pour avoir distribué, un jour d'examen littéraire, quelques-uns de ses écrits. M. Roberts se souvient d'avoir reçu chez lui en 1846 ou 1847 deux jeunes Chinois de Canton, qui lui demandèrent de vouloir bien les instruire dans la religion chrétienne. L'un d'eux ne resta que peu de jours dans la maison du missionnaire ; mais l'autre y passa trois ou quatre mois et se fit remarquer par son caractère studieux aussi bien que par ses rapides progrès dans la science des Écritures. Il allait être baptisé au moment où il quitta M. Roberts pour se rendre dans le Kouang-si. Quelques jours avant son départ, il lui avait remis une narration écrite qui renfermait de longs détails sur diverses circonstances de sa vie passée. En rapprochant cette narration du récit que lui avait communiqué son confrère de Hong-kong, le docteur Roberts ne douta plus de la complète identité de son jeune élève et de Hong-siou-tsiouen, le chef de la rébellion chinoise.

Je ne suspecte pas un instant la parfaite sincérité des deux missionnaires protestants, mais je n'en puis dire autant du Chinois de Canton qui leur a remis la relation écrite où il est parlé de Hong-siou-tsiouen et de l'origine de l'insurrection. Je ne serais pas étonné que cet homme, obéissant à des instincts de fourberie qui ne sont que trop

L'insurrection chinoise

naturels à sa race et profitant de la connaissance qu'il avait acquise de l'arrestation de Liang-a-fa à Canton ainsi que du séjour des deux Chinois chez M. Roberts, ne se soit amusé à bâtir un récit de sa façon pour exploiter une crédulité que l'amour-propre satisfait rendait peut-être trop facile. Je demanderai à tous ceux qui ont adopté ce récit quelle part ils font dans l'insurrection aux sociétés secrètes, à ce vaste réseau de conspirations qui a déjà failli si souvent embrasser et étouffer les Tsing. Je ne puis admettre que ces sociétés, qui ne cherchaient qu'une occasion d'agir, aient laissé prendre leur place par une poignée de récents convertis.

Je porterai à l'avance le même jugement sur le troisième système, dont il me reste à parler, en faisant seulement remarquer qu'il est moins connu que le précédent, et que les personnes modestes qui l'ont conçu l'ont toujours exposé sous toutes réserves, quoiqu'il paraisse sous certains rapports plus admissible que le précédent.

On connaît la fin tragique du dernier empereur de la race des Ming, Tsoung-tching, qui, assiégé à Pékin par une armée rebelle, ^{p.020} se pendit dans son palais après avoir poignardé sa fille. Lorsqu'à la suite des sanglants événements dont cette catastrophe fut le signal, Tient-song, le chef de la dynastie mandchoue des Tsing, se fut assis sur le trône impérial, les provinces méridionales se soulevèrent contre le nouveau pouvoir. En 1647, Thomas-tchéou, vice-roi du Kouang-si, et Luc-siu, général de la même province, tous deux chrétiens, proclamèrent empereur le prince Jun-lié, fils de Tsoung-tching, et relevèrent l'étendard de la légitimité. Le Kiang-si, le Ho-nan, le Fo-kien, se joignirent à eux ; les troupes tartares envoyées pour réduire l'insurrection furent repoussées ; il y eut en Chine deux trônes et deux empereurs. Au milieu de ces guerres civiles, les jésuites n'avaient pris parti ni pour l'ancienne ni pour la nouvelle dynastie ; pendant que le père Shaal était comblé d'honneurs dans le palais de Chun-tchi, fils et successeur du conquérant mandchou, les pères André Coffler et Michel Boym étaient en grande faveur à la cour de Jun-lié. Le grand *colao* ou premier-ministre de ce prince, dont Coffler avait acquis toute la

L'insurrection chinoise

confiance, l'introduisait auprès de l'impératrice, qui recevait bientôt le baptême avec le nom chrétien d'Hélène. Elle donna peu après le jour à un fils qui, avec l'assentiment de l'empereur, fut baptisé sous le nom de Constantin ¹. Ces événements, qui paraissaient destinés à ouvrir en Chine une ère de prospérité au christianisme, ne devaient cependant pas porter leurs fruits. Impatient des succès d'un rival qui retenait en son pouvoir près de la moitié du territoire de l'empire, Chun-tchi marcha contre lui avec ses Tartares. La fidélité des troupes de Jun-lié ne put tenir contre l'impétuosité de ces hordes sauvages, qui ne s'étaient point encore amollies, comme elles le sont aujourd'hui, au contact de la civilisation chinoise. L'héritier des Ming vit, malgré ses héroïques efforts, son armée se débander et fuir. Il fut pris les armes à la main et massacré avec son jeune fils. Hélène, captive, fut conduite à Pékin, où Chun-tchi la fit traiter en impératrice.

Cependant le parti des Ming n'était point anéanti. Poursuivis par les Mandchoux, les débris de l'armée vaincue se réfugièrent dans les montagnes du Kouang-si, mettant ainsi entre eux et leurs ennemis d'infranchissables barrières. Ce furent les descendants de ces guerriers malheureux qui formèrent en grande partie l'indomptable race des Miao-tsé, l'objet de la terreur des habitants de la plaine et des autorités impériales. Ces hommes n'ont jamais porté la marque de déshonneur ou de soumission imposée par une horde barbare à leurs p.021 compatriotes ² ; jamais ils n'ont reconnu l'autorité des Mandchoux. Ils se sont donné une forme de gouvernement et des institutions particulières auxquels ils sont restés fidèles ; ils ont lassé la constance des troupes et des généraux envoyés pour les soumettre, et ont fini par être considérés comme formant une race tellement étrangère, par ses mœurs, au reste de la population de l'empire, que les géographes

¹ L'impératrice avait fait de tels progrès dans la dévotion qu'elle voulut adresser elle-même au souverain pontife l'hommage de sa piété filiale. Elle envoya à Rome le père Michel Boym chargé de deux lettres, l'une pour le pape Alexandre VII, l'autre pour le général des jésuites. La seconde a été conservée ; elle est écrite sur une longue pièce de soie jaune garnie de franges d'or.

² La queue tressée, cette mode tartare que les Mandchoux ont imposée aux Chinois en signe de soumission.

L'insurrection chinoise

chinois ont coutume de laisser en blanc sur leurs cartes les districts montagneux qu'ils habitent.

C'est dans la fidélité des Miao-tsé à la dynastie détrônée, dans leur amour de l'indépendance nationale, dans leur haine invétérée contre les dominateurs de leur pays, — et aussi dans les souvenirs, que les enseignements des jésuites et les exemples chrétiens de la cour de Jun-lié ont laissés parmi eux, — que quelques-uns de nos missionnaires croient trouver l'explication du mouvement politique et religieux dont nous étudions l'origine. Aux faits historiques que je me suis borné à résumer ici seraient venues s'ajouter d'ailleurs des informations récemment recueillies. Nos missionnaires auraient appris de divers côtés que l'insurrection avait commencé par un soulèvement partiel d'une tribu de Miao-tsé dont le roi avait une injure personnelle à venger. Un de ses amis, chef lui-même d'une riche famille de la plaine, avait été jeté dans la prison de la ville voisine, par ordre du premier magistrat, sous l'inculpation d'un crime imaginaire. Une nuit, les guerriers de la tribu descendirent dans la plaine ; ils escaladèrent les murs de la ville, brisèrent les portes de la prison, pillèrent les caisses du trésor public, et mirent à mort le juge désigné à leurs coups. Ce premier succès les enhardit. Les autorités des villes voisines n'étaient pas sur leurs gardes. Un mois s'était à peine écoulé, que huit *hienn* ou sous-préfectures ¹ étaient tombées au pouvoir du chef miao-tsé. Il eut alors la pensée de faire partager aux autres rois de la montagne les richesses qu'il avait acquises. Il les appela auprès de lui. Une fois réunis, ces hommes tinrent conseil. Le moment leur parut favorable pour relever le drapeau politique et national des Ming. Ils décidèrent qu'ils nommeraient un empereur, appelleraient aux armes le peuple des campagnes, et marcheraient sur Pékin. Il fallait cependant à cette vaste entreprise un chef capable de dominer ces tribus, d'origine différente, par l'ascendant de l'éloquence et le prestige d'une haute mission. Le

¹ Les provinces de la Chine sont divisées en préfectures, dépendant immédiatement des hautes autorités provinciales, et en sous-préfectures. Les préfectures portent les noms de *fou*, de *ting-tchili* ou de *tchao-tchili* (les *ting-tchili* et les *tchao-tchili* étant de moindre importance que les *fou*). Les sous-préfectures s'appellent *hienn*, *ting* ou *tchao*.

L'insurrection chinoise

choix tomba sur un personnage qui avait encouragé les Miao-tsé à la révolte ^{p.022} et leur avait promis la victoire au nom de Dieu. Cet homme était déjà depuis longtemps l'objet de l'attention publique. Il se disait inspiré de la Divinité et chargé par elle de faire revivre la doctrine céleste. Dans sa jeunesse, il avait été atteint d'une grave maladie à laquelle il avait miraculeusement échappé. A la suite d'un long évanouissement pendant lequel on l'avait cru mort, il avait donné les signes d'une exaltation singulière, assurant que Dieu lui était apparu, et lui avait appris qu'en faisant des recherches il trouverait dans les environs de son village des livres contenant la doctrine céleste. Aidé de son ancien maître d'école, qui lui avait voué une affection à toute épreuve, il avait fait des recherches et découvert dans une maison abandonnée une caisse de livres dont quelques-uns étaient manuscrits ; ils avaient tout au moins un siècle de date et renfermaient la précieuse doctrine. Le chef choisi par les Miao-tsé n'était autre que Hong-siou-tsiouen, qui règne aujourd'hui à Nankin sous le nom de Taï-ping-ouang, et le maître d'école est devenu Foung-youn-san, roi du midi et troisième personnage du nouvel empire. Quant aux livres qu'ils avaient trouvés, c'étaient en grande partie, assure-t-on, des relations écrites par les anciens pères jésuites.

D'après ce système, la rébellion n'aurait donc été à l'origine qu'un soulèvement des Miao-tsé, qui auraient relevé l'étendard des Ming, et combattaient au nom d'idées et de principes émanant d'une source catholique.

Cette explication des causes originelles de l'insurrection chinoise est sans doute beaucoup plus plausible que la version protestante. La haine naturelle des Miao-tsé contre les Tartares, leur attachement traditionnel à la race des souverains que ces derniers avaient chassés, la confiance et la hardiesse qu'ils avaient sans doute puisées dans leurs nombreuses victoires sur les armées impériales, la terreur que le souvenir de ces victoires inspirait au gouvernement, constituaient assurément des éléments de révolte et de succès bien autrement puissants, bien autrement féconds, que le sentiment de défense personnelle qui aurait

L'insurrection chinoise

mis les armes à la main d'une bande de récents convertis peu nombreux et certainement peu populaires. Néanmoins il me paraît difficile de ne pas tenir compte des renseignements positifs qui combattent cette dernière version. On sait, par des témoignages dont on ne peut douter, que les premiers symptômes de l'insurrection ont éclaté dans des districts du Kouang-si éloignés des montagnes occupées par les Miao-tsé, et il a été prouvé que si les idées chrétiennes émises par Taï-ping-ouang peuvent émaner aussi bien des catholiques que des protestants, la plupart des formes dont sont revêtues ces idées et des caractères qui les représentent sont tirés des livres et des écrits protestants.

On peut l'affirmer en définitive, c'est dans le vaste foyer des ^{p.023} conspirations entretenues par les sociétés secrètes, c'est dans les projets séditieux de la *Triade* contre la dynastie des Ming ¹, c'est dans l'appui que la haine nationale, excitée par l'oppression des Mandchoux, prêtait, depuis quelques années surtout, à ces projets, qu'il faut chercher l'origine politique de l'insurrection chinoise. Les preuves historiques ne manquent pas. Des faits tout récents, et dont nous avons été le témoin, sont venus confirmer cette opinion. Ne savons-nous pas que les bandes d'insurgés qui ont pris Amoy et Shang-haï faisaient partie de la *Triade*, et n'avons-nous pas vu les chefs qui commandaient dans cette dernière cité réclamer énergiquement leur séditieuse parenté avec les rebelles du nord ? N'avons-nous pas vu aussi le symbole de la *Triade*, l'étendard aux cinq couleurs, flottant aux mâts des jonques qui portaient sur le Yang-tze-kiang des renforts aux armées de Taï-ping ? Enfin ne lisons-nous pas dans une proclamation de ses ministres un appel véhément adressé aux membres de la *Triade* comme à des frères et à des associés ² ?

Quant au caractère religieux de l'insurrection, on ne peut jusqu'à un certain point se refuser à le croire emprunté aux doctrines émises dans

¹ [c.a. : des *Ming* ?, ou des *Tsing* ?]

² Proclamations publiées, sur l'ordre de l'empereur Taï-ping, par Yang et Siaou, ministres d'État de la nouvelle dynastie.

L'insurrection chinoise

les écrits des missionnaires protestants, puisque dans les livres de Taï-ping-ouang, les seules preuves que nous ayons de ce caractère, on retrouve des formes, des expressions entières empruntées aux œuvres protestantes ¹. Il se sera sans doute trouvé parmi les membres influents de la *Triade* un homme qui avait reçu quelques leçons des disciples de Morrison, ou qui, avide de savoir, avait étudié les traités dont la propagande protestante a inondé le territoire chinois. Cet homme avait peut-être été l'élève du docteur Roberts, peut-être était-il le chef d'une troupe de Miao-tsé révoltés. Quoi qu'il en soit, il se sera d'abord servi de sa demi-science pour exploiter la crédulité publique au profit de son ambition ² ; mais ensuite, soit qu'enivré de ses succès et se faisant illusion à lui-même il ait cru vraiment posséder la doctrine céleste, soit plutôt qu'il ait p.024 senti le besoin de régénérer ses nombreux partisans, dans l'intérêt de sa cause, par de nouvelles croyances et surtout par une vie nouvelle, il a rédigé pour eux un code de préceptes religieux tirés des livres sacrés et appuyés sur des idées vraiment chrétiennes. Ce sont ces préceptes et ces idées qui ont éveillé l'attention du monde civilisé, et qui, triomphant avec Taï-ping-ouang, deviendraient peut-être la source d'une révolution morale pour un tiers de l'humanité.

II. — Progrès de l'insurrection

@

L'année 1849 (la vingt-huitième du règne de l'empereur Tao-kouang) vit enfin la haine séditeuse qui couvait depuis près de deux

¹ C'est là une preuve péremptoire. Les protestants ont adopté, pour représenter certaines idées abstraites que l'on retrouverait également dans les livres catholiques, des caractères chinois différents de ceux qui sont employés dans ces livres.

² Taï-ping-ouang cherche à frapper l'imagination de ses soldats et à exciter leur enthousiasme en leur persuadant en premier lieu qu'il est l'envoyé, si ce n'est même le fils du grand Dieu, qui lui a donné la mission de sauver le monde des griffes du démon, la même mission qu'il a donnée autrefois au frère aîné céleste, à Jésus-Christ ; secondement que le grand Dieu et le frère aîné céleste (qui est Dieu comme lui) ont donné des preuves nombreuses de leur intervention directe en faveur de sa cause. Ce double but ressort clairement de ses écrits. Il va sans dire qu'il le rattache *directement* à ses vues de politique ambitieuse, et que, parmi les pires espèces de démons, il place au premier rang les *démons tartares*.

L'insurrection chinoise

siècles au sein des sociétés secrètes se traduire en lutte ouverte contre le gouvernement tartare. Les commencements de cette lutte présentent, aussi bien que les causes originelles de l'insurrection, certaines obscurités. Prises à l'improviste ou dépourvues, comme elles l'ont toujours été depuis le début de la guerre, de moyens suffisants de résistance, les autorités impériales ont voulu, pour sauvegarder leurs propres intérêts, dérober à la connaissance de leur souverain les tristes symptômes d'un mal qu'elles avaient été impuissantes à prévenir, mais dont elles espéraient sans doute arrêter les progrès. Les premières nouvelles que reçut le vice-roi de Canton ¹ de la guerre du Kouang-si ne sortirent pas de son prétoire, et pendant dix-huit mois la *Gazette officielle* ne fit aucune mention des troubles sanglants qui agitaient une des provinces de l'empire. Vers la fin de 1850, un habitant du Kouang-si, appelé Hotah, fut envoyé à Pékin par les notables de la province pour informer le gouvernement de ce qui se passait. Admis devant le tribunal des censeurs, il exposa qu'au mois d'avril 1849 une insurrection avait éclaté dans le district de Na-ning-fou ², que la capitale était tombée presque sans résistance au pouvoir des révoltés, que ceux-ci, après avoir pillé plusieurs villes en remontant vers le nord, avaient mis à sac l'importante cité de Liou-tchao-fou, et qu'au moment où il avait quitté le Kouang-si, ils étaient campés non loin de Kouei-linn, capitale de cette province. Il ajouta que ces révoltés portaient généralement les cheveux longs et les enveloppaient dans des mouchoirs rouges et jaunes. Sur leurs drapeaux, on lisait cette inscription : « Nous rendons la justice au nom du ciel », et cette autre : « Roi dompteur des Tsing ».

Après avoir recueilli les déclarations de Hotah, les censeurs rédigèrent un rapport qui fut présenté au gouvernement, et dont nous p.025 venons de résumer les informations. On voit que, si elles suffissent pour apprendre d'une manière générale l'époque à laquelle l'insurrection a éclaté, le lieu où les rebelles ont pris les armes, la

¹ Siu-kouang-tsing, alors vice-roi des deux Kouang.

² Chef-lieu de préfecture, situé au sud de la province, sur la rivière *Yuh*.

L'insurrection chinoise

marche qu'ils ont d'abord suivie, elles ne font malheureusement connaître aucun de ces détails d'organisation et d'action qui eussent pu jeter tant de jour sur l'origine de la révolte. A partir du moment où le rapport des censeurs parut dans la *Gazette de Pékin*, l'organe du gouvernement a fréquemment publié de longs bulletins de succès et de revers, exagérant systématiquement les premiers, dissimulant autant que possible les seconds, mais laissant cependant subsister les principaux faits dont il ne pouvait nier l'évidence. Il m'a semblé utile de dégager ces faits des complications et des réticences qui embarrassent le récit officiel, et d'en tirer pour le lecteur un ensemble propre à lui faire comprendre la marche de l'insurrection jusqu'à la période où elle intéresse plus directement l'Europe, et qui mérite d'être traitée à part. Le mouvement insurrectionnel dont la déposition de Hotah avait révélé les premiers symptômes s'était concentré, vers la fin de 1849, aux environs de la capitale du Kouang-si. En 1850, on le voit s'étendre dans toute la partie orientale de la province, et le gouvernement envoie pour le combattre Lin-tse-sin, vice-roi du You-nan et du Koueï-tchéou, après l'avoir revêtu des fonctions de commissaire impérial. Lin jouissait de l'entière confiance de Hienn-foung depuis qu'il avait brûlé l'opium anglais à Canton en 1839 ; mais cette fois il n'eut pas le temps de montrer sa vigueur et sa fidélité : quelques jours après son arrivée dans le Kouang-tong, une mort subite l'emporta. Lin s'était empressé d'entamer des négociations avec les chefs rebelles. Ces derniers lui avaient exposé leurs griefs, et il leur avait promis de les porter à la connaissance de l'empereur. Parmi ces griefs, la mauvaise administration des autorités du Kouang-si figurait au premier rang. On assure que les collègues de Lin, craignant qu'il ne dévoilât leurs malversations, l'empoisonnèrent.

Le succès de l'insurrection ne s'était pas borné au Kouang-si. Une bande de rebelles avait franchi les frontières du Kouang-tong et pénétré, en semant sur ses pas la terreur et le pillage, jusqu'à la ville d'Ong-youen, à trente lieues de Canton. Elle s'en était emparée et y avait établi un bureau où étaient régulièrement perçues les contributions forcées qu'elle levait sur le commerce des environs. Le

L'insurrection chinoise

vice-roi Siu et le gouverneur Yé ¹ l'attaquèrent avec ^{p.026} vigueur et l'expulsèrent de la province, pendant que Hiang-yong, général de l'armée du Hou-nan, prenait le commandement en chef des troupes du Kouang-si et battait les insurgés en plusieurs rencontres.

Ces premières victoires des impériaux n'eurent aucun résultat décisif. Pendant l'année suivante, la guerre n'étend pas encore ses ravages au-delà des frontières du Liang-kouang ; mais l'audace et les forces de l'insurrection semblent s'accroître en même temps que diminuent les ressources de ses adversaires : elle tente de plus grandes entreprises, s'attaque à des villes plus importantes, et ces nouveaux succès préparent ses soldats, déjà nombreux et aguerris, à l'accomplissement de la tâche nationale qui est le but de leurs chefs.

Au commencement de 1851, le commissaire impérial Li-sing-youen, qui avait succédé à Lin, écrivit un rapport à l'empereur pour implorer la généreuse assistance du trésor. 500.000 taëls avaient été dépensés déjà, et la rébellion n'était pas vaincue. Li-sing-youen en demandait 300.000 autres ². Ce n'était pas cependant qu'il négligeât aucun moyen de se procurer de l'argent : il avait établi à Kouei-linn et à Canton deux bureaux de perception dont toutes les recettes étaient destinées aux caisses militaires. Quelques jours plus tard, il sollicitait encore l'autorisation d'employer aux besoins de l'armée une somme de 120.000 taëls en lingots d'argent, qui devaient être envoyés à Pékin en passant par le Kouang-si. Ainsi, aux débuts mêmes de l'insurrection, alors que le gouvernement tartare n'avait à lutter contre ses progrès que dans une seule province de l'empire, près de 7 millions de francs avaient été dépensés sans succès décisifs par les autorités impériales,

¹ Yé-ming-tching succéda plus tard à Siu en qualité de gouverneur-général des deux Kouang. Il s'est acquis une sanglante célébrité en faisant tomber soixante-dix mille têtes sur la place publique de Canton pour terrifier la rébellion qui avait envahi les environs de sa résidence, et en soutenant contre les armes alliées la lutte opiniâtre qui a amené l'incendie des factoreries, le bombardement et l'occupation de la capitale des deux Kouang. Fait prisonnier dans son prétoire au moment de la prise de Canton, il a été emmené aux Indes et est mort à Calcutta.

² Le *taël* ou *liang* vaut en moyenne 7 francs de notre monnaie ; il représente un poids d'argent pur d'environ 38 grammes.

L'insurrection chinoise

et les ressources extraordinaires créées pour seconder leurs efforts ne suffisaient même pas aux frais de la guerre.

Li-sing-youen ne porta pas longtemps le poids de ses fonctions. Attaqué d'une maladie mortelle et sentant sa fin approcher, il remit les sceaux de sa dignité au gouverneur du Kouang-si, et adressa son dernier rapport à l'empereur.

« Moi, le serviteur de votre majesté, disait-il en terminant, j'ai commandé l'armée pendant plusieurs mois sans avoir pu exterminer les rebelles, et, étant arrivé avec mes soldats dans un pays malsain, je suis tombé mortellement malade. Je n'ai pu vaincre la révolte, j'ai donc manqué à mes devoirs de fidélité envers mon souverain ; je n'ai pu secourir ma vieille mère dans l'infortune, je n'ai donc pas su pratiquer la piété filiale. Aussi ^{p.027} ai-je interdit à mon fils de m'ensevelir dans mes vêtements de cérémonie, lorsque moi, votre esclave, j'aurai rendu le dernier soupir.

Quelques jours après, il était mort. L'empereur fut ému de ces touchants aveux ; il voulut qu'on honorât sa mémoire et fit donner une somme de 500 taëls à sa mère.

Un mémoire adressé à l'empereur au mois de juin 1851 par Saï-chang-ha, successeur de Li-sing-youen, nous apprend que la rébellion avait, à cette époque, coûté au gouvernement tartare 2.600.000 taëls, dont 1 million sortait du trésor impérial ; 1 million avait été pris sur les revenus généraux de l'empire, et 600.000 provenaient de la gabelle du Kiang-sou.

En confiant à Saï-chang-ha la direction de la guerre, l'empereur lui avait envoyé « une épée d'une forme particulière, destinée à frapper immédiatement tous les traîtres », et lui avait donné l'ordre de poursuivre avec une grande activité les opérations militaires. Au mois de février 1854, le nouveau général en chef annonçait à son souverain en termes pompeux qu'il venait de remporter une éclatante victoire. Young-ngan, que les insurgés occupaient depuis longtemps, avait été

L'insurrection chinoise

repris à la suite d'une attaque très chaude. Il est vrai que deux généraux tartares et dix autres officiers supérieurs avaient été tués, mais trois mille rebelles étaient restés morts sur la place ; l'un de leurs principaux chefs, Hong-tai-tsiouen, avait été fait prisonnier, et l'armée de l'insurrection fuyait en désordre. Les évènements qui suivirent ce prétendu exploit des soldats de Hienn-foung semblèrent prouver que Saï-chang-ha s'était, dans son rapport, livré à des exagérations singulières, et que la ville de Young-ngan avait été bien plutôt évacuée à dessein par les insurgés dans des vues de conquête et de progrès que reprise d'assaut après une vive résistance. On voit en effet qu'à partir de ce moment la rébellion abandonne le Kouang-si, qu'elle a épuisé, et commence sa marche rapide et victorieuse vers le nord.

Pendant que les armes impériales combattaient l'insurrection dans le Kouang-si, les lois de l'empire sévissaient contre un de ses chefs avec la plus grande rigueur. Ce chef nommé Hong-tai-tsiouen, fait prisonnier à Young-ngan, avait été conduit à Pékin ; il y fut condamné à être coupé lentement en petits morceaux, et subit bientôt après cet horrible supplice. La relation de ses aveux, publiée par le journal officiel, a mis en lumière un point de l'histoire de l'insurrection qui était resté obscur jusque-là. Elle nous a fait connaître que les compagnons de Hong-tai-tsiouen, en lui déférant le commandement, lui avaient donné le titre de roi (*ouang*), ainsi que le nom de *Tien-té* (vertu céleste), qu'il avait conservé l'un et l'autre jusqu'au moment où il avait été fait prisonnier, et qu'il y avait parmi les insurgés un autre chef, son parent, nommé Hong-siou-tsiouen, ^{p.028} qui avait pris le nom de Taï-ping-ouang (le grand roi pacificateur). On put alors s'expliquer comment ce Tien-té, que des étrangers dépourvus d'informations suffisantes plaçaient au premier rang dans l'armée rebelle, avait quitté brusquement la scène, et comment Taï-ping-ouang, jusque-là son égal, si ce n'est son supérieur en pouvoir, était devenu le chef unique de l'insurrection.

Au mois d'août 1852 parut dans la *Gazette de Pékin* un décret de l'empereur qui modifiait le plan de campagne suivi jusque-là sans succès contre les rebelles. Le vice-roi des deux Kouang, Siu, était

L'insurrection chinoise

revêtu des fonctions de commissaire impérial chargé de combattre les rebelles dans le Hou-nan, et recevait l'ordre de partir immédiatement pour sa nouvelle destination ; Yé était nommé vice-roi intérimaire des deux Kouang. L'insurrection n'en continuait pas moins ses progrès en dépit des nouvelles dispositions qu'on venait de prendre pour les arrêter. Hong-siou-tsiouen était entré dans le Hou-nan au commencement de 1852, et, sans qu'aucun obstacle eût pu arrêter sa marche victorieuse, il avait mis le siège, devant Tchang-cha, capitale de la province. Ces nouveaux et rapides succès portaient en eux-mêmes la condamnation du commissaire impérial Saï-chang-ha. Il était en effet resté inactif, concentrant son armée sur un petit espace de terrain, tandis qu'il aurait dû en former plusieurs divisions qui eussent occupé toutes les routes. Aussi ne trouva-t-il pas grâce cette fois devant l'empereur, qui, le considérant « comme un serviteur ingrat et inutile », le manda à Pékin pour y être sévèrement jugé. Le commissaire Siu prit son commandement, et il reçut en même temps le titre de vice-roi intérimaire du Hou-kouang.

Le siège de Tchang-cha dura près de trois mois. Après quatre-vingts jours de combats acharnés, les rebelles furent repoussés et obligés enfin de battre en retraite. Toutefois, par une marche habile, ils s'emparèrent presque sans coup férir d'une ville de premier ordre, Yo-tchao-fou, qui, par sa position à l'embranchement du lac Toung-ting et du Yang-tze-kiang, était un point stratégique important. Dans son indignation contre le commissaire impérial Siu, qui non seulement n'avait pu prévenir un événement aussi funeste, mais qui avait même négligé d'en rendre compte, l'empereur le priva de ses dignités tout en lui conservant le poids de ses fonctions. Un nouvel échec essuyé par les armes tartares lui ôta bientôt sa charge de vice-roi des deux Kouang, qui fut donnée définitivement à Yé.

Après avoir pillé Vou-tchang-fou, capitale du Hou-pé, où ils avaient trouvé d'immenses richesses et fait couler des flots de sang, les insurgés l'avaient évacué pour marcher à une conquête plus importante. Nankin n'était plus très éloigné ; ils avaient maintenant

L'insurrection chinoise

d'innombrables barques à leur disposition, et le cours d'un grand fleuve les y portait. La terreur les précédait partout : elle leur ouvrit ^{p.029} successivement les portes de plusieurs villes importantes, et le 10 mars 1853 ils parurent devant les murs de l'ancienne capitale des Ming.

Par une étrange coïncidence, une cérémonie curieuse et touchante s'était accomplie ce jour-là même à Pékin. L'empereur s'était prosterné devant l'autel du Dieu suprême (Chang-ti), auquel il avait adressé d'humbles supplications pour le rétablissement de la paix et de la félicité de son peuple. Il s'y était accusé de négligence dans la recherche des abus de toute sorte qui avaient causé les maux de l'empire, déclarant à haute voix que, brisé de douleur, il avait perdu le sommeil, et que ses lèvres se refusaient à prendre la nourriture qu'il leur présentait. Dix jours après parut dans la gazette officielle une longue confession que Hienn-foung adressait à tous ses sujets.

« Depuis trois ans que j'exerce le pouvoir, y disait-il, ma vie n'a été remplie que de chagrins et d'inquiétudes, et maintenant que les malheurs de mon peuple sont à leur comble, je ne puis m'empêcher de me considérer comme le plus grand coupable de tout l'empire.

Interpellant ensuite ses ministres et ses officiers, il leur dit de mettre la main sur leur cœur dans le silence de la nuit, et de se demander alors s'ils pourraient rester témoins insensibles de tant de calamités.

« Si vous ne réformez pas vos habitudes, ajouta-t-il, je vous punirai sévèrement. Il est aisé de me tromper : placé seul à la tête de l'empire, comment pourrais-je connaître la vérité, si vous ne m'en rendez un compte fidèle ? Mais vous ne pouvez en imposer au ciel, qui voit tout ce qui se passe ici-bas, et il sévira contre vous avec rigueur.

Un événement qui paraissait décisif pour le succès de l'insurrection suivit de près la publication des doléances impériales. Nankin tomba au pouvoir des rebelles. Le 19 mars 1853, ils y pénétrèrent par une brèche de plus de soixante pieds de long. Tous les soldats de la garnison

L'insurrection chinoise

tartare, leurs femmes et leurs enfants, au nombre de plus de vingt mille, se laissèrent égorger sans résistance, comme s'ils obéissaient à une sorte de fatalité vengeresse. Après ce sanglant exploit, Hong-siou-tsiouen ne laissa pas reposer ses troupes. Ne conservant dans Nankin que les forces nécessaires pour la garder, il se hâta d'envoyer ses généraux à de nouveaux combats. Les autorités de Kiang-sou fuyaient éperdues vers le sud de la province, entraînant avec elles pour leur propre défense les garnisons qui protégeaient les rives du Yang-tze. En peu de jours Tchinkiang, Koua-tchao et Y-tching tombèrent au pouvoir des rebelles. Maîtres à la fois des deux bouches qui font communiquer le fleuve et le grand canal, ils purent désormais compter sur la famine comme sur une alliée puissante.

Cependant le gouvernement tartare, éclairé par ses nombreux ^{p.030} revers, avait mesuré ses ressources à la fortune toujours croissante de l'insurrection ; il les avait jugées insuffisantes pour couvrir la capitale et le trône, et, dépouillant en partie cette présomption qui dans un autre temps avait fait fondre tant de calamités sur l'empire, il s'était décidé à réclamer l'appui des *barbares*. Obéissant à l'ordre qu'il avait reçu du vice-roi Yang-ouan-ting et se fondant sur les traités d'amitié qui unissaient l'empire aux plus puissantes nations étrangères, l'intendant en résidence à Shang-haï, le *tao-taë* Ou, avait demandé aux agents de ces nations le secours de leurs bâtiments de guerre. Une déclaration de neutralité fut la réponse. Forcé de renoncer à l'espoir d'un secours qui aurait sans doute assuré son triomphe, mais qu'il avait imploré trop tard, l'empereur Hienn-foung tenta un puissant effort contre l'ennemi. Déjà il avait donné l'ordre aux troupes tartares du Ghi-rin ¹ de se rendre en toute hâte sur le théâtre de la guerre, et un corps de six mille hommes, sous la conduite de son oncle, était arrivé à la jonction du Grand-Canal et du Fleuve-Jaune. En ce moment, toutes les réserves du

¹ Le Ghi-rin est une des trois provinces de la Mandchourie. — Les deux autres sont le Shin-king, qui touche à la frontière nord-est du Tchi-li, et le Tsi-tsi-har ou He-long-kiang, qui confine à l'ouest et au nord à la Sibérie. — Le Ghi-rin est bordé à l'est par la mer du Japon. La grande île de Saghalien en dépend. La partie de cette province et du He-long-kiang qui est située entre le fleuve Amour et les monts Ya-blo-noï a été récemment cédée par la Chine à la Russie.

L'insurrection chinoise

Chan-tong et du Hou-kouang furent mandées ; une flotte composée de quarante-huit lorchas portugaises et de deux bricks achetés par le tao-taë de Shang-haï remonta le Yang-tze-kiang, et le 14 avril ce même fonctionnaire annonça par une proclamation que

« les forces impériales, au nombre de cent mille hommes, s'étaient rassemblées, comme des nuages menaçants, autour de Nankin,

sous la conduite de Hiang-yong et de Ki-chen ¹.

Le 30 avril, un décret impérial publié dans la *Gazette de Pékin* déclarait que depuis le commencement de l'insurrection vingt-sept millions de taëls avaient été dépensés pour les nécessités de la guerre, et que, ces nécessités croissant tous les jours, l'empereur était obligé de faire un appel à la généreuse fidélité de ses sujets. Toutefois, afin de leur ménager une sorte de compensation pour les sacrifices qu'ils allaient s'imposer, il avait décidé qu'il accorderait un diplôme de mandarin de première classe à chaque province qui contribuerait aux frais des opérations militaires pour cent mille _{p.031} taëls, et un diplôme d'un ordre moins élevé à chaque district qui en offrirait dix mille. Il ajoutait qu'il maudissait d'avance au fond de son cœur les fonctionnaires qui verraient dans cette demande de contributions volontaires un prétexte pour vexer le peuple.

Peu de jours après, l'insurrection remportait de nouvelles victoires. Au moment même où elle triomphait dans le Kiang-sou, les sociétés secrètes soulevaient une partie de la province du Fo-kien. Le 15 mai, deux ou trois mille rebelles affiliés à la société du *petit couteau* ² mettaient le siège devant Amoy ³ et s'en emparaient. Le trésor public fut pillé ; mais les propriétés privées, celles des habitants chinois aussi bien que celles des étrangers, furent respectées. Il n'y avait pas en ce

¹ Ki-chen est un personnage historique. C'est lui qui, par les conventions préliminaires du 20 janvier 1841, a cédé Hong-kong aux Anglais. Ces conventions n'ayant pas été d'abord ratifiées par Tao-kouang, Ki-chen fut disgracié et mandé à Pékin pour y rendre compte de sa conduite. On le retrouve plus tard remplissant les fonctions d'envoyé impérial au Thibet, où il a été visité par MM. Huc et Gabet.

² L'une des branches de la *Triade*.

³ L'un des ports ouverts aux étrangers par les conventions diplomatiques.

L'insurrection chinoise

moment dans les villes voisines de forces suffisantes pour reprendre Amoy : l'amiral commandant la flotte impériale se tenait prudemment à distance, n'osant attaquer la flotte rebelle. Informé de ces circonstances par un rapport du vice-roi Ouang-i-tih, l'empereur engagea les habitants de la province à former des corps de volontaires et à repousser eux-mêmes ces pillards et ces bandits. Les événements ne tardèrent pas à justifier la prévision impériale. Les volontaires firent ce que n'avaient pu faire les troupes régulières : ils combattirent les insurgés avec valeur et les délogèrent de la plupart des positions qu'ils occupaient.

En mettant le siège devant Nankin, le général Hiang-yong avait annoncé, dans une proclamation adressée à ses troupes, « qu'il brûlait de racheter ses revers par des victoires », et qu'il ne tarderait pas à exterminer les brigands qui s'étaient emparés de la seconde ville de l'empire. Ses premiers actes parurent répondre à ses promesses. Vers la fin d'avril, il avait remporté un avantage signalé sous les murs de Nankin ; quelques jours après, il attaqua un corps nombreux d'insurgés à une petite distance de la ville, entra dans leurs retranchements, leur brûla deux camps et leur tua quatre mille hommes. C'est à partir de cette époque que l'insurrection prend un nouveau caractère. On a vu l'orage qui menace aujourd'hui la domination tartare se former, d'abord lentement dans le Kouang-si, s'avancer ensuite rapidement vers le nord sans dévier de sa marche envahissante, et venir enfin éclater à Nankin. Maintenant Hong-siou-tsiouen n'est plus un rebelle : il a conquis ses droits de souveraineté ; il a établi un trône chinois, un trône populaire, dans la ville qui fut la première capitale des Ming, en face du trône tartare, du trône oppresseur et détesté qui est encore debout à Pékin. Il ne se reposera pas tant qu'il n'aura point renversé ce trône rival, ^{p.032} tant qu'il n'aura pas pacifié l'empire, comme il le dit dans ses proclamations ; mais il ne commandera plus ses armées dans les batailles : il enverra des généraux se battre pour sa cause, et il leur expédiera des ordres du fond de son palais. Il ne les fera plus marcher sans leur permettre de regarder derrière eux, comme il l'a fait jusqu'à ce qu'ils eussent conquis un trône pour sa

L'insurrection chinoise

puissance impériale ; mais il étendra ses bases d'opérations, il cherchera à affermir sa domination sur les pays qu'il a parcourus en vainqueur, et, pendant qu'une de ses armées s'avancera vers le nord, ses soldats combattront pour lui dans les provinces du centre de l'empire.

Après avoir franchi le Yang-tze-kiang sous les murs mêmes de Nankin, déjoué la tactique du général Si-ling-a, qui commandait un camp retranché sur la rive opposée du fleuve, et battu les Tartares du Ghi-rin, qui le défendaient, les troupes insurgées prennent résolument la direction de Pékin. Leur marche rapide à travers le Kiang-sou et le Ho-nan n'est qu'une suite de faciles victoires. En moins d'un mois, ils ont pillé huit villes importantes. Le 19 juin 1853, ils mettent le siège devant Kaï-foung-fou ¹, capitale du Ho-nan. Kaï-foung-fou était défendu par une brave garnison à laquelle s'était joint un corps nombreux de volontaires. Dès le lendemain de l'arrivée des rebelles, elle fit une sortie et brûla une partie de leur camp. Huit jours après, le général tartare Si-ling-a, qui ne cessait de harceler les insurgés depuis leur départ de Nankin, les surprit et les dispersa à la suite d'une lutte acharnée de douze heures. L'empereur le félicita hautement de cet important succès et lui ordonna de le mettre à profit pour empêcher les rebelles de traverser le Fleuve-Jaune.

L'avantage qu'avait remporté Si-ling-a était venu à propos pour le remettre en grâce. Quinze jours auparavant, un décret avait dégradé ce général pour le punir d'un échec qu'il avait essuyé sous les murs de Pokkao.

« Si-ling-a, disait l'empereur dans ce décret, devrait être couvert de honte et chercher avant tout à recouvrer sa *face*, qu'il a perdue ; cependant nous le retrouvons, quelques jours après sa défaite, cherchant à l'excuser et divaguant sur le mauvais état des armes, des chevaux et des munitions. Il semble vraiment que les officiers supérieurs se fassent une

¹ Kaï-foung est une vaste et ancienne cité éloignée de la rive sud du Fleuve-Jaune d'environ une lieue. De hautes digues la séparent du fleuve, dont le niveau est plus élevé que celui du sol où elle est bâtie. Des digues furent rompues, au temps de la conquête des Mandchoux, par le général qui commandait à Kai-foung pour les Ming. Il empêcha ainsi l'ennemi d'y entrer, mais il fit périr plus de trois cent mille habitants.

L'insurrection chinoise

règle de se retirer quand l'ennemi avance, de rester en place quand il recule, et d'inventer ensuite des prétextes pour jeter le blâme sur les autres et nous induire en erreur. ^{p.033} Nous devons faire un exemple. Que Si-ling-a soit sévèrement examiné par Ki-chen, et, s'il essaie de déguiser sa faute, qu'il nous en soit rendu compte.

Le décret qui concernait le général tartare était accompagné ¹ d'une autre manifestation de la volonté impériale relative à S'aï-chang-ha et à Siu-kouang-tsin. Ils avaient été mandés à Pékin pour y rendre compte de leur conduite et condamnés à la décapitation. Leur supplice devait avoir lieu en automne. En attendant que le moment de leur exécution fût arrivé, l'empereur ne voulut pas priver sa cause des services que pourraient encore lui rendre leurs talents. Il envoya Saï-chang-ha servir sous les ordres du vice-roi du Tchi-li, et Siu-kouang-tsin sous ceux du gouverneur du Ho-nan.

« Qu'ils aillent porter dans ces emplois subalternes, dit le décret, les marques de leur disgrâce, et qu'ils y cherchent des occasions de se distinguer.

La confiance que Hienn-foung semblait ainsi témoigner à des fonctionnaires qu'il avait flétris par un décret, et qu'un arrêt des tribunaux supérieurs avait condamnés à mort, parut dangereuse à deux illustres personnages dont la vie était encore pure de pareils antécédents. L'un était membre du collège de Han-lin, l'autre parent de l'empereur. Ils adressèrent collectivement à leur souverain de respectueuses remontrances à ce sujet. Ce dernier leur répondit que,

« dans la fâcheuse situation où se trouvaient les affaires de l'État, il était avantageux que chacun s'employât pour la défense du trône menacé, qu'il avait jugé à propos de conférer des fonctions subalternes à Saï et à Siu en raison de l'expérience qu'ils avaient sans doute acquise, mais que, s'ils n'effaçaient pas leurs fautes passées par leurs belles actions,

¹ Dans la *Gazette de Pékin* du 18 juillet.

L'insurrection chinoise

ils subiraient certainement la condamnation qu'ils avaient encourue ¹.

Victorieuse au nord du Yang-tze-kiang et déjà maîtresse d'une partie du Ho-nan, l'insurrection ne cessait de guerroyer contre les soldats de Hienn-foung dans le centre et le sud de l'empire. Elle se fortifiait sur les bords du grand fleuve et s'étendait dans le Kiang-si sans avoir abandonné ses anciennes conquêtes. Pour faire face à de si nombreux et de si pressants périls, il eût fallu au gouvernement chinois des finances prospères et une vaillante armée. Il venait d'appeler à son aide une partie des cohortes du Tsi-tsi-har, hordes turbulentes et indisciplinées dont la présence sur le territoire de l'empire était elle-même un danger ; mais l'argent commençait à devenir rare et déjà les coffres de l'État étaient presque vides. Le trésorier du Kiang-nan, rendant compte à l'empereur des dépenses occasionnées ^{p.034} dans sa province par les opérations militaires, avait mis sous ses yeux le chiffre alarmant de 5.401.000 taëls ². Les dix-huit mille hommes du commissaire impérial Hiang-yong avaient absorbé à eux seuls 2.300.000 taëls depuis que ce général était arrivé sous les murs de Nankin avec son armée. Le trésorier demandait l'autorisation de faire un emprunt au trésor public de Chan-tong. Dans cette situation critique, les conseillers du souverain n'imaginèrent que des expédients désastreux, futiles ou impraticables. L'un d'eux voulait que l'on suivît l'exemple de l'empereur Kang-hi, qui, pour payer ses armées, avait fait fondre les statues de Boudha. L'altération des monnaies fut proposée par le gouverneur du Ho-nan comme une mesure grave à la vérité, mais que devaient justifier suffisamment les circonstances exceptionnelles où l'empire se trouvait placé.

« Dans certaines provinces, disait-il, le fer est aussi commun que la pierre. Pourquoi ne l'emploierait-on pas au lieu du cuivre pour la fabrication de la monnaie de billon ? On

¹ Il est probable que l'empereur avait lui-même provoqué ces remontrances, afin de pouvoir donner à son peuple ces explications.

² Près de 40 millions 1/2 de notre monnaie.

L'insurrection chinoise

pourrait, par exemple, en faire de très petites pièces dont deux mille vaudraient un taël.

L'empereur ne se hâta point de mettre ce conseil à exécution, mais il répondit au fonctionnaire en quête d'expédients qu'il prenait son avis en considération. Hienn-foung eût trouvé sans doute plus d'avantages à écouter les propositions du censeur Fou-hing-a, si le périlleux état de ses affaires lui avait permis de sévir contre ceux dont il attendait encore son salut. Fou-hing-a voulait qu'on fît rendre gorge aux concussionnaires.

« À présent, disait-il dans son rapport, le trésor public est vide, comme chacun le sait bien ; cependant il y a des fonctionnaires fort riches qui ont acheté très cher de hauts emplois pour eux et leurs fils, et qui ont encore d'immenses ressources. Ont-ils agi dans leur propre intérêt ou dans celui de l'État en payant, par leurs contributions volontaires, les honneurs dont ils jouissent maintenant, eux et leurs enfants ? Et d'ailleurs où ont-ils acquis tant d'argent ?

Ici le censeur citait des exemples et des noms ; il signalait les malversations des directeurs des douanes de Canton et de Koueï-tchéou dans le Se-tchouen, et affirmait que, tout compte fait, les détournements des concussionnaires ne montaient pas annuellement à moins de 8 millions de taëls ¹.

« Il faudrait, disait-il en terminant, les récompenser s'ils restituaient à l'État ce qu'ils lui ont pris, mais les punir sévèrement s'ils persistaient dans leur gestion infidèle.

Après avoir été vaincue et dispersée par Si-ling-a sur les bords du Fleuve-Jaune, l'armée insurrectionnelle avait réussi à reformer ^{p.035} ses rangs, et Kaï-foung se vit menacé de nouveau ; mais cette fois, suivant le rapport du gouverneur du Ho-nan, les divinités de la pluie, des nuages, du tonnerre et du Fleuve-Jaune, aidées de Kouan-ti, le dieu de la guerre, combattirent pour le succès des armes impériales. Le niveau

¹ Environ 60 millions de francs.

L'insurrection chinoise

du fleuve avait crû subitement de plus de trente pieds, et la pluie avait mouillé la poudre des assiégeants, qui se trouvèrent ainsi frappés d'impuissance. Ils cherchèrent leur salut dans une prompte retraite, et se virent forcés, le même jour, de lever également le siège de You-tchao. Profondément reconnaissant de ce bienfait, qui avait préservé Kaï-foung, « l'écran de la capitale », l'empereur ordonna que l'on suspendît de nouvelles tablettes dans les temples dédiés aux divinités protectrices de la Chine, et le tribunal des rites, après avoir longuement délibéré, émit le vœu que le dieu Kouan-ti, auquel on n'avait offert jusqu'alors que les honneurs du troisième ordre, eût part désormais aux sacrifices du second degré ¹.

Renonçant à l'espoir de s'emparer de la capitale du Ho-nan, les troupes rebelles allèrent se jeter sur la petite ville de Sse-choui, située près des bords du Fleuve-Jaune. On apprit quelques jours après que, déjouant la vigilance des généraux de l'empereur, elles avaient réussi à traverser le Hoang-ho, et qu'elles s'avançaient à marches forcées vers les frontières du Tchi-li. La seconde étape venait d'être franchie et la retraite n'était plus possible. Séparées de leurs bases d'opérations par deux grands fleuves et par les armées qu'elles avaient vaincues, les bandes insurgées n'avaient plus à compter que sur elles-mêmes et sur leur fortune. Elles étaient fatalement perdues si elles ne réussissaient à s'emparer de Pékin, et si elles n'atteignaient ainsi le but même de leur séditieuse entreprise. Leurs rapides victoires devaient être suivies d'une longue série de succès et d'épreuves : c'est cette époque critique et brillante de l'insurrection qui sera l'objet d'une nouvelle étude.

@

¹ Les empereurs de la dynastie actuelle se sont mis sous la protection des mânes du général *Kouan-you*, qui avait acquis une grande célébrité du temps des Han. Ils lui ont donné le nom de *Kouan-ti* et en ont fait le dieu de la guerre. Avant la levée du siège de Kaï-foung-fou, Kouan-ti recevait seulement les sacrifices du *troisième* degré, aussi bien que l'étoile du nord et l'esprit du feu. Ceux du *second* étaient réservés au soleil, à la lune et aux ancêtres des précédentes dynasties. On n'offre les sacrifices du *premier* degré qu'à Dieu.

II

Triomphe de l'insurrection. Le nouveau roi céleste et sa doctrine ¹

I. — Retraite des insurgés en-deçà du Fleuve-Jaune

@

^{p.312} On connaît maintenant la première période de l'insurrection chinoise, période de progrès incessants et de faciles victoires. A partir de 1853, la lutte devient plus sérieuse, et l'Europe la suit dès lors avec une attention croissante, justifiée par l'importance des faits de guerre que nous allons exposer rapidement d'après les témoignages officiels de la *gazette* de l'empire.

Au mois de juin 1853, l'avant-garde de l'insurrection avait traversé le Fleuve-Jaune. Après avoir franchi la passe Ling-ming, que n'avait pas su défendre le vice-roi du Tchi-li, et pénétré ainsi dans cette province, elle s'était avancée dans la direction du nord-est sans que le général tartare Ching-paou, à qui le gouvernement chinois venait de confier les fonctions de commissaire impérial, put mettre obstacle à sa marche victorieuse vers la capitale de l'empire. Au commencement d'octobre, l'armée rebelle se divise en deux corps. L'un va mettre le siège devant l'importante cité de Tien-tsin, le grenier de la capitale ². Repoussé par l'intendant des sels ^{p.313} Ouan-kin, qui avait pu rassembler à temps quelques milliers de volontaires, il s'enferme dans la petite place de Tuliou, où il travaille à élever de formidables retranchement. L'autre corps tient en échec toutes les forces du général Ching-paou, et il évite une action générale jusqu'au moment où il arrive sous les murs de Tsing-haï, qu'il emporte d'assaut le 29 octobre. Quelques jours auparavant, le commissaire impérial avait reçu un renfort de troupes tartares sous les

¹ Revue du 15 juillet 1861.

² Tien-tsin, où a été signé par M. le baron Gros le traité de 1858, est situé à l'embranchement du Peï-ho et du Grand-Canal, à trente lieues environ au sud de Pékin.

L'insurrection chinoise

ordres du général Tsang-ki-lin-sin ¹, et Si-ling-a, qui poursuivait les rebelles depuis le Fleuve-Jaune, avait réuni ses Mandchoux à la division du Tchi-li. Ching-paou se hâta de mettre le siège, avec toutes ses forces, devant Tu-liou et Tsing-haï.

Pendant les deux derniers mois de 1853, les opérations militaires du commissaire impérial n'amenèrent aucun résultat décisif. Les rebelles se trouvaient en face des soldats tartares, défenseurs intéressés du trône. Habités à combattre sous un climat plus doux de plus faciles ennemis, ils attendirent derrière leurs fortifications que le retour du printemps et l'arrivée de nouveaux renforts leur permettent de reprendre l'offensive. Cette inaction leur devint fatale. Ils manquèrent bientôt de vivres, et ils durent faire des sorties pour s'en procurer. Leurs forces s'épuisèrent dans de nombreuses escarmouches qui furent un thème inépuisable pour la verve présomptueuse du commissaire Ching-paou. Le secours attendu fit défaut. Le froid et la faim brisèrent cet élan qui les avait portés pour ainsi dire tout d'une haleine jusqu'au pied des murailles de la capitale. Il ne leur fallait plus qu'un dernier effort pour conquérir, en les franchissant, ce prestige qui impose la soumission aux populations éblouies, cette légitimité qui suit toujours le triomphe : ils vinrent échouer au but même de leur séditeuse entreprise ; leur retraite commença lorsqu'ils allaient l'atteindre.

Le 10 décembre, les deux garnisons rebelles tentent d'opérer leur jonction, mais Ching-paou s'avance en personne pour prévenir l'accomplissement de ce projet et arrive avant elles au point où elles devaient se réunir. En apercevant les bannières impériales, la garnison maîtresse de Tsing-haï se hâte de regagner ses quartiers ; celle qui s'est enfermée dans Tu-liou ose commencer l'attaque, mais, prise en tête par la cavalerie tartare, en queue par Ching-paou, balayée par l'artillerie du général Toung-ting, elle s'enfuit bientôt en désordre,

¹ Tsang-ki-lin-sin est devenu un personnage célèbre. C'est lui qui a victorieusement repoussé notre attaque lorsque l'escadre anglo-française a tenté le 25 juin 1859 de forcer l'entrée du Peï-ho. Chargé d'organiser la défense dont nos troupes ont vaillamment triomphé, le prince Tsang l'a dirigée avec énergie et valeur ; mais sa trahison de Tong-tchéou a terni l'éclat de sa conduite.

L'insurrection chinoise

laissant plusieurs centaines de morts sur le terrain. ^{p.314} L'empereur remarque, à cette occasion, « que Ching-paou est un admirable tacticien. » Cependant les actes de ce haut fonctionnaire ne semblent pas tenir ce que ses premiers succès avaient promis. Le 23 décembre, les rebelles viennent l'attaquer dans un lieu nommé Hia-si-ho, où il avait dessein d'établir un nouveau camp, Ils cèdent d'abord devant le feu de l'artillerie de Toung-ting ; mais, ce général ayant été tué au moment où il s'élançait à leur poursuite, ainsi que le préfet de Tien-tsin, qui était accouru à son secours, ils retournent avec furie à l'attaque. Peu s'en faut que Ta-houng-a, qui commande la division du nord, ne soit entouré et massacré. Sans un détachement de cavalerie qui vint à propos le secourir, il périssait avec tous ses soldats.

« Que faisait en ce moment Ching-paou ? dit l'empereur dans une proclamation empreinte de sa colère. Séparé du lieu du combat par un canal qu'il ne pouvait franchir faute de bateaux, il se bornait à tirer de l'autre rive quelques coups de canon sur les rebelles. Que sont devenus cette activité et ce sang-froid dont on a tant parlé ? Si les belles actions sont récompensées, il faut que les lâchetés soient punies. Sur le lieu même où a vaillamment succombé le brave et fidèle Toung-ting, un temple sera élevé à sa mémoire ; mais le rang officiel de Ching-paou et de Ta-houng-a sera abaissé de quatre degrés, et si ce dernier ne se conduit pas mieux à l'avenir, qu'il sache qu'il sera décapité devant le camp !

Dans sa juste sévérité, l'empereur sévissait contre ses propres parents. Il renvoyait en Mandchourie, pour y servir comme simple soldat sous sa bannière, son cousin, le prince Yih, qui dans l'action du 23 décembre, avait déserté le champ de bataille sous prétexte d'aller soigner un rhume à Tien-tsin.

Ching-paou occupa son armée pendant les premiers jours de janvier 1854 à élever des batteries qui pussent foudroyer les rebelles jusque dans leurs retranchements de Tu-liou et à construire des ouvrages avancés afin de couper toute communication entre cette place et Tsing-

L'insurrection chinoise

haï. Le 14, il s'était rendu sur le lieu même des travaux pour donner des instructions de vive voix à ses officiers, lorsque l'ennemi opéra une sortie à la faveur du brouillard. Il trouva les impériaux sur leurs gardes et perdit, ce jour-là, plus de six cents hommes. Les retranchements, élevés par les troupes de l'insurrection pour se couvrir du feu de l'artillerie, furent forcés le 16 janvier ; les soldats qui les défendaient furent culbutés et presque tous massacrés par la cavalerie tartare. Ching-paou se hâta d'annoncer à Pékin les nouveaux avantages qu'il venait de remporter ; mais ils ne suffirent pas pour racheter, aux yeux de Hienn-foung, l'échec du 23 décembre et surtout l'*inconcevable lenteur* des succès du vice-roi. L'empereur lui fit demander « comment il pouvait ne pas rougir ^{p.315} de sa conduite », il lui annonça qu'il lui adjoignait le général Tsang-ki-lin-sin, mais que, s'il essayait de rejeter sur ce nouvel auxiliaire la responsabilité qui pesait encore sur lui, tout entière, il n'échapperait pas à la juste sévérité des lois de l'empire.

Tandis que l'avant-garde des forces de Tai-ping-ouang tenait en échec, à quelques lieues de Pékin, une armée nombreuse, les généraux de Hienn-foung combattaient l'insurrection dans trois provinces de l'empire : le Fo-kien, le Kiang-sou et le Ngan-hoeï.

Dans le Fo-kien, Amoy avait été repris sur les rebelles le 11 novembre 1855, à la suite d'une attaque combinée des forces de terre et de mer. La flotte impériale s'était d'abord emparée de l'île Kin, située dans la rade, et la ville avait été ensuite emportée d'assaut. Toutefois Hae-tching et d'autres places étaient restées au pouvoir de l'insurrection, malgré les efforts du gouverneur provincial Ouang-i-tih.

Dans le Ngan-hoeï, la cause tartare avait essuyé de rudes échecs. Les insurgés possédaient sur le lac Tsao, qui occupe le centre de la province, une flotte nombreuse qui s'y était rendue maîtresse de la navigation. Le 20 novembre, elle alla bloquer le port de la petite ville de Houang-tchi, qu'une bande de rebelles attaquait en même temps par terre. Après s'en être emparés, les soldats de Tai-ping se dirigèrent sur Chou-tching, qui se trouvait en ce moment sans défense, et qu'ils pillèrent. Le préfet avait quitté Chou-tching la veille à la tête de la

L'insurrection chinoise

garnison pour aller défendre la ville de Lou-tchao-fou, que, d'après une fausse rumeur, il croyait assiégée. Cette méprise lui coûta cher : l'empereur ordonna qu'il fût décapité pour avoir déserté son poste. Dans le courant du mois de décembre, la ville de Lou-tchao fut attaquée à son tour, et le gouverneur provincial Kiang-tchong-youen s'y jeta avec un faible détachement, décidé à s'y maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Au commencement de janvier, les chefs insurgés commandant pour Taï-ping-ouang dans le Hou-pé firent passer une division de leurs troupes dans le Ngan-hoeï pour aider leurs frères à prendre Lou-tchao. Cette division, après avoir franchi les frontières des deux provinces, s'empara de Ying-san. — Le 9 janvier 1854, les rebelles dirigent une fausse attaque sur Lou-tchao du côté de la porte de l'est, tandis qu'ils mettent le feu à une mine qu'ils avaient creusée près de celle de l'ouest, et qui fait sauter près de cent pieds de murailles. Le bruit de l'explosion retentissait encore que déjà ils étaient sur la brèche ; mais là ils se trouvèrent en face de quelques soldats qui, accourus à la hâte sous les ordres du major Ma-liang-héoun, leur opposèrent une résistance désespérée. Ce dernier venait de percer de sa pique un des chefs rebelles vêtu d'une longue robe jaune lorsque le gouverneur arriva avec quelques canons, et après une ^{p.316} lutte acharnée força les assaillants à la retraite. A cette occasion, l'empereur félicita Kiang-tchong-youen ; il lui transmit les insignes de l'ordre de chevalerie *Hôh-long*, et l'exhorta à faire tous ses efforts pour tenir dans la place jusqu'à l'arrivée des troupes que le commissaire impérial Hiang-yong envoyait à son secours sous les ordres du général Chou-hing-a ; mais lorsque celui-ci parut sous les murs de Lou-tchao, il y vit flotter les bannières de Taï-ping-ouang. Dans la nuit du 14 janvier, cette grande ville était tombée au pouvoir des rebelles, et le gouverneur provincial avait été tué en combattant vaillamment sur la brèche. Hienn-foung, en apprenant la nouvelle de ce désastre, versa des larmes sur le sort de Kiang-tchong-youen. Il ordonna

« qu'on lui rendît les honneurs dus à un vice-roi mort au champ d'honneur, que le souvenir de ses fautes fût effacé, et

L'insurrection chinoise

qu'on élevât un temple sur le lieu même où le héros avait succombé, afin d'y offrir des sacrifices à ses mânes fidèles.

Chou-hing-a fut dégradé pour n'avoir pas su secourir à temps Lou-tchao, et Ho-tchoun, qui était placé sous ses ordres, prit le commandement des troupes ; Fou-tsi succéda à Kiang en qualité de gouverneur du Ngan-hoeï.

Dans le Kiang-sou, le haut commissaire Hiang-yong continuait à assiéger Nankin ; mais les troupes de Ki-chen avaient occupé Yang-tchao sans toutefois que cette reprise de possession, qui avait été précédée d'un nouveau revers essuyé par les armes tartares, fût un succès pour la cause impériale. Depuis que Yang-tchao-fou, Koua-tchao et I-tching étaient tombés au pouvoir de l'insurrection, les détachements qui avaient pris possession de ces trois places avaient tenté plusieurs fois de se réunir pour échapper à l'armée impériale, qui les pressait de toutes parts. Dans le courant du mois de décembre, ils avaient opéré simultanément plusieurs sorties. Ki-chen les avait toujours repoussés dans leurs retranchements ; il affirmait avoir tué en différentes rencontres plus de six mille hommes, détruit leurs principales batteries, brûlé plus de vingt jonques, et il avait annoncé à l'empereur que la garnison rebelle de Yang-tchao, réduite à la dernière extrémité par suite des mesures qu'il avait prises, était sur le point de déposer les armes. Cependant cette fois encore la vigilance et l'habileté des généraux de Hienn-foung furent mises en défaut par l'audace de ses ennemis. Informé des dangers que courait la garnison assiégée, le *roi de l'est*, Yang-siou-tsing, premier ministre et généralissime de Taï-ping-ouang, envoya un corps de troupes à son secours ¹. Il débarqua près de Koua-tchao et se porta immédiatement sur les positions fortifiées occupées par les régiments de la milice de p.317 l'armée de Ki-chen, en même temps que les assiégés attaquaient ces positions d'un

¹ Lorsque j'ai remonté le Yang-tze-kiang pour aller à Nankin, j'ai rencontré ce corps d'armée, un peu au-dessus de Tching-kiang-fou, descendant le cours du fleuve dans d'innombrables barques.

L'insurrection chinoise

autre côté. Les soldats de la milice ne purent les défendre ; ils les abandonnèrent et s'enfuirent en désordre après une courte résistance.

« Pendant la nuit qui suivit cet engagement, dit le commissaire impérial dans son rapport, un détachement considérable sortit de la ville par la porte de l'est, et depuis ce moment, ajoute-t-il sans commentaire, les troupes impériales occupent de nouveau Yang-tchao.

L'empereur comprit que le laconisme de Ki-chen cachait un succès de l'ennemi, et que Yang-tchao n'avait pas été reprise par ses soldats, mais évacuée à dessein par les rebelles. En conséquence il condamna, par un décret, le commandant des troupes de la milice à être immédiatement décapité devant le camp, dégrada Ki-chen tout en lui conservant ses difficiles fonctions, et lui transmit des instructions qu'il lui ordonna d'exécuter sans retard sous peine de la vie. Le commissaire impérial dut envoyer une division de son armée pour reprendre Koua-tchao et I-tching, tandis qu'il se porterait rapidement au nord pour arrêter la marche des insurgés, qui avaient abandonné Yang-tchao-fou.

Laissons Ki-chen entreprendre avec ses troupes désorganisées la tâche périlleuse que lui a imposée son maître, et tâchons de préciser la situation de l'armée rebelle que les forces réunies des généraux Ching-paou et Tsang-ki-lin-sin tiennent bloquée aux environs de Tien-tsin-fou. Le 2 janvier, les bandes insurgées qui occupaient Tu-liou et Tsing-haï avaient voulu opérer leur jonction. Assaillie à l'improviste par trois mille hommes de Tsing-haï, la cavalerie impériale eût été forcée de lâcher pied sans l'arrivée des régiments du Ghi-rin, qui, la voyant dans une position difficile, se hâtèrent de se porter à son secours. Ching-paou put alors déployer son armée en deux ailes et refouler l'ennemi dans Tsing-haï, pendant que le général Koueï-fu mettait en fuite les insurgés de Tu-liou, et leur tuait cinq ou six cents hommes. « Résolu d'en finir avec cette bande de brigands impurs », le commissaire impérial fit attaquer Tu-liou par toutes ses forces dans la nuit du 5 février, à dix heures du soir. Ses soldats surprirent l'ennemi, escaladèrent les remparts, mirent le feu aux palissades et reprirent possession de la

L'insurrection chinoise

ville. La garnison prit la fuite dans la direction de l'ouest. Quelques heures après, le général Tsang-ki-lin-sin remportait aussi un succès. Dans la matinée du 6, les rebelles sortirent en masse de Tsing-haï pour l'attaquer ; mais, intimidés par la « fière contenance de leurs ennemis », ils s'enfuirent du côté du sud-ouest ¹. Poursuivis avec acharnement, ils ^{p.318} essayèrent en vain d'arrêter l'ardeur des troupes impériales en tentant leur cupidité : elles dédaignèrent les objets précieux qu'ils avaient semés à dessein sur les routes où ils passaient, leur firent essayer une sanglante défaite près du village de Tzé-haï et les contraignirent à se jeter dans Sou-tching. L'avant-garde de l'insurrection avait ainsi cédé aux forces supérieures envoyées pour la combattre et fait un premier pas en arrière. Cependant l'empereur attendait un résultat plus complet des mesures qu'il avait prises pour l'éloigner de sa capitale. Il apprit bientôt après qu'elle s'était arrêtée dans son mouvement de retraite, et que, pénétrant dans le Chan-tong, elle y avait occupé deux places importantes, Kao-tang et Lin-tsing-tchao.

Combattue victorieusement au nord sur quelques points de l'empire, l'insurrection tenait tête aux armées de Hienn-foung dans huit provinces. Exposer suivant l'ordre des dates, comme on l'a fait jusqu'ici, mois par mois, ou même année par année, les événements qui s'y sont simultanément accomplis, ce serait imposer au lecteur la fatigue de relire sans cesse le récit de faits à peu près semblables. Au lieu de passer successivement d'une province à l'autre, nous ferons connaître sans interruption les principaux incidents militaires dont chacune des grandes divisions territoriales de l'empire a été le théâtre depuis le commencement de l'année 1854 jusqu'à la fin de 1860. Aussi bien, à partir du moment où les rebelles ont été rejetés hors du Tchi-li, les informations que l'on a pu trouver dans la *Gazette de Pékin* sont devenues plus rares et surtout plus confuses.

¹ Il est probable que les garnisons rebelles de Tu-liou et de Tsing-haï, ne pouvant tenir plus longtemps dans ces deux places contre l'armée impériale, se seront entendues pour les évacuer simultanément et se réunir ensuite afin de tenter quelque nouvelle entreprise.

L'insurrection chinoise

Koueï-tchéou, You-nan, Se-tchouen. — A partir de 1854, la région sud-ouest de l'empire, que la contagion de la révolte n'avait pas encore atteinte, commence à s'agiter. Au mois de septembre, la province du Koueï-tchéou donne le signal, et l'on voit s'organiser successivement trois insurrections dans les districts montagneux de cette région, dont le sol est profondément divisé par de hautes chaînes où résident plusieurs tribus vassales. La première éclate au nord, dans le département de Tsou-ni, dont la capitale est prise d'assaut et pillée, étend ses ravages aux deux sous-préfectures de Sin-houa et de Toung-tze, y concentre ses forces, et lutte avec avantage pendant plus d'un an contre les troupes envoyées pour la réduire ; puis, abandonnant ses premières conquêtes, elle franchit les frontières du Se-tchouen et déborde dans cette province, où elle occupe encore aujourd'hui plusieurs villes importantes.

La seconde insurrection prend naissance à l'ouest du Koueï-tchéou, p.31 et se manifeste bientôt par des symptômes plus sérieux. Un soulèvement des Miao-tsé en aurait été l'origine. Elle a occupé jusqu'en 1858 plus du quart de toute la province. Le journal officiel nous a appris qu'en 1860 elle avait été vaincue et entièrement réprimée. Il n'en a pas été de même du troisième mouvement insurrectionnel, de celui contre lequel le gouverneur provincial Tsang-oueï-youen lutte, depuis plusieurs années déjà, sur les frontières du Hou-nan. Il résulterait d'informations récentes qu'il n'a pas été, comme les deux autres, isolé et local, mais qu'il se rattache à la grande rébellion chinoise, dont il partage les aspirations et la fortune. Tsang-oueï-youen a fait parvenir à l'empereur une requête suppliante dans laquelle, alléguant son incapacité et ses fatigues, il conjure la clémence du souverain de le relever momentanément de ses accablantes fonctions.

Le gouverneur du Koueï-tchéou n'est pas le seul des hauts fonctionnaires de l'empire dont les forces trahissent le zèle. Son collègue du You-nan s'est trouvé en face de sérieux périls. La fièvre de la révolte a gagné les populations musulmanes de sa province et a pénétré jusque dans la capitale You-nan-fou, dont les autorités ont dû

L'insurrection chinoise

prendre précipitamment la fuite. L'ordre n'y est pas encore rétabli ; ni le Se-tchouen ni le Koueï-tchéou ne sont pacifiés.

Kouang-si, Kouang-tong. — Le Kouang-si renferme, comme le Koueï-tchéou, des populations insoumises ou simplement tributaires, qui ont sans cesse les armes à la main, des montagnes abruptes où les bandits et les mécontents trouvent d'inaccessibles asiles, où la rébellion contre les autorités légitimes est devenue un mal chronique, presque un état normal. L'insurrection de Taï-ping-ouang y a pris naissance et s'y est maintenue jusqu'à ce moment avec des alternatives de succès et de revers dont la prudence officielle a souvent épargné aux habitants de l'empire l'affligeant récit. En 1855, les rebelles descendent sur une immense flottille le cours du Si-kiang, pillent en passant les grandes villes de Vou-tchao-fou et Shao-king-fou, se recrutent de tous les mécontents qui abondent dans cette partie du Kouang-tong, et portent la terreur jusqu'au pied des murailles de Canton. Le vice-roi Yé-minn-tching ne néglige aucun des moyens qu'il peut avoir à sa disposition pour sauver sa capitale ; il met à profit les instincts querelleurs, l'esprit de turbulence et de rivalité qui distinguent les Cantonais, organise des bandes de volontaires, institue des tribunaux extraordinaires qui jugent sommairement les suspects, et pendant six mois ne laisse pas reposer les haches de ses bourreaux ¹. Son p.320 infatigable énergie repousse victorieusement les efforts des insurgés. Ceux-ci voient leur échapper la riche proie qu'ils convoitaient et s'éloignent dans les premiers mois de 1856, laissant derrière eux dix mille cadavres. Ils reparaissent au commencement de 1860 et occupent de nouveau Chao-king-fou, ainsi que les districts environnants, pendant que les autorités provinciales guerroient au nord et à l'est contre d'autres bandes venant du Fo-kien, où l'on suppose qu'elles avaient été envoyées par l'un des lieutenants de Taï-ping-ouang, Chi-ta-kah, qui commande les divisions insurrectionnelles du Kiang-si. Il s'en est fallu de bien peu qu'elles ne donnassent la main aux rebelles du Kouang-si, et qu'ainsi la plus

¹ On dit que dans l'espace de huit mois Yé a fait tomber soixante-dix mille têtes sur la place d'exécution de Canton.

L'insurrection chinoise

grande partie du Liang-kouang ¹ ne fût distraite de la domination impériale.

Kiang-si, Fo-kien. — Dès le commencement du mois d'octobre 1853, l'étendard de la rébellion flottait sur les murailles des plus vastes cités du nord du Kiang-si. On racontait qu'il y avait été planté par les soldats de Chi-ta-kah, le plus vaillant, le plus populaire et le plus habile des généraux de Taï-ping-ouang, que dans les départements septentrionaux baignés par le *grand fleuve* il ne restait plus trace de l'administration mandchoue, enfin que les habitants y vivaient heureux et paisibles sous le gouvernement nouveau. En 1855 et 1856, les progrès de l'insurrection furent encore plus rapides et plus décisifs. Elle fut contrainte, il est vrai, d'évacuer momentanément quatre villes situées à l'est du lac Poyang ; mais six autres cités lui ouvrirent successivement leurs portes, et nous la voyons en 1857 maîtresse absolue du centre de la province, dont elle occupe toutes les préfectures, sauf la capitale, Nan-tchang, que tiennent encore les troupes impériales. En 1859, elle répare ses pertes, rétablit son pouvoir sur les rives orientales du lac Poyang ², et met le siège devant Nan-tchang-fou.

Dominateur presque absolu dans une des plus industrielles et des plus fertiles provinces de la Chine, Chi-ta-kah avait voulu pousser encore plus loin ses conquêtes, et les autorités du Fo-kien, qui jusque-là n'avaient eu à repousser que des attaques de pirates ou des séditions locales, s'étaient trouvées, au mois de novembre 1856, en face des troupes de l'insurrection victorieuse. Ce fut sans doute par les passes des monts Bohèa ³ que ces bandes entrèrent dans p.321 les districts de Yenn-ping et de Chao-vou, dont elles pillèrent les capitales. L'année suivante, elles furent contraintes d'évacuer ces positions et se

¹ On donne le nom de Liang-kouang à la réunion, sous un gouverneur-général, du Kouang-tong et du Kouang-si.

² Le lac Poyang a environ trente-cinq lieues de long sur neuf de large. Plusieurs grandes cités occupent ses rives ; il renferme beaucoup d'îles pittoresques et populeuses et de très importantes pêcheries.

³ Les Bohèa sont une chaîne de montagnes qui sépare en partie le Fo-kien du Kiang-si. On y récolte les thés les plus estimés de la Chine.

L'insurrection chinoise

divisèrent en deux corps : l'un poussa vers le nord et s'empara, en 1858, de la ville de Soung-ki ; l'autre marcha vers le sud, longeant la chaîne des Bohèa, franchit au commencement de 1860 les frontières du Kouang-tong, où il occupa Ta-pou et Kia-ying. La rébellion n'avait pu pénétrer dans les départements maritimes du Fo-kien, mais elle était entrée au cœur de la province ; elle en avait parcouru et ravagé toute la partie occidentale.

Hou-pé et Hou-nan. — Le Hou-pé a été, pendant ces dernières années, le foyer le plus ardent de l'insurrection. Nulle part la lutte ne s'est montrée plus impitoyable ni plus active, nulle part elle n'a pris une physionomie plus sauvage, nulle part on n'a fait des deux côtés d'aussi constants et d'aussi puissants efforts pour conquérir et conserver, reprendre et maintenir des positions qui occupent les plus vitales parties de l'empire. Les rives du Yang-tze-kiang, les frontières des deux provinces voisines, le Kiang-si et le Ngan-hoeï, où dominait depuis 1853 la cause de Tai-ping-ouang, ont été principalement le théâtre de ces sanglantes péripéties. Dans les derniers jours de mars 1854, Vou-tchang-fou, la capitale du Hou-pé, Han-yang-fou, qui est située sur le bord opposé du fleuve et qui forme avec elle le plus vaste marché de la Chine, Houang-tchao-fou, autre grande ville, dont le Yang-tze-kiang baigne également les murs, sont prises par les insurgés. La nouvelle de ce désastre frappe les ministres de Hienn-foung comme un coup de foudre. Ils jugent que le temps de l'indulgence et du pardon est passé. Le cœur paternel du souverain gémit ; mais il doit consentir, pour le salut de ses peuples, à des châtiments qui punissent rigoureusement la lâcheté ou l'impéritie, qui réveillent l'apathie et la torpeur, qui épouvantent les traîtres. Le vice-roi du Hou-kouang ¹, Ta-yong, est destitué ; Tsing-ling, gouverneur du Hou-pé, qui a laissé tomber Vou-tchang, la capitale de sa province, au pouvoir de la rébellion, sera décapité sans merci. Quelques jours après, les hautes autorités de la province assistaient sur la place publique de Chang-cha, la capitale du Hou-nan, à une scène lugubre et sanglante. Le gouverneur Tsing-ling,

¹ La vice-royauté du Hou-kouang comprend les deux provinces du Hou-nan et du Hou-pé.

L'insurrection chinoise

auquel tout récemment encore elles obéissaient comme à leur chef, paraissait en leur présence dans l'attitude d'un suppliant. Le visage tourné vers Pékin, il s'inclinait profondément et implorait à haute voix le pardon de l'empereur. Près de lui, debout et revêtu des insignes de son costume officiel, se tenait le commandant des troupes de la p.322 province, le général Kouenn-voun, qui, dans cette solennelle occasion, devait remplir lui-même le rôle d'exécuteur. Cette fois Hienn-foung n'avait pas fait grâce. Le complice du coupable fut lui-même son bourreau.

Ce terrible exemple eut d'abord de salutaires résultats. Avant la fin de 1854, d'importants avantages vinrent couronner dans le Hou-pé les efforts des impériaux. Leurs adversaires, après avoir essuyé plusieurs défaites en rase campagne, furent contraints, dès le mois de décembre, d'évacuer toute la partie méridionale de la province ; mais le printemps de 1855 les ramena au Ngan-hoeï, où ils avaient pris leurs quartiers d'hiver, et leur rendit les villes qu'ils avaient perdues ; battus près de Lo-tienn, ils ne tardèrent pas à venger cette défaite en égorgeant huit cents Mandchoux surpris par eux dans une embuscade, et ajoutèrent bientôt à leurs conquêtes la préfecture de Teh-ngann, qui limite au nord celle de Han-yang. S'il faut en croire la *Gazette de Pékin*, de grands revers ont suivi dans le Hou-pé depuis l'automne de 1855 ces nouveaux succès de l'insurrection, et l'étendard de Taï-ping-ouang n'y flotte plus en ce moment que sur des positions sans importance. Les soldats de l'empereur ont conquis de nouveau pour leur maître Han-yang et Vou-tchang. Cette dernière ville a été reprise par le général Houlinn-vi, qui a reçu pour récompense la charge de gouverneur du Hou-pé ainsi que le bouton de première classe ; le bourreau de Tsing-ling, le général Kouenn-voun, a recueilli également d'éclatants témoignages de la faveur impériale.

Pendant que les armées de Hienn-foung sont aux prises avec les hordes rebelles qui infestent dans le Hou-pé les rives du grand fleuve, les autorités impériales ont à soutenir contre l'insurrection, dans la province frontière, le Hou-nan, une lutte non moins laborieuse. Au

L'insurrection chinoise

nord, Yo-tchao-fou, qui baigne ses murailles dans le lac Toung-ting ¹, est successivement prise et reprise ; Siang-yin et Tchang-tih sont perdues, et on ne dit point qu'elles aient été réoccupées. Au sud, les bandes du Kouang-tong et du Kouang-si font des irruptions fréquentes : elles repassent les frontières aux approches de la saison froide ; mais on les voit régulièrement reparaître au printemps quand les caisses publiques, déjà pillées par elles, commencent à se remplir, et quand les moissons mûrissent. En réalité, depuis huit ans l'empereur ne règne plus dans le Hou-kouang. L'anarchie et la guerre civile y exercent seules leur sanglant empire. p.323

Ho-nan, Chan-tong, Tchi-li. — Les régions situées au nord du Hou-pé et au-delà du Fleuve-Jaune n'ont pas vu flotter depuis 1854 les couleurs de Taï-ping-ouang ; mais la domination impériale ne s'y est pas exercée sans réserve. Les bandes insurgées qui occupaient Kao-tang, non loin des bords du Grand-Canal, ont été anéanties en 1854 par le prince Tsang-ki-lin-sin ; leur général Li-kai-foun et les chefs qui commandaient sous ses ordres ont été faits prisonniers, conduits à Pékin, « condamnés à la mort lente et coupés en petits morceaux pour réjouir le cœur du peuple. » Cependant cette grande victoire, en achevant la destruction de l'armée rebelle qui avait pénétré jusqu'à Tien-tsin, ne devait pas complètement pacifier le Chan-tong. En 1855, une insurrection locale avait éclaté au sud du Ho-nan. Ces nouveaux révoltés qu'on appelait simplement les *niefi* ², s'étaient emparés de plusieurs villes ; puis, remontant vers le nord, ils avaient franchi les frontières du Ngan-hoeï et du Kiang-sou, passé le Fleuve-Jaune et donné probablement la main aux fuyards que chassaient devant eux les soldats victorieux de Tsang-ki-lin-sin. L'incendie signalait partout leur passage. Il fallut qu'un des généraux les plus expérimentés de l'empereur, Ho-tchoun, qui soutenait alors dans le Ngan-hoeï une lutte opiniâtre contre les armées de Taï-ping-ouang, laissât à ses subalternes

¹ Le lac Toung-ting, situé au nord du Hou-nan, est le plus grand de la Chine ; il reçoit les eaux du Youen et du Siang, deux grandes rivières qui viennent, l'une de l'ouest, l'autre du nord, et communique par un large canal avec le Yang-tze-kiang. Le Toung-ting a plus de quatre-vingts lieues de tour.

² C'est-à-dire filous, voleurs.

L'insurrection chinoise

la conduite des opérations militaires au centre de la province, et allât lui-même se mesurer avec les *niefi*. Il les atteignit près de Toung-ling, sur les frontières septentrionales du Ngan-hoeï, les défit complètement et en fit décapiter trois mille. Il n'est resté de la rébellion des *niefi* que de lamentables souvenirs et une misère affreuse dont les suites se font encore sentir.

Les excès commis en 1857 au sud de la province du Tchi-li et aux environs de Tien-tsin par des bandes isolées de brigands qui ont incendié quelques villages, pillé les prétoires et vidé les caisses publiques, ont eu pour les populations des conséquences moins désastreuses et moins durables. En 1858, la province était entièrement pacifiée. Comblé des faveurs impériales, honoré de toute la confiance de Hienn-foung, Tsang-ki-lin-sin put employer ses loisirs à exercer ses troupes, à fortifier le Peï-ho contre les barbares, à méditer cette suite de trahisons et de cruautés qui s'est terminée par l'humiliation de l'empire en 1860.

Pour achever ce récit, dont j'aurais épargné certainement au lecteur quelques détails un peu arides, si je n'avais voulu que cette étude fût sérieuse et complète, il me reste à raconter les événements militaires qui se sont accomplis depuis 1853 dans le Kiang-sou, aux environs ^{p.324} de Nankin et de Shang-haï, et qui nous ont mis face à face avec l'insurrection chinoise.

II. — Les insurgés dans le Kiang-sou et à Nankin

@

Le Yang-tze-kiang, qui arrose les provinces les mieux cultivées et les plus industrielles de la Chine, est aussi la grande artère de l'insurrection. C'est ce fleuve qui l'a portée directement au cœur même du Hou-pé, du Ngan-hoeï et du Kiang-sou. C'est par ses affluents qu'elle a remonté, à travers le Hou-nan, le Hou-pé et le Ho-nan, jusqu'aux bords du Fleuve-Jaune, et qu'elle a envahi toute la province du Kiang-

L'insurrection chinoise

si ¹. Le grand fleuve et les rivières qu'il reçoit font communiquer entre elles toutes les positions importantes que l'insurrection occupe. Il coupe en deux le Ngan-hoeï et le Kiang-sou, baigne leurs capitales, Ngan-king et Nankin, ainsi que leurs plus vastes cités, où se déploie, depuis huit ans déjà, l'étendard de Taï-ping-ouang. Les flottilles des rebelles sillonnent ses eaux ; chaque jour, le bruit de leur artillerie fait retentir les échos de ses rives. Tant qu'ils n'en auront point été chassés, ils seront maîtres de tout le centre de l'empire, et disposeront de ses plus fécondes et de ses plus vitales ressources.

Battus à plusieurs reprises par Ho-tchoun, qui leur tua cinq mille hommes en 1855, près de Ta-tang, les vainquit en 1856 dans trois rencontres, sous les murs de Vou-veï et de Ta-ping, et fit brûler vifs plusieurs de leurs chefs, les rebelles avaient perdu successivement la plupart des villes qu'ils occupaient au sud de la province. L'année suivante, ils vengèrent cruellement ces défaites, et on les retrouve en 1860 établis à Ngan-king, à Ning-kouo, à Ta-ping, c'est-à-dire commandant tout le cours du grand fleuve dans le Ngan-hoeï, et maîtres à peu près absolus d'une grande partie de cette belle province.

La province voisine, le Kiang-sou, où est situé Nankin, a vu p.325 s'accomplir des évènements qui touchent de trop près aux destinées de la rébellion et à l'avenir de nos relations avec la Chine pour ne pas mériter une sérieuse attention. Ces évènements, qui ont conduit les soldats de Taï-ping jusqu'aux portes de Shang-haï, nous ont rapprochés de l'insurrection ; ils nous eussent permis de pénétrer ses secrets, de l'étudier, de la connaître, si, pour ménager, dans l'intérêt de nos négociations avec le gouvernement impérial, la position qu'une stricte

¹ Il suffit de jeter les yeux sur une carte de la Chine pour reconnaître l'exactitude de cette assertion. Au sud du Fleuve-Jaune, les rivières et les canaux sont les grandes routes de l'empire. Les produits de l'agriculture et de l'industrie, les fonctionnaires, les marchands, les soldats voyagent par eau. Les insurgés du Kouang-si ont suivi le cours du Si-kiang pour pénétrer jusqu'à la capitale du Kouang-tong ; le Pe-kiang et le Tong-kiang les ont conduits au nord et à l'est de cette province ; par le Tsi-kiang et le Siang-kiang, ils ont remonté jusqu'au lac Toung-ting, et le Fleuve-Bleu les a portés à Nankin ; par le Grand-Canal et les affluents du lac Houng-tsih, ils ont envahi les districts septentrionaux du Ngan-hoeï, et sont parvenus à travers le Ho-nan jusqu'aux rives du Fleuve-Jaune ; par le Han-kiang et les nombreuses rivières qui s'y jettent, ils ont parcouru tout le Hou-pé ; le Kan-kiang et les rivières qui se déchargent dans le lac Poyang leur ont ouvert enfin les principaux districts du Kiang-si.

L'insurrection chinoise

neutralité nous avait faite, nous n'avions cru devoir éviter tout ce qui eût pu nous mettre en contact officiel avec ses ennemis et repousser systématiquement leurs avances. Dans de telles circonstances, quand les agents des grandes nations se trouvent en face d'un élément inconnu et mystérieux dont le développement menace l'existence même du pouvoir auprès duquel ils sont accrédités, quand ils sont séparés par une longue distance des pays qu'ils représentent et doivent attendre pendant plusieurs mois les instructions qu'ils sollicitent, ils ne sauraient mesurer avec une attention trop minutieuse la portée de leurs démarches et en calculer avec trop de soin les résultats. Les trois plénipotentiaires d'Angleterre, de France et des États-Unis ont voulu, dès 1853 et 1854, prendre par eux-mêmes une idée de la rébellion chinoise, de ce mouvement national, politique et religieux, dont on racontait à Shang-haï des choses si étranges et si merveilleuses. Ils ont remonté successivement le Yang-tze-kiang et séjourné quelques heures devant Nankin ; mais aucun de ces trois agents n'eût risqué de compromettre son caractère et son mandat en négociant avec Hong-siou-tsiouen ou ses ministres. Sir George Bonham, le représentant de la Grande-Bretagne, eut la satisfaction d'inspirer une salutaire terreur aux soldats de Tai-ping-ouang en faisant lancer quelques bombes par les canons de l'*Hermès* au milieu des batteries rebelles qui avaient salué son passage avec leurs boulets. M. de Bourboulon vit de plus près les chefs insurgés ; il trouva l'occasion d'humilier la morgue insolente du confident de Tai-ping-ouang par son attitude digne et fière, et lui fit comprendre que la France entendait qu'on respectât partout les chrétiens ¹. Le ministre des États-Unis, M. Mac-Lane ², accepta près de Tchín-kiang-fou les avances officielles du commandant de la flotte impériale ; il ne descendit pas à terre, et se contenta de p.326 transmettre aux généraux rebelles des promesses verbales de neutralité.

¹ M. de Bourboulon, que j'avais l'honneur d'accompagner en qualité de secrétaire de notre légation, avait quitté Shang-haï le 30 novembre 1853 et y était de retour le 18 décembre suivant. Il avait pris passage sur la corvette à vapeur le *Cassini*, que commandait M. le capitaine de vaisseau Robinet de Plas.

² L'excursion de M. Mac-Lane eut lieu en mai 1854. Ce fut le *Susquehannah*, une des plus belles et des plus grandes frégates des États-Unis, qui le porta jusqu'à Wou-hou, à plus de quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure du Yang-tze-kiang.

L'insurrection chinoise

Le 7 septembre 1853, une troupe de bandits fo-kiennois et cantonais affiliés à la *Triade* s'emparait de Shang-haï, et pendant dix-huit mois la communauté étrangère assistait à l'un des plus curieux et des plus désolants spectacles que puisse offrir la guerre civile, alimentée par la triste impuissance d'un gouvernement dont toutes les bases sont minées par l'avilissement, par la corruption et l'insatiable cupidité de ses fonctionnaires, par l'abaissement et l'apathie de ses sujets. La flotte qui bloquait Shang-haï du côté de la rivière laissait passer les provisions ; les officiers de l'armée impériale qui l'assiégeaient à l'ouest et au sud vendaient eux-mêmes aux rebelles de la poudre et des boulets, et quand nous signalions ce commerce au général Ki-heul-hang-a, le grand-juge de la province, il nous répondait en souriant :

— Je sais tout cela mieux que vous ; c'est la coutume, et je n'y puis rien.

Au pied des murailles qui cernent la ville du côté du nord, et sur le terrain même des concessions étrangères, les paysans avaient établi un marché où ils vendaient paisiblement des fruits et des légumes. Quelques trafiquants étrangers, au mépris des droits les plus élémentaires de la neutralité, échangeaient pour de grosses sommes avec la garnison des munitions de guerre. Plusieurs missionnaires protestants lui portaient eux-mêmes des encouragements et des conseils. La voix des consuls anglais et américains protestait faiblement contre de tels abus ¹. On eût dit qu'ils obéissaient eux-mêmes, et comme à leur insu, à ce courant de sympathie qui portait alors leurs nationaux vers la cause rebelle. Les bandits qui tenaient Shang-haï avaient arboré les couleurs de Taï-ping-ouang, et les étrangers s'étaient d'abord laissé prendre à ces apparences de séditeuse parenté. On sut

¹ Je raconte ici des faits dont j'ai été témoin. J'habitais à Shang-haï, où j'ai passé trois mois en 1854, la maison d'un riche négociant anglais, M. Beale, qui avait aussi offert l'hospitalité à M. l'amiral Laguerre. L'entêtement aveugle des étrangers en faveur des bandes qui occupaient la ville et l'injustice de leurs procédés envers les impériaux nous révoltaient. J'eus l'occasion de visiter incognito les chefs de ces bandes, le Cantonais Liou et le Fo-kiennois Tchen-Alin, et le spectacle que m'offrit leur prétoire me parut dépasser tout ce que l'imagination peut se figurer, de plus abject. Ces deux hommes et les gens de leur suite étaient d'ignobles brigands, livrés aux vices les plus hideux, toujours ivres d'opium et souillés de sang.

L'insurrection chinoise

plus tard que, dans un moment de détresse, ils avaient fait d'humbles avances au chef de l'insurrection, et qu'elles avaient été repoussées.

Les agents et les missionnaires français ne partagèrent point ces inclinations, et ce fut pour eux, au milieu de l'aveuglement général, un grand honneur qu'un tel discernement. Les rebelles avaient p.327 envoyé des boulets dans la direction de notre consulat, et répondu à nos avertissements par des excuses dérisoires. L'amiral Laguerre dut les menacer de les punir, et il n'hésita point à informer le commandant des troupes impériales de l'utile concours que les circonstances le mettaient dans l'obligation de lui prêter. Notre procédé était loyal et parfaitement désintéressé ; le juge Kih le reconnut par une double trahison : il nous offrit une diversion qu'il ne fit pas, et laissa lutter seuls deux cent cinquante marins français contre toutes les forces assiégées ; puis quand, à la suite de cette héroïque attaque du 6 janvier 1855, qui nous coûta dix hommes et trois officiers, il eut appris par ses espions que la garnison, affaiblie et découragée, n'était plus en état de se défendre, il pénétra la nuit dans la ville sans nous prévenir, y mit le feu et y laissa commettre d'affreux massacres en dépit des engagements formels qu'il avait pris avec nous. Un peu plus tard, Kih recevait le bouton de rubis ¹ et la charge de gouverneur du Kiang-sou comme récompense de ses faciles triomphes. Dans le rapport par lequel il racontait ses exploits à l'empereur, il daignait mentionner en deux lignes insignifiantes l'assistance que nous lui avions prêtée ², et ses administrés admiraient naïvement qu'il en eût tant fait pour nous !

La prise de Shang-haï mit le gouverneur du Kiang-sou en grand crédit à la cour. Plein de confiance dans ses talents militaires, l'empereur lui donna le commandement de l'armée qui assiégeait Tchinkiang-fou ³. Cet honneur lui devint fatal. L'année suivante, il fut battu par les rebelles, et périt sur le champ de bataille sans avoir pu

¹ Le bouton de rubis est l'insigne le plus élevé que puisse recevoir un fonctionnaire chinois.

² « L'amiral Laguerre fut le premier parmi les étrangers qui nous aida à soumettre les rebelles. » Le gouverneur Kih n'en dit pas davantage.

³ Préfecture située à l'embranchement du Yang-tze-kiang et du Grand-Canal, et position stratégique très importante.

L'insurrection chinoise

accomplir sa mission. Un décret impérial lui accorda des récompenses posthumes. Hienn-foung voulut qu'un temple fût élevé sur le lieu même où il était mort en héros pour la défense du trône, et que son ombre fidèle y reçût les sacrifices dus aux mânes d'un vice-roi ¹.

Cependant le généralissime Hiang-yong tenait toujours Nankin étroitement bloquée, et il savait calmer à propos l'impatience de son souverain en lui adressant de temps à autre le récit imaginaire de quelques combats sanglants, où le succès couronnait toujours ses efforts. C'est ainsi qu'en 1855 il avait brûlé ou coulé à fond plus d'un millier de jonques et tué plus de vingt mille hommes à l'ennemi, p.328 sans que d'aussi grands succès eussent amené aucun résultat important. Sa verve n'était pas encore épuisée, lorsque les événements vinrent trahir sa fortune. Au mois de mars 1856, les assiégés, qui commençaient à manquer de vivres, firent une sortie, rompirent en plusieurs endroits les lignes d'investissement, et mirent en pleine déroute l'armée du généralissime, qui s'enfuit d'une seule traite jusqu'à Tan-yang. Quelques jours après, Hiang-yong s'y laissait surprendre et entourer par les rebelles. Le camp retranché qu'il avait fait construire était pris et brûlé. Un décret de l'empereur flétrissait sa défaite et le privait de ses dignités. Le chagrin, la honte et la goutte tuèrent bientôt ce vieillard, qui avait rendu en 1852 de grands services à son souverain. Hienn-foung versa des larmes en apprenant sa mort, et fit nommer une députation qui devait accompagner jusqu'à Pékin ses dépouilles mortelles. Ce fut Ho-tchoun, général en chef des troupes du Ngan-hoeï, qui recueillit son périlleux héritage.

Les avantages éclatants que venaient de remporter les soldats de Taï-ping-ouang furent suivis d'aventures mystérieuses et terribles, qui mirent un instant sa cause dans le plus sérieux péril. Pendant que son armée emportait les retranchements de Tan-yang, la discorde divisait ses partisans et ensanglantait sa capitale. Taï-ping-ouang voyait grandir dans son propre conseil une influence dangereuse pour son autorité.

¹ Ki-heul-hang-a était mandchou et l'un des fonctionnaires les plus éclairés du gouvernement.

L'insurrection chinoise

Hiang-siou-tsing, qui avait pris le titre de roi de l'est, *tchong-ouang*, était en même temps le plus capable et le plus influent de ses ministres, le plus hardi et le plus populaire de ses généraux. Il avait obtenu pour son fils aîné la succession de son collègue le roi de l'ouest, qui avait, disait-on, disparu dans un combat. Imposteur habile, sophiste éloquent, ingénieux écrivain, il s'était attribué depuis quelque temps dans ses discours et ses proclamations le rôle du saint-esprit. Il primait dans le conseil, se faisait donner les charges les plus importantes, et avait déjà le pied sur les marches du trône, lorsqu'une jalousie de harem le brouilla avec le roi du nord, Oueï-tching, qui occupait aussi à la cour de hautes dignités, et sauva Taï-ping-ouang. Ce dernier favorisa sous main ces dissensions intestines, maintint quelque temps la balance égale entre les deux rivaux, en faisant aider secrètement le plus faible, et manda en toute hâte à son aide un autre de ses généraux, le prince assistant Chi-ta-kah, qui guerroyait alors dans le Kiang-si ; puis, quand il jugea le moment venu de se débarrasser d'un homme qui lui portait ombrage, il prit parti ouvertement pour le roi du nord. Hiang-siou-tsing succomba devant cette alliance. En une seule nuit, trente mille de ses partisans étaient égorgés. Déclaré coupable de haute trahison, il fut condamné à mort, et périt écartelé par quatre buffles.

p.329 Sur ces entrefaites arrivait Chi-ta-kah. On prétend que, saisi de tristesse et d'indignation à la nouvelle des événements qui venaient de mettre en danger l'œuvre commune, il jugea politique d'en rejeter la responsabilité sur le roi du nord, et fit demander secrètement sa tête. Nankin fut de nouveau menacée d'un siège ; on ferma ses portes ; la tour de porcelaine ¹, d'où le prince assistant pouvait foudroyer la ville,

¹ La fameuse tour de porcelaine est située au sud de la ville, un peu en dehors des murs, au centre d'un monastère dont l'enceinte a près d'une lieue et qui est appelé *le monastère de la faveur rémunératrice*. C'est un monument octogone à neuf étages dont le plus bas a 120 pieds de tour. Elle repose sur une large base en briques de 10 pieds de haut. Un escalier en spirale de cent quatre-vingt-dix marches conduit au sommet, que surmonte un mât de 30 pieds terminé par une boule en cuivre. L'ensemble s'élève à 260 pieds au-dessus du sol. Le monument est recouvert de plaques de porcelaine vertes, rouges, jaunes et blanches. Chaque étage est surmonté d'un toit en saillie couvert en tuiles vertes, et une sonnette en cuivre est suspendue à l'extrémité de chacune des huit cornes. Commencée en l'an 372 après Jésus-Christ par l'empereur Kien-ouan, de la dynastie des Tsin, elle fut brûlée par les Mongols et rebâtie par Yong-

L'insurrection chinoise

fut minée. Il y eut dans le parti de l'insurrection deux camps et deux armées. La fortune de Taï-ping-ouang devait sortir triomphante de cette difficile épreuve. Le roi du nord se laissa séduire par de flatteuses apparences. Arrêté au moment où il se croyait au comble de la faveur, il fut accusé de conspiration et décapité. Le jour même, Chi-ta-kah entra à Nankin en libérateur. La paix et la confiance y étaient rétablies.

Ce n'était pas seulement au centre de sa capitale et dans l'enceinte même de son palais que Taï-ping-ouang voyait la trahison conspirer contre son naissant empire. Un de ses plus braves généraux, Tchang-kouo-liang, venait de passer à l'ennemi. Connaissant de vieille date la tactique des insurgés, doué d'une grande audace, d'une rare activité et de beaucoup d'ambition, ce nouvel auxiliaire, dont Ho-tchoun avait sans doute acheté le concours par des titres et des dignités, eut bientôt rétabli dans le Kiang-sou les affaires de l'empereur. Avant la fin de 1857, il avait rendu Pouh-kaho à son nouveau maître, forcé, pris ou brûlé onze camps rebelles, et était devenu la terreur de ses anciens compagnons d'armes. Un titre de noblesse, transmissible à son fils, et qui devait également illustrer la mémoire de son père, fut la récompense de ces premiers exploits ¹.

p.330 Les victoires qui les suivirent parurent plus décisives encore. Pendant les premiers mois de 1858, on combattit avec acharnement aux environs de Lih-choui ². Perdue et reprise trois fois, cette sous-préfecture fut définitivement occupée par Tchang-kouo-liang. Le 27 septembre à minuit, il s'emparait par surprise de Tchou-kiang-fou, faisait un grand carnage de la garnison, et le lendemain il pénétrait

loh en 1411, lorsqu'il transporta le siège du gouvernement de Nankin à Pékin. Son fils la termina. La construction de cette tour n'a pas coûté moins de 20 millions de francs.

¹ Les lois chinoises admettent cinq ordres de noblesse non héréditaires, ou héréditaires seulement pour un certain nombre de générations mentionnées dans le brevet. Ces ordres, dont les trois premiers donnent le pas sur les plus hauts fonctionnaires et qui sont conférés également aux civils ou aux militaires, s'appellent en chinois *kong, hao, peh, tz, nan*. On est convenu de traduire ces expressions par celles de duc, marquis, comte, vicomte et baron, afin de maintenir entre ces différents titres une hiérarchie qui nous soit intelligible. La loi n'accorde l'hérédité perpétuelle du titre qu'à deux familles, celles du sage Confucius et du brave Ko-ching-a, dont les descendants en ligne directe ajoutent à leurs noms ceux de *duc sacré* et de *duc dompteur de la mer*.

² Sous-préfecture à l'est de Ta-ping-fou.

L'insurrection chinoise

sans résistance dans Koua-tchao. La libre navigation du Grand-Canal, interrompue depuis cinq ans, était enfin rétablie. Dans toute la province du Kiang-sou, une seule ville, Nankin, restait à Tai-ping-ouang. Les rebelles qui avaient échappé aux massacres de Tchín-kiang et de Koua-tchao s'y étaient réfugiés. Tchang mit immédiatement le siège devant la capitale de l'insurrection.

La chute de Nankin fut alors regardée comme certaine par le gouvernement impérial. On savait bien à Pékin qu'une ville entourée de hautes et épaisses murailles, défendue par des fossés profonds et par cent mille rebelles, ne pouvait être emportée d'assaut ; mais on comptait sur la vigilance et la grande habileté de Tchang-kouo-liang, sur la famine et la défection. Les combinaisons du jeune et bouillant général devaient pourtant échouer devant les mêmes obstacles qui avaient déjoué les plans du vieux Hiang-yong. Un long siège use vite l'énergie des troupes d'attaque quand elle n'est pas entretenue par de continuels dangers et de fréquentes escarmouches. Peu à peu l'activité du général s'endort, la discipline de ses soldats se relâche, leur ardeur s'éteint. Les assiégés au contraire semblent puiser de nouvelles forces dans leur détresse même, et quand ils savent que le vainqueur ne fait pas grâce, ils deviennent capables d'un élan qui brise toute résistance et fait tout plier. En 1859, Tchang recula devant les sorties de la garnison qu'il tenait bloquée, son camp fut surpris ; il se vit forcé de lever le siège de Nankin et se laissa tourner par une bande de rebelles qui alla s'établir dans la ville de Yang-tchao. Quelques jours après, il passait le fleuve, afin d'arracher à l'insurrection cette nouvelle conquête qui la rendait maîtresse une seconde fois de la navigation du Grand-Canal.

Nankin était encore cernée par les troupes impériales lorsque lord Elgin remonta le Yang-tze-kiang à son retour du Peï-ho. On sait que les traités de Tien-tsin ont ouvert au commerce les villes que baigne le grand fleuve. L'ambassadeur d'Angleterre se proposait de les visiter, de mettre à l'étude jusqu'à You-tchang-fou, sur un parcours de 250 lieues, une navigation périlleuse et presque inconnue, d'apprécier par lui-même la situation morale et politique de la partie ^{p.331} de l'empire où domine

L'insurrection chinoise

l'insurrection. Partie de Shang-haï le 8 novembre 1858, l'expédition y fut de retour le 1er janvier suivant et rapporta des impressions peu favorables aux rebelles ¹. Autour des villes où flottait leur étendard, les campagnes semblaient arides et désertes ; les horreurs de la guerre civile, le pillage, la ruine et l'incendie, avaient laissé partout leurs désolantes empreintes ; les traces bienfaisantes d'une administration tutélaire et réparatrice ne se montraient nulle part. On voyait qu'après avoir tout détruit, ils n'avaient rien édifié. En résumé, on pouvait tenir pour certain que les populations ne leur étaient point sympathiques, et que l'extrême faiblesse du gouvernement mandchou faisait à elle seule toute leur force. Les grandes villes situées sur les rives du Yang-tze-kiang, depuis Nankin jusqu'à Toung-liou, étaient en leur possession. Au-delà de Toung-liou, l'autorité de l'empereur paraissait partout rétablie ; l'aspect était plus animé et moins triste. Les forts de Nankin, de Ta-ping et de Ngan-king firent feu sur les Anglais. On les réduisit au silence après une canonnade assez vive. Deux matelots de la *Retribution* furent tués ; un boulet perça le pavillon de lord Elgin. A Ta-ping, un rebelle vint à bord, présenta des excuses verbales et remit à un officier du *Furious* une note écrite en style assez fier, dans laquelle le commandant de la place promettait aux frères étrangers les faveurs du roi céleste, s'ils voulaient lui prêter leur assistance pour la destruction des démons tartares. Une simple déclaration de neutralité fut la réponse. L'ambassadeur d'Angleterre resta cinq jours dans le fameux port d'Han-kao, visita Vou-tchang-fou, où le vice-roi du Hou-kouang le reçut avec un empressement plein de courtoisie. Quand l'expédition revint Shang-haï après une absence de sept semaines, il n'était personne à bord des bâtiments anglais qui ne fut convaincu de l'anéantissement prochain de la rébellion chinoise.

Les évènements militaires qui s'accomplirent au centre du Kiang-sou pendant l'hiver de 1860 parurent d'abord confirmer la justesse de cette opinion. On annonçait que Tchang-kouo-liang venait de remporter

¹ L'expédition se composait de trois corvettes à vapeur, le *Furious*, la *Retribution* et le *Cruizer*, et de deux chaloupes canonnières, le *Lee* et le *Dove*.

L'insurrection chinoise

d'éclatants avantages ; un mouvement offensif habilement combiné avec les manœuvres du général en chef Ho-tchoun l'avait rendu maître de Yang-tchao et ramené sous les murs de Nankin. La navigation du Grand-Canal était libre. Les autorités provinciales affirmaient sans hésiter que cette fois Taï-ping-ouang était perdu sans ressource, et qu'avant un mois la tête du fameux chef de la rébellion serait envoyée à l'empereur. Comment ces brillantes illusions ^{p.332} se sont-elles évanouies ? Le gouvernement mandchou a-t-il voulu rallier autour de lui toutes ses ressources au moment où nous nous apprêtions à venger l'offense du Peï-ho, et l'armée qui assiégeait Nankin s'est-elle affaiblie elle-même pour contribuer à la défense de la capitale ? ou bien les soldats qui la composaient, mal nourris, mal vêtus, décimés par le typhus et irrégulièrement payés, ont-ils déserté en masse le drapeau de l'empereur et abandonné leurs généraux ? C'est ce dont personne n'a pu se rendre compte au moment du grand désastre qu'il me reste à raconter et au milieu de l'affreuse confusion qui en a été la suite.

Le 9 mai 1860, Nankin ouvre ses portes et donne passage à plusieurs divisions rebelles qui attaquent les assiégeants avec furie. Prévenu à la hâte, Ho-tchoun arrive trop tard. Les lignes de Tchang-kouo-liang sont forcées, il est blessé dans l'action et prend la fuite. A Tan-yang, il rallie ses soldats et tente d'arrêter l'ennemi. Il est vaincu et s'empoisonne. Délivrés du plus redoutable adversaire qu'ils eussent encore rencontré, les rebelles brisent sans résistance les faibles obstacles que leur opposent les garnisons des places voisines ; ils reprennent en passant les villes et les positions qu'ils ont perdues en 1859, mais ne s'arrêtent nulle part et s'avancent à marches forcées vers la capitale de la province. La paisible et opulente cité de Sou-tchao était depuis longtemps l'objet des ardent convoitises de l'insurrection ; les autorités impériales savent bien qu'elles ne lui déroberont pas une si riche proie, si elles ne réussissent à organiser une défense active et vigoureuse. Elles ont confiance dans la solidité des murailles et la fidélité des habitants, elles se concertent et se mettent à l'œuvre ; mais, en apprenant le péril qui le menace, le vice-

L'insurrection chinoise

roi du Kiang-nan, Hou-koueï-tsin, est devenu fou de terreur. Il réunit sa garde et donne l'ordre du départ ; ses officiers le supplient de ne pas abandonner la ville : leurs avis et leurs prières sont rejetés. En arrivant près de la porte de l'est, Hou-koueï-tsin y trouve une compagnie de miliciens qui la gardaient, et ordonne qu'on fasse feu sur elle afin de dégager le passage. Quelques jours après, ce misérable, à qui l'imprudence des ministres de Hienn-foung avait confié l'administration de cent millions de ses sujets, recevait à Shang-haï, où il s'était honteusement réfugié, un décret de l'empereur qui le destituait de ses fonctions et le mandait enchaîné à Pékin. On apprenait en même temps que, pendant la nuit du 2 juin, Sou-tchao était tombée entre les mains des rebelles. Les soldats mécontents les avaient eux-mêmes introduits dans la ville ; le gouverneur Su s'était ôté la vie après avoir mis le feu à son harem. Des flots de sang tartare avaient coulé.

Quinze lieues seulement séparent Sou-tchao de Shang-haï. La ^{p.333} capture de l'une des plus riches et des plus importantes cités de l'empire ajoutait sans doute un grand lustre aux armes de Tai-ping-ouang et portait par conséquent dans le Kiang-sou un coup funeste au prestige du gouvernement de Pékin ; mais la possession de Shanghai eût procuré aux rebelles de bien plus sérieux avantages. Une fois maîtres de ce vaste marché et des districts environnants, où l'on recueille la soie et le thé qui l'alimentent, ils acquéraient une existence politique et des revenus réguliers ; ils confisquaient les produits de la douane chinoise, qui fonctionne depuis huit ans déjà sous notre direction, et qui verse chaque année dans le trésor impérial des sommes importantes ; ils imposaient leur faveur au commerce étranger, pour lequel l'inaction est la ruine, et forçaient par là même les agents qui le protègent à engager avec eux des relations officielles. Nous aurions eu dès lors à compter en Chine avec deux pouvoirs établis ; il eût été dans notre intérêt de ménager les insurgés aussi bien que les impériaux, et de tenir entre eux la balance égale.

Avant de marcher sur Shang-haï, il était prudent de sonder nos dispositions et de ne rien négliger pour se les rendre favorables. Il

L'insurrection chinoise

fallait avant tout calmer les terreurs et dissiper les appréhensions. Poussés par un sentiment de courageuse curiosité, animés du désir de retrouver leurs illusions perdues, quelques missionnaires anglais étaient allés visiter Sou-tchao. Le roi fidèle, *tchong-ouang*, qui y commandait les troupes insurgées, les avait accueillis avec une politesse courtoise et un fraternel empressement. Son langage n'avait pas été sans doute d'une irréprochable orthodoxie, mais il leur avait dit d'un ton convaincu en prenant congé d'eux :

— Nous adorons le même père céleste et le même frère aîné céleste ; quelle difficulté pourrait exister entre nous ?

Et ils étaient revenus rassurés et satisfaits. Peut-être les hôtes du roi fidèle n'avaient-ils pas observé dans l'expression de leurs sympathies une réserve assez scrupuleuse, peut-être entrainait-il dans ses calculs de paraître attribuer à leur démarche un caractère officiel qui constituât une sorte d'engagement. Toujours est-il que le 13 août 1860 on avait pu lire sur les murs de Shang-haï des proclamations revêtues de son sceau par lesquelles il annonçait sa prochaine arrivée. Déjà même on voyait briller au loin le feu des incendies qui annonçaient son approche ¹. Cependant les ministres de France et d'Angleterre s'étaient

¹ Une de ces proclamations était destinée à frapper de terreur les habitants chinois de Shang-haï ; elle les engageait à éviter les horreurs d'un siège en ouvrant eux-mêmes leurs portes aux rebelles. Voici les principaux passages de cette menaçante invitation :

« Lih, commissaire impérial du souverain qui règne par la volonté du ciel, roi fidèle, loyal et juste, commandant la garde impériale, général commandant en chef, publie la proclamation suivante, et insiste pour que chacun y prête une attention sérieuse afin qu'elle soit bien comprise et que l'erreur ne devienne pas une cause de châtement.

Ministre des commandements célestes, j'ai conduit depuis nombre d'années mes puissants soldats comme un seul homme à l'extermination des démons tartares. Aux environs de Nankin, ils en ont balayé des myriades comme les vagues balaient le sable du rivage. Il n'est pas besoin de parler ici de leurs hauts faits, puisqu'ils sont connus de tous. Nous sommes venus à Sou-tchao en traversant les districts de Tchou-joung, Tan-yang, Tchang-tchao et Vou-tsi, et durant cette rapide expédition nous n'avons pas subi l'ombre d'un échec. Nous avons repris toutes les places que nous avons perdues. Je vous le demande : pourquoi trembleriez-vous ? pourquoi ne choisiriez-vous pas le droit chemin ? Ne connaissez-vous pas ma longanimité ?

J'ai formé le dessein de conduire toutes mes vaillantes troupes à l'assaut de Shang-haï, et je serai inébranlable dans ma résolution. Pendant ma marche vers Sou-tchao, j'ai vu toutes les populations s'enfuir comme l'oiseau qui craint la flèche du chasseur.

C'est pourquoi, connaissant les paternelles intentions du roi céleste et la bonté de son cœur, j'arrête le mouvement victorieux de mes soldats, et je vous envoie une proclamation pour guider votre conduite. Vous auriez dû m'envoyer déjà une liste de vos maisons et un dénombrement des habitants de votre cité, ou bien m'attendre

L'insurrection chinoise

p.334 entendus sur l'attitude que les difficultés des circonstances leur conseillaient de prendre et de maintenir en face des complications contre lesquelles avait à lutter notre politique. Tendre la main aux rebelles au moment où nous allions obtenir du gouvernement mandchou des concessions sérieuses, c'eût été en quelque sorte amoindrir l'importance de nos conquêtes diplomatiques en ajoutant de nouveaux dangers à tous ceux qui menaçaient la dynastie des Tsing, et créer peut-être de grands embarras aux ambassadeurs qui négociaient à Tien-tsin. Permettre que les bandes du *tchong-ouang* s'emparassent de Shang-haï ou les repousser par la force, c'était placer notre commerce entre la bienveillance impuissante de l'un des partis et le ressentiment de l'autre, c'était l'engager dans la voie des incertitudes et des hasards, et nous priver gratuitement des bénéfices d'une neutralité qui avait au moins l'avantage de ménager l'avenir. En interdisant à nos nationaux, par un avis officiel de leurs consuls, toute partialité effective, en faisant savoir aux rebelles que nous n'entendions les traiter ni comme nos amis ni comme nos p.335 ennemis, mais que nous ne pouvions tolérer qu'ils livrassent nos établissements aux horreurs de la guerre civile, on crut sans doute leur ôter l'espoir du succès, arrêter leur marche vers Shang-haï sans provoquer imprudemment leur vengeance et conjurer en partie les périls que l'on redoutait. Par mesure de prudence, le commandant des forces navales françaises fit occuper le faubourg de l'est ; les Anglais se chargèrent de défendre la ville du côté de l'ouest et du sud, les négociants étrangers s'entendirent entre eux pour s'organiser en compagnies de volontaires,

sur le bord du chemin et m'offrir respectueusement une coupe de vin en signe de soumission ; mais vous avez saisi et mis à mort les messagers qui vous portaient mes ordres, et votre crime est vraiment impardonnable.

Je devrais vous frapper sans miséricorde, et pourtant mon cœur a encore compassion de vous : il vous exhorte au repentir. Amendez-vous et mettez-moi à même de vous pardonner. Il y a dix ans que nous avons commencé à combattre pour la cause du droit dans le Kouang-si, et depuis ce moment nul ennemi n'a pu nous résister. C'est à peine si votre ville a la largeur d'une coudée : osera-t-elle me braver et rejeter mes ordres ? L'œuf peut-il lutter contre la pierre ? Hâtez-vous de faire votre soumission, et mes soldats vous épargneront, vous et vos propriétés. Ma volonté est ferme comme une montagne. Mes troupes suivront immédiatement mes avertissements, elles ne sont pas venues pour vous attendre ; ne dites pas que vous n'êtes pas prévenus, et obéissez en tremblant. »

L'insurrection chinoise

et protéger au besoin les concessions contre les insurgés, les impériaux ou les voleurs.

Soit que le roi fidèle n'eût pas reçu nos avertissements, soit qu'il n'en eût pas saisi exactement la portée, ou qu'il ait voulu feindre de ne les pas comprendre, ses troupes continuèrent à s'avancer vers Shang-haï. Le 18 août 1860, à dix heures du matin, les impériaux, qui couvraient les approches de la ville, furent attaqués et poursuivis jusqu'aux faubourgs de l'ouest, où les Anglais avaient placé leurs batteries. Repoussés par l'artillerie des Sikhs, ils se retirèrent en assez bon ordre, et essayèrent le lendemain de pénétrer par le faubourg de l'est, dont nous avons pris la défense. Nos boulets et nos obus les mirent en fuite ; mais ce double échec ne les découragea pas. Le 20 août, on les vit reparaître plus nombreux et plus ardents ; cette fois, nos batteries et celles des Anglais firent feu sur eux de toutes leurs pièces : ils maintinrent leur terrain quelques instants, puis reculèrent et finirent par battre en retraite lentement, sans effroi, sans désordre. Depuis ce moment, ils n'ont pas reparu.

La lutte était engagée, et pouvait avoir de funestes conséquences pour la sûreté de nos nationaux. Afin de prévenir le retour des scènes sanglantes qui venaient d'épouvanter Shang-haï, nos agents ne reculèrent devant aucune des mesures que parut leur conseiller la prudence, quelque graves, quelque terribles qu'elles pussent être. Ils savaient par les rapports de la police chinoise que les vastes faubourgs de Shang-haï recélaient des espions de Tai-ping-ouang, des bandits, des soldats de l'insurrection déguisés en mendiants ou en voyageurs, toute une population turbulente et affamée qui attendait depuis longtemps le signal du meurtre et du pillage. Nos forces n'étaient pas nombreuses. Nous ne pouvions éviter le danger qu'en le voyant venir de loin. Il nous fallait niveler le terrain et dégager les abords de la place. Les commandants des forces navales appelèrent l'incendie à leur aide, firent à la ville une ceinture de ruines fumantes. Ils se décidèrent ensuite à prendre officiellement vis-à-vis des rebelles une attitude qui ne pût leur laisser aucun doute sur leurs véritables intentions, dans le

L'insurrection chinoise

cas où ils eussent cru pouvoir attribuer à un malentendu les derniers évènements. M. Forrest, p.336 attaché à la légation britannique, se chargea de porter le 22 août au camp des rebelles la notification suivante :

« Aux chefs des bandes armées occupant Sou-tchao, Sang-kiang, etc. Des avis nous étant parvenus du rassemblement de bandes armées dans le voisinage de Shang-haï, nous, les commandants des forces militaires et navales, de sa majesté l'empereur des Français et de la reine de la Grande-Bretagne, faisons savoir par la présente que la ville de Shang-haï et les établissements étrangers y attenants sont occupés militairement par les forces de sa majesté l'empereur des Français et de son alliée la reine de la Grande-Bretagne. Les commandants avertissent en conséquence tous ceux que cela peut concerner que, si des partis armés quelconques viennent attaquer les positions occupées par eux, ils seront considérés comme ennemis par les forces alliées et traités en conséquence.

La réponse du chef insurgé ne se fit pas attendre ; elle était ainsi conçue :

« Lih, commissaire impérial du souverain qui règne par la volonté expresse du ciel, publie la présente notification :

« Les temps fixés pour la domination des Tsing ¹ étant accomplis, le Seigneur vraiment sacré a été envoyé dans le monde pour le sauver. J'ai eu l'honneur de recevoir ses commandements, afin d'accomplir l'œuvre céleste en punissant les crimes de la dynastie déchue, et depuis le moment où j'ai pris les armes pour la cause du droit dans le Kouang-si, je n'ai jamais livré bataille sans être vainqueur, ni attaqué une ville sans m'en emparer. Il n'y a que peu de temps, lorsque nos armées ont pris possession de Sou-tchao, vos compatriotes

¹ La dynastie mandchoue.

L'insurrection chinoise

sont venus maintes fois et nous ont pressés de nous rendre à Shang-haï pour y discuter personnellement diverses matières concernant le commerce étranger. Je suis donc venu ici, après avoir pris Sang-kiang, non pas pour chercher le combat et pour me mesurer avec les forces des nations étrangères, mais pour leur offrir un traité de commerce, et maintenant que je viens de parcourir la communication qui m'a été remise, je suis on ne peut plus surpris de l'extravagante perversité du langage qu'on m'y tient.

Je vous prie de bien remarquer que je commande à de nombreux officiers ; que j'ai sous mes ordres une armée immense, et qu'il m'est facile d'effectuer en un clin d'œil l'anéantissement d'une ville aussi parfaitement insignifiante que Shang-haï. Si donc je défends à mes soldats de tirer l'épée, ce ne peut être que par un sentiment de conciliation et en considération de nos communes croyances. Si je permettait seulement une démonstration hostile, vous verriez les membres des [...] familles se ruer les uns contre les autres, comme pour attester à vos regards la ridicule impuissance de la dynastie des Tsing. Vous êtes à présent en guerre ouverte avec cette dynastie, et vous ne pouvez pas avoir oublié la trahison de Tien-tsin. Nous ^{p.337} n'avons d'autre but que de reprendre la terre qui nous appartient. Nous sommes en guerre avec la dynastie tartare, mais nous ne voulons aucun mal aux nations étrangères. Vos compatriotes attachent beaucoup d'importance au commerce. Nous vous accorderons des avantages plus grands que ne pourra vous en offrir la dynastie des Tsing, car une fois que vous serez entrés en relations amicales avec nous, nous vous donnerons liberté complète de faire le commerce dans toutes les villes sans exception. Je ne puis m'expliquer en aucune façon le ton fallacieux et grossier de la communication qui m'a été remise. Il me paraît raisonnable d'en conclure que vous

L'insurrection chinoise

ne tenez aucun compte de la communauté de nos sentiments et de nos croyances et qu'après tout vous avez eu peut-être l'intention d'entrer en lutte avec moi.

« C'est pourquoi j'ai voulu éclairer par cette notification les divers pays dont les nationaux résident à Shang-haï. Si vous désirez faire le commerce sous nos auspices, venez vous consulter avec nous sur les termes du traité à conclure ; mais, si c'est votre désir de créer inutilement des difficultés et de nous faire la guerre, alors mes troupes se mettront en mouvement comme les flots de la mer. Je serai inébranlable dans ma résolution, comme les montagnes sur leurs bases. L'avenir décidera de quel côté sera la victoire et de quel côté la défaite. J'ai la confiance que vous comprendrez vos intérêts, et que vous vous épargnerez les maux qui vous attendent.

Cette communication était en même temps une menace et une fanfaronnade ¹. Depuis la tentative du 22 août 1860, nos canons ont tenu à respectueuse distance l'invincible armée du *tchong-ouang*, et nous n'aurions pas eu à nous plaindre de ce dangereux voisinage sans le meurtre d'un missionnaire catholique, le père Massa, de l'ordre des jésuites, qui, surpris aux environs du collège de Zekaveï par une troupe de rôdeurs, a été dépouillé et impitoyablement massacré. Le roi fidèle n'a pas attendu qu'on exigeât de lui le châtiment des coupables. Après nous avoir donné l'assurance qu'une fatale erreur avait été commise et qu'on avait pris le père Massa pour un impérialiste, il s'est hâté de nous

¹ Avant de recevoir la notification des ministres de France et d'Angleterre, le *tchong-ouang* avait écrit aux consuls une lettre fort curieuse dont la traduction a paru dans le *North-China-Herald*, et par laquelle il accusait les étrangers, les Français particulièrement, de l'avoir trahi en le faisant engager par leurs émissaires à venir à Shang-haï et en aidant ensuite les impériaux, qui avaient acheté leurs services, à repousser ses soldats. Cette lettre renfermait des récriminations amères et des menaces.

« Trompé par vos avances, y disait-il, je venais à Shang-haï pour y signer avec vous un traité. Vous avez tiré l'épée contre vos frères en religion ; ne vous étonnez donc point si j'arrête les marchandises et les produits qui alimentent votre commerce. Plus tard il jugea prudent d'abandonner le système d'intimidation qu'il avait suivi jusqu'alors et changea complètement de ton. La communication que reçut de lui lord Elgin en septembre 1860 fait seulement appel à nos sentiments chrétiens et à nos intérêts.

L'insurrection chinoise

offrir ses excuses et de nous annoncer qu'il avait puni les assassins. Il sera toujours en Chine d'une ^{p.338} sage politique de terrifier tous les partis quand nous jugerons prudent de ne pactiser avec aucun. La crainte que nous leur inspirerons fera tout le respect qu'ils auront pour nous. Il s'agit seulement de frapper juste. Du moment que nous ne pouvons, sans nous compromettre, accueillir favorablement les avances des insurgés, nous devons faire le vide autour de nous pour ne pas être surpris et étouffés.

En effet, le péril allait croissant, se rapprochait ; il pouvait finir par nous cerner. Les rebelles occupaient les plus grandes villes du Kiang-sou et campaient à nos portes. Dans le Tché-kiang, où ils avaient pénétré au commencement de 1858, sous la conduite du prince assistant Chi-ta-kah, ils avaient pris successivement sept villes importantes. Le centre, l'ouest et le nord de la province étaient en feu. Aujourd'hui même, en 1861, la situation n'a fait que s'aggraver : tout manque à la fois aux impériaux. Sommé dernièrement par un ordre de son souverain de rassembler toutes ses forces et d'expulser de Soutchao les misérables qui s'y sont établis, le gouverneur du Kiang-nan, Tsang-kouo-fan ¹, répondait avec une humilité respectueuse qu'il n'avait à sa position ni artillerie, ni argent, ni soldats.

Il faut compléter ici l'ensemble des faits qu'on vient d'exposer par l'analyse d'une série de documents aussi curieux qu'instructifs. La détresse du gouvernement de l'empereur Hienn-foung, l'insuffisance de ses ressources y sont mises tristement en lumière par les désolantes révélations que lui font ses conseillers et la singulière gravité des mesures qu'ils lui proposent. On voit qu'à leurs yeux le mal est immense, et que l'imagination ne doit pas reculer devant les plus énergiques remèdes.

Un membre de la famille impériale, le prince King-houi, considérant d'un côté que la guerre engagée depuis plus de trois ans déjà au sein de l'empire à engendré des maux sans nombre pour le peuple et qu'il

¹ Successeur du vice-roi Ho-koueï-tsin.

L'insurrection chinoise

convient de mettre fin à ses maux en imprimant une plus grande activité aux opérations militaires, — de l'autre, que l'état des finances épuisées ne permet même plus d'entretenir sur pied les armées qui doivent veiller à la sûreté du territoire en temps de paix, — propose à sa majesté l'adoption d'une mesure extrême, il est vrai, mais que le malheur des temps justifie suffisamment à ses yeux. Cette mesure, ce serait l'émission par le gouvernement d'un papier-monnaie ayant cours forcé. Les généraux l'emploieraient à la solde des troupes, qui s'en serviraient pour acheter tous les objets dont elles ont besoin ; les sujets de l'empereur paieraient ^{p.339} l'impôt, les marchands acquitteraient leurs obligations avec cette monnaie fictive, et quiconque se refuserait à l'accepter serait sévèrement puni. Si l'empereur daignait ordonner l'adoption de cette mesure, le rapporteur ne doutait pas que la prospérité ne vînt à renaître bientôt dans l'empire et que les rebelles ne fussent en un moment balayés de la surface de la terre. L'empereur approuve le plan financier de son parent, et ordonne à ses ministres d'aviser promptement aux meilleurs moyens de le mettre à exécution ; mais il ne dit pas quelles mesures ils devraient prendre pour rétablir le crédit public, sans lequel l'emploi d'un pareil système est évidemment impossible.

D'après les renseignements fournis au censeur Youn-paou, dont les fonctions consistaient spécialement à surveiller les quartiers du centre de la capitale, les soldats tartares et chinois qui devraient veiller à sa défense n'y existent guère que sur le papier. Tout ce qu'il y avait de valide parmi les troupes de la garnison a été appelé sur le théâtre de la guerre, les vieillards et les gens infirmes qui restent font si négligemment leur service, « qu'ils seraient tout au plus bons à repousser l'attaque d'une bande de voleurs. » Cette coupable incurie des chefs militaires est devenue une cause de terreur pour la partie riche de la population. Depuis 1853, plus de trente mille familles ont quitté la capitale, emportant avec elles tout ce qui leur appartenait. Il en est résulté que les travaux et le commerce sont interrompus, et que les basses classes sont en proie à la plus effroyable misère. Cependant

L'insurrection chinoise

on n'a pas craint, pour remplir le trésor épuisé, de lever des impôts extraordinaires sur ces malheureux, qui manquent de nourriture et de vêtements. Le rapporteur a rencontré de pauvres vieilles femmes presque nues qui, n'ayant pu trouver une seule pièce de monnaie, allaient porter aux percepteurs des taxes le seul vêtement qui pût les garantir des rigueurs de l'hiver. Il supplie l'empereur de vouloir bien, dans sa sagesse et sa bonté, remédier à ces abus, à ces maux que la présence de l'ennemi au cœur de la province ¹ rend encore plus déplorables, et il ne craint pas d'affirmer à sa majesté que, d'après les aveux de ses émissaires, un grand nombre de rebelles sont entrés, il y a quelque temps, dans la capitale, où ils ont loué des maisons et travaillent avec ardeur à se faire des partisans ².

p.340 Ouang-mao-yin, attaché au département de la guerre, a consulté les signes du temps, et il ne doit pas cacher à l'empereur que les phénomènes aussi bien que les faits dont il a été témoin l'ont frappé d'un effroi mystérieux. Depuis quelques mois, des torrents d'eau inondent les plaines, et quand la pluie cesse, la lumière des astres est triste et voilée. A Kin-tchao, près de la province qui fut le berceau de la dynastie, le sol s'est entr'ouvert, et le même jour la terre a tremblé quarante-deux fois. A Pékin, l'argent est si rare que la valeur en est quatre fois plus grande ; les vivres font défaut, la population tartare elle-même est désaffectionnée. Partout la rébellion gagne des forces, chaque jour apporte des nouvelles de plus en plus fâcheuses. Les plus braves et les plus habiles généraux ont succombé sur le champ de bataille. Les troupes ne sont plus payées, et leur fidélité chancelle. Dans une aussi grave situation, il convient de ne pas dédaigner les manifestations du courroux céleste, et pour apaiser la colère divine il faut écouter la voix du peuple, qui est aussi la voix de Dieu. Les misères du peuple sont à leur comble, et l'empereur n'a rien épargné

¹ Les rebelles étaient alors aux environs de Tien-tsin.

² D'après les lois de l'empire, aucun document ne peut être imprimé dans le journal officiel avant d'avoir été soumis à l'appréciation du cabinet impérial. Le rapport du censeur Youn-paou ne lui avait pas été présenté avant la publication. Le gouvernement s'émut et ordonna une enquête, qui prouva la négligence de quelques employés d'imprimerie, mais sans démentir les faits signalés par le censeur.

L'insurrection chinoise

pour les secourir ; mais les connaît-il bien, et ses sujets, qu'il chérit comme ses enfants, ont-ils entendu parler de la bonté de son cœur ? Les anciens souverains de la Chine ne faisaient pas fermer les portes de leur palais : ils voulaient que les conseils de tous y pussent pénétrer, que l'intelligence et le bon sens de la multitude les éclairassent au besoin sur le choix des fonctionnaires, sur les mesures importantes auxquelles le gouvernement devait recourir dans les circonstances difficiles. L'illustre et modeste Yu a dit : « L'orgueil amène la ruine, mais l'humilité assure le succès. » Fidèle à cette admirable maxime, l'empereur a constamment accueilli avec respect les avis et les remontrances, il en a toujours tenu compte lorsque le dévouement et la raison les avaient dictés ; malheureusement depuis quelque temps ces avis sont devenus plus timides et plus rares. On dirait que l'on craint de prendre l'initiative, et que l'on tremble de parler suivant sa conscience à moins d'y être invité. La Providence, dans sa clairvoyante sollicitude, a départi à chaque époque la somme de capacités et de talents qui lui est nécessaire. Si on ne trouve ni habileté ni indépendance parmi les sommités officielles, qu'on les cherche dans les rangs inférieurs de la société. En consultant les sentiments du peuple, on les trouvera sans peine, et le ciel récompensera la condescendance paternelle du gouvernement. Dévoués et reconnaissants, les habitants de l'empire n'écouteront plus les fallacieuses promesses des rebelles et repousseront leurs perfides avances. Haïe des populations, combattue par des généraux capables et fidèles, l'insurrection sera vaincue. Ouang-mao-yin a été comblé des gracieuses faveurs de son souverain. Il ^{p.341} lui devait la vérité et n'hésite pas à la lui dire : « pour conserver l'empire, il faut garder les cœurs de ses sujets. »

Ainsi les provinces centrales et maritimes de la Chine proprement dite ont été successivement envahies par l'insurrection ; le mal s'est attaché d'abord au cœur et aux entrailles de l'empire, puis il s'est étendu avec une effrayante rapidité, et maintenant toutes les parties vitales sont atteintes. Le trésor est vide, et les sources qui devaient le remplir, — le commerce, l'industrie, les impôts, — sont presque taries.

L'insurrection chinoise

Les fonctionnaires sont en général corrompus et inhabiles, les soldats mal payés et mécontents, les populations inquiètes, et le journal officiel trahit lui-même les souffrances qui épuisent cette constitution vieillie. L'émission du papier-monnaie, ce stérile expédient d'un pouvoir aux abois, les abus déplorables signalés par le censeur Youn-paou, la franchise hardie de Ouang-mao-yin, ce reflet encore éclatant d'une civilisation qui avait devancé la nôtre dans la conquête des doctrines libérales, sont pour le gouvernement tartare d'accablantes révélations. Elles témoignent de l'épuisement de ses ressources au moment où les plus sérieux périls le pressent de toutes parts ; elles montrent son imprévoyance et son incurie en face de la vigilance et de l'activité de ses adversaires ; elles accusent en un mot des symptômes de décadence, indices presque certains d'une ruine prochaine. Pour sauver une cause si compromise, il faudrait que l'union du dévouement et du génie lui vînt en aide. La dynastie mandchoue a encore des serviteurs dévoués et habiles, mais le talent de ses fonctionnaires ne s'est élevé nulle part jusqu'au génie. Les intempéries des saisons, la constance de quelques officiers fidèles, peuvent encore prolonger la lutte ; l'entreprise de l'insurrection peut encore échouer sous l'influence des vices secrets qui la travaillent. On ne voit pourtant, à l'époque où nous sommes arrivés (1861) et dans les mesures adoptées récemment par le gouvernement impérial, aucun motif de douter du triomphe prochain de Taï-ping-ouang.

III. — De la nature et des tendances de l'insurrection chinoise

@

Après avoir étudié les causes de l'insurrection chinoise et cherché à découvrir son obscure et mystérieuse origine, après avoir tracé le récit souvent monotone de ses victoires et de ses épreuves, il me reste à l'observer dans sa nature et ses tendances. Plus inquiet de l'avenir que soucieux du passé, je ne me dissimule pas qu'au moment de finir ma tâche, j'en aborde précisément la partie la plus importante et la plus

L'insurrection chinoise

délicate. Pénétrer les conséquences des événements que j'ai raconté, montrer comment, sous la double pression du ^{p.342} temps et des faits, le développement du caractère religieux et politique de l'insurrection a dû modifier les idées, les intentions, les mœurs des rebelles, ce serait formuler à l'avance la solution d'un problème qui intéresse peut-être tout le genre humain ; ce serait définir dès ce jour l'influence que le triomphe de Taï-ping-ouang, s'il venait à se réaliser, exercerait sur les relations du peuple chinois avec les autres peuples de la terre, sur les relations d'un tiers de l'humanité avec le reste du monde.

Ce n'est pas que les documents ou les informations fassent défaut à celui qui veut tenter la difficile étude de ce problème social. Nous en connaissons les données, et nous savons qu'elles sont authentiques. Taï-ping-ouang a fait passer entre nos mains des proclamations et des brochures, nos agents et nos voyageurs ont visité ses places de guerre, ses généraux et ses ministres. Malheureusement les écrits que nous possédons et les actes mêmes dont nous avons été témoins ne sont pas d'accord. Les écrits nous avaient d'abord charmés et remplis d'espérances ; les actes nous ont douloureusement surpris. Les faits ont paru le plus souvent démentir les promesses. En présence de ces contradictions, l'historien demeure interdit. Il connaît les habitudes antiques et les vices enracinés de ce peuple, qu'une révolution religieuse, une révolution chrétienne pourrait seule rajeunir et régénérer ; il sait que le mensonge y est en honneur et en crédit, que l'astuce et la duplicité le gouvernement, que les plus belles maximes ornent la mémoire et les lèvres souriantes de ses hommes d'État, tandis qu'elles sont bien loin de leurs cœurs. Comment n'hésiterait-il pas dans ses appréciations ? comment ne suspendrait-il pas son jugement, et oserait-il énoncer des convictions ou des certitudes ?

Les traités qui renferment l'explication du système de Taï-ping-ouang, l'exposé de ses vues et de sa doctrine, sont au nombre de huit. Le premier, intitulé : *Livre des préceptes de la dynastie Tai-ping*, est

L'insurrection chinoise

exclusivement religieux ¹. Les sept autres, le *Classique trimétrique*, l'*Ode pour la jeunesse*, le *Livre des décrets célestes et déclarations de la volonté impériale*, le *Livre des déclarations de la volonté divine faites à l'occasion de la descente du père céleste sur la terre*, la *Déclaration impériale de Tai-ping*, les *Proclamations* publiées, sur l'ordre de l'empereur, par Yang et Siaou, ministres d'État, et l'*Ode de la dynastie Tai-ping sur la rédemption du monde*, sont p.343 à la fois religieux et politiques ². Entrer dans l'analyse de chacun de ces écrits serait se condamner à de fastidieuses répétitions : il suffira de les prendre dans leur ensemble et d'en présenter un résumé général qui fasse ressortir le but politique du chef de l'insurrection, les préceptes religieux, les maximes morales qui sont les fondements de sa réforme et les bases de sa doctrine.

« Tous les hommes, dit Tai-ping-ouang, ont été créés par le grand Dieu. Il leur a donné la vie, il la leur conserve ; ils appartiennent donc tous à une même famille, ils sont donc tous frères, frères par le corps, puisqu'ils descendent tous du premier homme créé par Dieu, frère par l'âme, puisque toutes les âmes ont une commune origine, le grand Dieu. »

« Le grand Dieu a créé le monde en six jours ; il a donné à l'homme l'empire de toutes choses ; il l'a revêtu de gloire et d'honneur. Il y eut au commencement une nation que Dieu consacra spécialement à son culte : son nom était Israël. Elle devint captive en Égypte et gémit sous le poids d'un dur

¹ Il faut y ajouter les traductions en chinois de la Genèse, de l'Exode, des Nombres, conformes, à quelques mots près, à celles que renferme la seconde édition des œuvres de Gutzlaff, publiée à Ning-po, ainsi que la traduction de l'Évangile de saint Matthieu. Ces travaux ont été publiés par Tai-ping-ouang postérieurement à la plupart des écrits dont nous donnons ici les titres, alors qu'il avait fondé à Nankin le siège de son pouvoir, et que depuis deux ans déjà son système religieux était établi.

² Deux autres traités, ceux des *Dispositions de l'armée* et du *Cérémonial de la céleste dynastie Tai-ping*, contiennent des détails d'organisation qui n'offrent pas grand intérêt. Le *Nouveau Calendrier pour la troisième année de la céleste dynastie*, qui faisait aussi partie des brochures qu'on nous a remises à Nankin, modifie entièrement le système astronomique suivi de toute antiquité par les Chinois et consacre une réforme malheureuse. Les auteurs de ce traité substituent à la combinaison des périodes solaires et lunaires, qui comportait les calculs les plus exacts, la division *invariable* de l'année en douze mois de trente jours chacun, ou trois cent soixante jours.

L'insurrection chinoise

esclavage. Dieu en eut pitié : il envoya Moïse et Aaron demander au roi sa délivrance ; ni leurs miracles ni les plaies dont ils frappèrent l'Égypte n'ayant pu toucher son cœur endurci, Dieu fit périr tous les premiers-nés de son royaume. Israël alors fut libre et put quitter la terre d'Égypte ; mais le roi envoya ses armées à sa poursuite : elles furent englouties dans la Mer Rouge, qui se divisa pour laisser passer les fugitifs. Dans le désert, Dieu nourrit son peuple avec la manne et les cailles qu'il lui envoya du ciel. Il déploya sa puissance sur le mont Sinaï, et écrivit ses dix commandements sur des tables de pierre qu'il avait fait faire par Moïse. »

« Dans la suite, les hommes, tentés ¹ par le diable, tombèrent dans la désobéissance et l'infortune ; mais Dieu eut pitié de leurs malheurs, et il envoya son fils aîné en ce monde, afin qu'il donnât sa vie pour la rédemption du genre humain. Jésus, le seigneur et le sauveur du monde, racheta l'homme du péché en répandant pour lui son précieux sang sur la croix. Trois jours après sa mort, il ressuscita, et pendant quarante autres jours il enseigna à ses disciples les doctrines célestes. Avant de monter au ciel, il leur ordonna de répandre parmi les peuples la connaissance de son Évangile et de sa volonté révélée. Tous ceux qui refuseront d'y croire seront condamnés. »

« Cependant les Chinois, trompés par les démons, s'écartèrent des dix commandements et « s'enfoncèrent de plus en plus dans l'erreur » ; mais le ^{p.344} grand Dieu eut pitié d'eux, il « déploya à leur égard une générosité aussi vaste que la mer », et envoya sur la terre son fils Hong-siou-tsiouen pour les sauver ². En 1837, après qu'il eut étudié les classiques, il monta au ciel, où le grand Dieu lui communiqua personnellement la vraie doctrine, lui remit un sceau et une

¹ Voyez l'*Ode de la dynastie Tai-ping*, et le traité *Classique trimétrique*, ainsi appelé parce que chaque ligne contient trois syllabes.

² Le chef de la rébellion, qui a pris le nom de Tai-ping-ouang.

L'insurrection chinoise

épée, emblèmes d'une autorité et d'une majesté irrésistibles, et lui donna l'ordre de combattre les démons avec l'aide du frère aîné Jésus et des anges. Lorsqu'il eut vaincu l'ennemi des hommes, il fut rappelé au ciel : Dieu l'y investit d'une grande autorité, et lui donna une nouvelle mission pour le salut du genre humain, lui disant : Je suis avec vous pour diriger toute chose. En 1848, Hong-siou-tsiouen se trouvant dans une grande perplexité, le grand Dieu vint avec Jésus-Christ pour le secourir et lui apprendre à porter le poids du gouvernement. — « Le grand Dieu a suscité son fils pour déjouer les complots des méchants, pour déployer la majesté et l'autorité et pour sauver le monde, pour séparer les bons des méchants, accorder aux uns les joies du ciel, envoyer les autres aux peines de l'enfer. » — Il surpasse de beaucoup les hommes en intelligence, savoir et générosité. — Que tous ceux qui sont sous le ciel viennent et reconnaissent le nouveau monarque. »

« Depuis que le grand Dieu a fait à l'homme (par son fils Hong-siou-tsiouen) une gracieuse communication de sa doctrine, « tous ceux qui se repentent de leurs péchés et évitent d'adorer les esprits corrompus, de pratiquer le mal et de transgresser les divins commandements, retourneront au ciel d'où ils tirent leur origine, et y jouiront éternellement d'une infinité de délices, de dignités et d'honneurs », tandis que ceux qui ne pratiqueront pas le repentir et l'obéissance « iront certainement aux enfers pour y gémir éternellement sous le poids de tristesses, de souffrances et de tortures infinies. Quel est le meilleur et quel est le pire ? Je vous le laisse à juger. » ¹

Le *Livre des préceptes religieux* est le véritable rituel du culte institué par Taï-ping-ouang. Il reproduit le Décalogue, et proscrit, par un ingénieux commentaire des commandements de Jéhovah, l'usage du jeu, de l'opium et des liqueurs fermentées. Il renferme des prières dont

¹ *Livre des décrets célestes. — Ode de la dynastie Taï-ping. — Livre des préceptes religieux. — Classique trimétrique.*

L'insurrection chinoise

il recommande les formules à la piété des nouveaux convertis pour les temps d'épreuves, d'afflictions et les circonstances solennelles de la vie : les naissances, les funérailles, les mariages, l'entreprise d'une œuvre importante, la construction d'un nouveau foyer. Le réformateur ordonne à ses sujets d'invoquer Dieu chaque jour ; il veut que leurs prières soient accompagnées du repentir, d'une offrande de vin, de thé, de riz, qui les fasse agréer du Seigneur, et d'une ablution régénératrice qui achève de purifier l'âme. C'est là tout ce qui constitue, d'après ses écrits, la forme extérieure de son culte.

Après avoir exposé ses préceptes religieux, Taï-ping-ouang a soin p.345 de justifier sa doctrine d'une redoutable accusation que ses adversaires ont portée contre elle, et il s'attache à combattre les répugnances nationales de ses partisans par des arguments tirés des classiques chinois.

« Quelques-uns, dit-il, ne craignent pas d'affirmer qu'en adorant Dieu nous ne faisons qu'imiter les étrangers, comme si nos annales historiques, que chacun peut lire, ne démontreraient pas la fausseté de leur allégation. » Depuis le temps de Poan-khou ¹ jusqu'à l'ère des trois dynasties, les princes et les peuples honoraient et respectaient le grand Dieu. « Mencius dit : lorsque le ciel forma le genre humain, il institua des souverains et des sages qui pussent, en qualité de lieutenants de Dieu sur la terre, conférer gracieusement la tranquillité aux nations. » Selon le livre des *Odes*, Vou-ouang et Ouang-ouang, de la dynastie Tchao, ainsi que Tching-tang, de la dynastie Chang, rendaient leurs hommages à la Divinité, et « nous lisons dans le livre des *Diagrammes* ² que les anciens rois, après avoir inventé les instruments de musique dans le dessein de perfectionner la vertu, en jouaient

¹ Le premier homme dont il soit parlé dans l'histoire de la Chine.

² Ce livre est attribué à Fou-hi, qui, si l'on s'en rapporte à la chronologie chinoise, vivait 2.852 ans avant Jésus-Christ. Les historiens ne sont pas bien d'accord sur cette date, mais ils pensent, généralement que c'est au temps de Fou-hi que se termine la période mythologique de l'histoire chinoise.

L'insurrection chinoise

principalement en présence du grand Dieu. » Nous vous le demandons, peut-on dire raisonnablement que ces respectables personnages imitaient les étrangers ¹ ? Il a été dit de toute antiquité que les hommes ne constituent qu'une seule famille dont le grand Dieu est le père. « Si nous n'avions pas perdu cette conscience naturelle » qui guidait autrefois les sages et que les étrangers ont su conserver, nous croirions encore que « tout dépend ici-bas de la volonté de Dieu », et nous eussions continué à marcher dans les mêmes voies que les nations étrangères ; mais il y a déjà quatre mille ans que Kiou (2219 ans avant Jésus-Christ) introduisit parmi nous le culte des esprits corrompus. Plus tard, sous la dynastie des Tsing, on adora les empereurs Chun et Yu ; puis vinrent Siouen (72 ans avant Jésus-Christ) et Vou (25 ans avant Jésus-Christ), de la dynastie Han, qui crurent également aux génies, Ming, de la même dynastie (58 ans après Jésus-Christ), qui fut le coupable protecteur des institutions bouddhiques, et enfin Houi, de la dynastie Song (1107 ans après Jésus-Christ), qui surpassa les folies superstitieuses de ses prédécesseurs, et fut assez audacieux pour donner à Dieu le nom « d'empereur de perle ». Depuis ce moment, les ténèbres sont devenues plus épaisses, et nous nous sommes enfoncés de plus en plus dans l'erreur. Les choses en sont venues à ce point que « les pieds ont pris la place de la tête », que « la terre des esprits a été occupée par les démons », que « les Chinois ont été conquis par les Tartares ². »

« Les démons tartares ont perdu de vue leur origine : ils ont oublié que ^{p.346} leur race était issue d'un renard blanc et d'un chien rouge. Ils ont osé franchir les limites qui les séparaient de notre terre fleurie, et alors le renard est monté sur le

¹ *Livre des préceptes religieux.*

² Proclamations publiées par Yang et Siaou.

L'insurrection chinoise

trône impérial, et nos graves magistrats ont incliné leurs fronts devant lui. Ils ont contraint les Chinois à porter une longue queue qui les fait ressembler à des animaux, à revêtir des robes tartares et des bonnets de singe ; ils ont substitué leurs lois diaboliques à notre législation, leur patois à notre langue. Lorsque les fleuves grossis par les pluies ont rompu leurs digues, ils ont vu, sans s'en émouvoir, le peuple expirer de misère et de faim ; ils ont souillé nos couches pour pervertir les nobles instincts de notre race, ils nous ont ravi nos plus belles femmes pour en faire leurs esclaves et leurs concubines ; ils ont confié le pouvoir à des magistrats corrompus qui écorchent la peau et mangent la graisse du peuple. Le récit de telles abominations souille la langue. On userait tous les bambous des montagnes du sud à raconter les infamies des démons tartares, et tous les flots de la mer d'Orient ne suffiraient pas pour laver leurs crimes ¹.

« Cependant, lorsque le désordre est à son comble et que les ténèbres sont les plus profondes, c'est alors quelquefois que l'ordre et la lumière sont bien près d'en sortir. Le grand Dieu a trouvé que les iniquités tartares avaient comblé la mesure, il a manifesté sa colère contre ceux qui adorent les esprits corrompus et violent ses commandements ; il a suscité le roi céleste, à qui il a donné l'ordre de balayer la horde des démons tartares et d'en purger notre terre fleurie ! Secouons donc notre léthargie, déployons nos brillants étendards, jurons d'exterminer les huit bannières et de pacifier les neuf provinces ² ! Nous serons ainsi des héros en ce monde, et nous jouirons dans l'autre d'une félicité éternelle ³. »

Le violent manifeste dont on vient de lire l'analyse, et qui a été publié par les rois de l'est et de l'ouest, Yang et Siaou, sur l'ordre de

¹ Proclamations publiées par Yang et Siaou.

² L'armée mandchoue est divisée en huit bannières. — On appelait autrefois la Chine le pays des neuf provinces.

³ Proclamations publiées par Yang et Siaou.

L'insurrection chinoise

Taï-ping-ouang, est le chef-d'œuvre de sa politique. Le chef de la nouvelle dynastie y rattache, par un enchaînement qui doit paraître logique à des hommes superstitieux, son entreprise insurrectionnelle à sa réforme religieuse : il confond l'une et l'autre dans une seule et même mission émanée de la Divinité, et c'est au nom de cette mission, au nom de Dieu de qui il la tient, qu'il fait un éloquent appel aux passions d'esclaves déshonorés contre des maîtres exécrés et persécuteurs ; c'est au nom de Dieu qu'il promet à la révolte triomphante la gloire ici-bas et des félicités infinies dans le ciel. Une fois engagé dans cette voie où l'ont précédé Mahomet et les autres réformateurs guerriers, il ira trop loin, il dépassera les bornes de la prudence, et il faudra que la foi religieuse de ses partisans soit bien robuste pour qu'ils ne comprennent point qu'il fait un abus calculé de l'intervention divine. Soit qu'il veuille déjouer les complots ^{p.347} qui mettent en péril le succès de son entreprise ou se débarrasser peut-être de quelque dangereux rival, soit qu'il sente le besoin de maintenir l'union parmi ses partisans, de leur inspirer une confiance illimitée dans la bonté de sa cause et l'infailibilité de ses paroles, de les maintenir par le frein d'une obéissance passive en leur imposant, pendant toute la durée de la guerre, cette dure pratique du communisme, si antipathique à la nature humaine et à la nature chinoise en particulier, Hong-siou-tsiouen appelle à son aide l'intervention de la Divinité. Il emploie comme un puissant levier, pour remuer ces masses indolentes ou indociles, la terreur religieuse, à laquelle il les a rendues accessibles par sa doctrine. On voit d'ailleurs que les grossières natures sur lesquelles il devait agir n'ont pas toujours cédé à la pression de ce levier, et qu'il lui a fallu, pour les exciter plus vivement, avoir recours à des moyens qui fussent plus à leur portée par cela même qu'ils étaient plus immédiats et plus directs : nous voulons parler de la menace des châtiments et de la promesse des récompenses, de l'institution de marques honorifiques et infamantes.

Le 24 septembre 1851, il adresse à son armée ces paroles significatives :

L'insurrection chinoise

« Nous vous disons en vérité que ceux qui désirent la vie et qui redoutent la mort en ce monde n'y auront pas la vie, mais y trouveront la mort.

Le 13 septembre, à Young-ngan, il donne l'ordre à ses officiers de mettre tout le butin en commun sous peine de mort ¹. Un décret rendu le 30 octobre à Young-ngan ordonne qu'après le combat chaque chef d'escouade fasse un rapport sur la conduite des cinq hommes qui ont combattu sous ses ordres. Ce rapport sera transmis par voie hiérarchique, à la cour. Le brave sera marqué d'un cercle, le lâche d'une croix ².

« Le père céleste, le frère aîné céleste et moi, dit le chef insurrectionnel dans un autre décret, nous avons constamment les yeux fixés sur vous, et aucune de vos actions n'échappe à nos regards. C'est pourquoi nous voulons que ces braves qui sont morts sur le champ de bataille et dont les âmes sont au ciel reçoivent maintenant d'éclatants honneurs ³, et nous promettons d'importantes et lucratives dignités à ceux dont le succès couronnera les efforts. Nous vous disons sincèrement que, si vous obéissez à la volonté du père et du frère aîné célestes en combattant vaillamment les suppôts des démons, vous jouirez dans ce ^{p.348} monde d'honneurs incomparables et dans l'autre d'une félicité éternelle ⁴.

Par une autre proclamation publiée l'année suivante, il promet à ses partisans d'en faire des ducs, des comtes et des marquis ; s'ils obéissent aux commandements du grand Dieu, il leur donne l'assurance qu'ils parviendront au ciel après leur mort et qu'ils y habiteront des palais dorés. Là, ajoute-t-il, les plus humbles sont vêtus de soie et de

¹ *Livre des décrets célestes.*

² *Ibid.*

³ Ces honneurs posthumes consistent dans un décret qui confère aux mânes de celui qui a succombé un grade, une dignité supérieurs à ceux dont il jouissait de son vivant. On sait que telle est aussi la coutume des Tartares. Ces derniers y ajoutent des sacrifices qu'ils offrent aux mânes du défunt.

⁴ *Livre des décrets célestes.*

L'insurrection chinoise

satin : les hommes portent des robes ornées de dragons, les femmes sont parées de fleurs éclatantes ¹. A ces faiblesses complaisantes du roi céleste pour les vices de ses nationaux et pour leurs instincts de vanité puérile, il convient cependant d'opposer des maximes plus élevées et plus pures, qui ont fait l'ornement de sa doctrine, l'orgueil et l'espoir de ses admirateurs.

« Avant que les hommes fussent créés, est-il dit dans un traité évidemment écrit sous son inspiration, — l'*Ode de la dynastie Tai-ping*, — leurs âmes habitaient le ciel. » — « La vertu tire son origine du ciel, — elle est la nature originelle de l'homme, — c'est elle qui le distingue de la brute ; — il la développe par la perfection, elle en fait un être admirable à toutes les époques de sa vie et le ramène au ciel, sa patrie. — La vertu dompte la violence et impose silence aux flatteurs. »

« Que vos actions soient droites et vos motifs sincères. — Que le savant instruisse l'ignorant, sans le faire rougir de son ignorance ; que les supérieurs demandent conseil à leurs inférieurs, et n'oublent jamais que ceux-ci peuvent être élevés un jour au rang qu'ils occupent. — Lorsqu'un fonctionnaire rentre dans la vie privée, il doit cacher sa gloire dans l'obscurité.

« Dieu a donné à l'homme un esprit intelligent, afin que cet esprit contrôlât le corps. Lorsque l'esprit est droit, il devient le vrai régulateur auquel obéissent les sens et les membres. — Que mon œil soit vertueux ! — Que mon oreille soit ouverte aux discours du sage, fermée aux conseils pervers, et de cette façon je deviendrai intelligent. — Je couperai celle de mes mains qui aura mal fait. — Mes pieds marcheront dans la voie droite et la suivront toujours.

« Le bonheur d'une famille dépend de l'harmonie et de l'union qui règnent parmi ses membres. — Que les fils considèrent

¹ *Livre des décrets célestes.*

L'insurrection chinoise

l'obéissance à leurs parents comme leur principal devoir ! — Que le père soit sévère, mais surtout qu'il soit juste ! — La mère distribuera également son affection à ses enfants, et elle se gardera de partialité. — Les frères aînés instruiront leurs jeunes frères ; ils se rappelleront que le même sang coule dans leurs veines, et ce souvenir les rendra indulgents pour leurs fautes. — Les frères cadets n'oublieront pas que Dieu lui-même a établi l'inégalité des âges et des conditions, et en conséquence ils respecteront leurs frères aînés.

« Vous devez accorder votre soutien aux vieillards et aux enfants, et ne jamais abandonner ni les malades ni les blessés. Si vous ne soutenez pas la faiblesse, vous encourez la disgrâce du ciel.

« Aujourd'hui les affections et les haines des hommes sont toutes dictées par des considérations égoïstes et des vues étroites. Les habitants d'une province d'un district, d'un village, ne connaissent pas ceux d'une autre province, d'un autre district, d'un autre village, et parce qu'ils ne les connaissent pas, ils se croient supérieurs à eux, ils s'en méfient, ils les dédaignent. Ainsi l'ignorance, engendrant l'égoïsme, devient une source de rivalités, de querelles, de guerres. Cependant, lorsque les souverains de l'antiquité, comme Yaou et Chun, ouvraient leurs greniers pour soulager la misère publique, ils ne favorisaient pas dans leurs largesses un peuple plutôt qu'un autre. Confucius et Mencius distribuaient également leurs enseignements aux uns et aux autres. — Pourquoi cela ? C'est que ces dignes personnages considéraient le monde comme divisé en plusieurs royaumes, mais ne constituant qu'une seule famille ; c'est qu'ils savaient que le grand Dieu est le père universel de tous les hommes, qui sont tous frères, et qu'il gouverné et protège les nations étrangères les plus éloignées aussi bien que la Chine. Dépouillez donc ces vues étroites et ces sentiments de vil

L'insurrection chinoise

égoïsme que vous inspire la vue des frontières et des limites ¹.

La politique des nations civilisées, disons plus, la politique des nations chrétiennes, est-elle plus éclairée ? Tiendrait-elle un langage plus élevé, plus noble, plus libéral ? Et si ce langage est sincère, ne sommes-nous pas en droit d'attendre du triomphe de l'insurrection l'anéantissement des préjugés nationaux, l'ouverture de la Chine ? Si ce langage est sincère !... C'est la question qui domine tout le sujet, et à laquelle on voudrait qu'il fût possible de répondre par l'affirmative.

Pour terminer l'exposé du système politique de Taï-ping-ouang tel qu'il nous apparaît d'après ses écrits, il reste à parler de son gouvernement et de l'organisation de son armée. On ne possède encore à cet égard que des données insuffisantes. C'est ainsi par exemple que l'on sait les titres des fonctionnaires qui agissent sous ses ordres ; mais la nature des emplois qu'ils remplissent nous est très imparfaitement connue, bien que les titres mêmes de ces emplois, les insignes qui les distinguent, les circonstances où ils ont été créés, et où se trouvent en ce moment les affaires de l'insurrection, nous mettent en droit de conjecturer qu'ils ont été jusqu'ici presque exclusivement militaires. Ils deviendront certainement de plus en plus pacifiques, à mesure que les bases sur lesquelles repose le trône de Taï-ping-ouang acquerront plus de solidité, et que le fruit des batailles s'éloignera de Nankin, où le réformateur a établi le siège de sa puissance. Tant que le canon grondera dans les provinces ^{p.350} environnantes, tant que ses armées n'auront pas refoulé au-delà du Fleuve-Jaune, ou même jusqu'aux frontières de Tartarie, les derniers soldats mandchoux, ses ministres devront être avant tout des généraux, et sa capitale restera un camp.

Au-dessous de Hong-siou-tsiouen, roi céleste (*tin-ouang*) et chef de la dynastie pacifique (*taï-ping-ouang*), nous voyons siéger à l'origine cinq autres rois (*ouang*) qui exercent les plus hautes fonctions de son gouvernement. Ce sont Yang-siou-tsing, le mari de la sœur aînée, qui

¹ *Déclaration impériale de Taï-ping. — Ode de la dynastie Taï-ping. — Ode pour la jeunesse. — Livre des décrets célestes.*

L'insurrection chinoise

prend le titre de roi de l'est (*tchong-ouang*) et de premier ministre d'état ; Siaou-tchaou-koueï, également son beau-frère, qui prend le titre de roi de l'ouest (*si-ouang*) et de second ministre d'État ; Foung-young-san, qui est roi du sud (*nam-ouang*) ; Oueï-tching, roi du nord (*pé-ouang*), et Chi-ta-kah, roi assistant. Les rois de l'est et de l'ouest ont aussi le titre de premiers généralissimes ; ceux du sud et du nord remplissent les fonctions de lieutenants-généralissimes. Le premier commanda l'avant-garde, le second l'arrière-garde. Le roi assistant n'a pas d'emploi dans l'armée : il doit siéger constamment à côté du *tin-ouang* (roi céleste), et l'aider à régler les affaires de la cour ¹.

L'institution des cinq rois remonte au mois de novembre 1851. Le chef de l'insurrection n'était pas encore sorti du Kouang-si. Il se trouvait à Young-ngan-tchao, où il séjourna quelque temps en dépit des efforts du vice-roi Su, et où il rédigea un grand nombre de proclamations. Celle d'où est sortie la création des rois est particulièrement remarquable. Hong-siou-tsiouen y rappelle à ses soldats que Dieu seul a droit aux dénominations de *saint* et de *père*. Il leur défend en conséquence de l'appeler désormais *chang* ou *ti* ; il conservera seulement le titre de *ouang*, et sera *tin-ouang* (roi céleste) ². Pour Yang, Siaou, Foung, Oueï et Chi, auxquels il avait laissé prendre « par condescendance pour les usages corrompus du siècle le titre de pères royaux », on devra les appeler à l'avenir « rois de l'est, de l'ouest, du sud, du nord, et roi assistant ³. »

Les rois de l'ouest et du sud ont péri sur le champ de bataille avant la prise de Nankin ; ceux du nord et de l'est sont tombés dans le conflit sanglant que leurs mutuelles rivalités avaient fait naître, et dont on a lu plus haut le récit. Chi-ta-kah est maintenant généralissime, et commande, dit-on, l'armée insurrectionnelle, qui occupe la plus grande partie du Tche-kiang. Taï-ping-ouang a institué récemment de nouvelles royautés pour récompenser les services ou flatter les

¹ Organisation de l'armée de Taï-ping, dans le *Livre des décrets célestes*.

² Les empereurs de la Chine prennent le titre de *ouang-chang* (roi suprême).

³ *Livre des décrets célestes*.

L'insurrection chinoise

ambitions de ses conseillers ; le *tchong-ouang*, qui s'est emparé ^{p.351} de Sou-tchao et qui dernièrement menaçait Shang-haï, le *ngan-ouang* (roi de la félicité) et le *fou-ouang* (roi de la tranquillité) font partie des nouveaux dignitaires, qui sont tous, dit-on, des hommes du Kouang-si et par conséquent d'anciens compagnons d'armes du chef insurgé. Ce dernier a placé près de lui sur le trône un de ses fils, âgé de douze ans, qui publie déjà, sous le nom de prince-héritier, des décrets et des édits, et auquel il a donné une large part dans le pouvoir temporel, se réservant d'ailleurs pour lui seul la suprématie spirituelle.

Les *ministres d'État* viennent immédiatement après les rois dans la hiérarchie instituée par le chef de la rébellion. Au-dessous d'eux sont les *directeurs-généraux*, puis les *directeurs*, les *prêteurs*, les *régulateurs*, les *inspecteurs*, les *ducs*, les *préfets*, les *tribuns*, les *centurions*, les *vexillaires* et les *quinquévirs*. Chacun de ces fonctionnaires est toujours accompagné d'un étendard jaune qui est l'inseigne de son autorité, et varie de dimension suivant son grade. Les étendards des deux premiers généralissimes (les rois de l'est et de l'ouest) ont huit pieds carrés, ceux des vexillaires sont triangulaires et ont deux pieds sur chaque côté. Un quinquévir ou brigadier commande quatre hommes, le vexillaire a sous ses ordres cinq brigadiers (25 hommes), le centenier quatre vexillaires (104 hommes), le tribun cinq centurions (525 hommes), le préfet cinq tribuns (2.625 hommes), le duc cinq préfets (13.125 hommes). Ils doivent être tous des hommes éprouvés pour leur valeur ; leur rôle consiste à se battre, ils n'ont rien de plus à faire. Les autres officiers exercent des fonctions plus complexes. Les uns, sans doute les directeurs-généraux, forment une sorte de comité supérieur des opérations militaires, ils méditent et déterminent les plans de campagne ; les autres, constitués en conseil de guerre, les prêteurs, rendent une justice sommaire et terrible ; d'autres encore veillent aux approvisionnements de l'armée ou administrent les vastes magasins qui renferment les richesses communes ; d'autres enfin, probablement les inspecteurs, se font

L'insurrection chinoise

rendre compte de la conduite des soldats et distribuent des châtiments et des récompenses.

Nous ne savons rien de plus de l'organisation du pouvoir insurrectionnel. On trouve bien dans les écrits de Taï-ping-ouang quelques règles d'administration, quelques maximes de gouvernement énonçant les devoirs réciproques du souverain et de ses sujets ; mais ces règles et ces maximes ne sont que de belles théories, comme celles que l'on rencontre à chaque page dans les classiques chinois, théories révérees, rarement mises en pratique, parce qu'elles ne constituent guère, en fin de compte, qu'un vague idéal. Nous devons cependant en excepter une que les insurgés ont d'abord observée dans ^{p.352} toute sa rigueur : je veux parler du précepte qui proclame « la séquestration de la femme comme la source de tout bon gouvernement », qui recommande de la tenir enfermée dans l'intérieur de sa maison quand la paix sera rétablie, dans un camp ou un quartier séparé tant que durera la guerre, et qui lui défend, sous les peines les plus sévères, de « se mêler des affaires du dehors ». La doctrine religieuse de Taï-ping-ouang n'a pas réalisé une des plus belles conquêtes du christianisme ; elle n'a pas relevé la femme de l'état d'infériorité et de déchéance morale auquel elle est soumise dans l'empire du milieu.

Ainsi l'égalité de tous les hommes, qui constitue, en présence d'un Dieu unique, le Dieu créateur et père, une seule et même famille dont tous les membres doivent être unis pour obéir à ses lois et aux destinées de leur nature par les liens d'un fraternel amour ; la croyance en Dieu, révélée par la conscience, perpétuée par la tradition nationale ; l'espoir du paradis, qui nous fait chérir nos épreuves et bénir nos propres misères ; la terreur de l'enfer, qui réprime nos mauvais instincts ; l'élection du peuple juif et la promulgation des dix commandements qui sont restés la loi divine ; l'obéissance au Décalogue interprété par un commentaire habile qui prohibe l'usage de l'opium et le jeu ; la notion nettement définie de la Trinité ; l'ingratitude et l'avilissement de la créature nécessitant une rédemption ; la dignité humaine rehaussée par le monothéisme, qui

L'insurrection chinoise

nous met en rapport direct avec Dieu, exaltée par la mission de Moïse, par l'immolation du Christ, par l'entreprise de Hong-siou-tsiouen, qui a reçu un mandat divin, — voilà, si l'on supprime quelques traits secondaires, tout le système religieux de Taï-ping-ouang.

L'humiliation et le pervertissement du peuple chinois par la domination tartare ; la colère vengeresse de Dieu excitée par la corruption des Mandchoux et leur grossier polythéisme, sa compassion pour les malheurs d'une noble race qu'il avait jadis comblée de ses bienfaits et son intervention pour la sauver ; cette intervention même, qui s'est clairement révélée par les fréquentes entrevues de Hong-siou-tsiouen avec le père céleste, attestant aux yeux de tous la divinité de la mission du chef insurgé ; la conformité de cette mission avec celle du Christ, qui guide lui-même l'entreprise et qui la couvre de sa protection fraternelle et toute-puissante ; l'infailibilité des promesses, des menaces et des arrêts de Taï-ping-ouang, dont toutes les pensées et les paroles émanent d'une autorité divine ; le fanatisme inspirant à ses soldats une confiance aveugle dans le succès de sa cause ; la communauté du butin qui assure des ressources permanentes à la cause rebelle, qui refrène le pillage et prévient la débauche ; l'appel incessant que font à la bienveillante ^{p.353} et active sympathie des nations étrangères ces théories d'origine et de croyances communes, ces assurances d'égalité fraternelle et les séduisantes perspectives qui en doivent naître, voilà tout le système politique du chef de l'insurrection chinoise, système hardiment conçu, habilement combiné, et qui se rattache à sa théorie religieuse par un enchaînement logique.

Nous connaissons la doctrine, il s'agit maintenant d'en apprécier l'application.

Je ne sais si les plus chauds partisans de Hong-siou-tsiouen ont été aveuglés par l'ardeur de leurs sympathies au point d'être convaincus qu'il a été véritablement chrétien, et je croirais superflu de démentir ce qu'une telle opinion a d'aventureux. Taï-ping-ouang promet à tous ceux qui suivront ses préceptes religieux de magnifiques récompenses ici-bas, des

L'insurrection chinoise

jouissances matérielles dans une autre vie, et cependant Jésus-Christ a dit bien des fois à ses disciples que son royaume n'était pas de ce monde. Nous lisons dans le *Livre des préceptes* une invocation au grand Dieu dont le texte se rapproche de l'oraison dominicale ; mais nous n'y retrouvons pas cette simple et touchante expression de l'un des plus sublimes enseignements du Christ : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Hong-siou-tsiouen eût trouvé dangereux d'enseigner à ses partisans la consolante et pacifique doctrine du pardon des injures. N'avait-il pas engagé une lutte d'extermination contre ses irréconciliables ennemis les Tartares-Mandchoux, et pouvait-il enseigner le renoncement à soi-même à des hommes dont il lui fallait armer le cœur aussi bien que les bras dans l'intérêt de son ambition ? Le christianisme, en remplaçant l'ancienne loi, a aboli les sacrifices qu'elle prescrivait. Un cœur pur, sanctifié par les pratiques et les vertus évangéliques, telle est l'unique offrande qui soit agréable à Dieu depuis la mort de son fils sur la croix. Taï-ping-ouang n'a pas su, sous ce rapport comme sous tant d'autres, interpréter la loi nouvelle. Il veut que, dans toutes les circonstances solennelles de la vie, l'homme présente au grand Dieu des animaux, du thé, du vin ou du riz ; il ne s'est pas affranchi des entraves du judaïsme ou plutôt des pratiques idolâtriques en usage dans son pays. Le dogme du péché originel est si essentiel au christianisme qu'il est en partie sa raison d'être ; Taï-ping-ouang ne paraît même pas l'avoir soupçonné. Le dogme de l'incarnation lui échappe également. Il enseigne la mort du fils de Dieu sur la croix, mais il le fait venir directement du ciel, et rien dans ses écrits ne semble prouver qu'il serait disposé à croire que son frère aîné est issu d'une femme, qu'il a eu la même enfance et les mêmes infirmités que les autres hommes. Il ne paraît avoir aucune notion des sacrements, ces signes ^{p.354} visibles de la grâce divine que le christianisme a fait sortir de l'interprétation de l'Évangile, et nous ne parlons pas seulement de tous les sacrements administrés par l'église catholique, mais de ceux qui sont admis par la presque universalité des chrétiens, le baptême et la communion ¹. Sa

¹ L'ablution régénératrice dont parle Hong-siou-tsiouen ne saurait être considérée comme un sacrement : elle n'a pas à ses yeux le caractère obligatoire du baptême, il la

L'insurrection chinoise

doctrine est évidemment l'œuvre d'un homme qui n'avait reçu que des leçons incomplètes du christianisme, et qui, faute de guide spirituel, s'est perdu dans les contradictions apparentes que présentent le Nouveau et l'Ancien Testament. C'est avant tout l'œuvre d'un imposteur, d'un imposteur moins habile, plus hardi que Mahomet, qui, aspirant à révolutionner son pays dans l'intérêt de son ambition et ayant besoin pour le succès de ses vues politiques de partisans dévoués jusqu'au fanatisme, a entrepris de réveiller la nature indolente de ses compatriotes et de la transformer par une régénération religieuse ¹. Cet homme a trouvé sous sa main, dans les livres qu'il avait à sa disposition, une religion toute faite, qu'il n'a pu qu'imparfaitement comprendre, mais dont les préceptes, à travers sa confuse interprétation, lui ont paru propres à opérer cette régénération, et dont l'histoire lui a fourni des renseignements précieux, qu'il a su mettre à profit. Il a fait appel à la superstition du peuple en s'attribuant une mission divine et rédemptrice semblable à celle de Jésus-Christ, qu'il a appelé son frère aîné ; mais, comme son but était de conquérir un trône et non de convertir et de sauver les âmes, cette mission devait être guerrière et vengeresse.

Au reste, les chefs de l'insurrection ont senti promptement le besoin de proclamer de nouveaux dogmes et d'inventer de nouveaux miracles, afin d'éblouir leurs soldats, de raffermir les liens de la discipline relâchée par l'inaction des camps, et surtout d'augmenter l'éclat de leur autorité, dont les victoires des impériaux avaient récemment affaibli le prestige. Ils ont voulu aussi dérober aux yeux de la multitude le ridicule ou scandaleux spectacle de leurs rivalités, de leurs faiblesses et de leurs désordres, en les couvrant d'un voile mystérieux qu'aucune main profane ne pouvait soulever sans se rendre sacrilège. L'intervention divine, qu'ils avaient réservée d'abord pour les grandes et solennelles occasions, deviendra bientôt pour eux un moyen vulgaire. Le roi de l'est, Yang-tsiou-tsing, se ^{p.355} dit inspiré de Dieu et s'arroge purement

considère comme une simple pratique pieuse qu'il est bon pour tout homme d'accomplir de son propre chef, sans qu'il soit besoin de recourir, pour s'en acquitter, à l'intervention d'un ministre du culte.

¹ Quelques-uns des journaux anglais publiés en Chine appellent Tai-ping-ouang *chef protestant* (*the protestant ruler*).

L'insurrection chinoise

et simplement le rôle du saint-esprit. Veut-il imposer ses conseils à Taï-ping-ouang et modérer par des maximes pratiques, dans l'intérêt de la cause commune, l'impétuosité de son caractère et la fougue de son tempérament ; veut-il le convaincre de la nécessité d'adoucir, par l'application d'une discipline moins exigeante, le sort des femmes enrégimentées qui travaillent à la réparation des murailles ou au transport des provisions ; veut-il prescrire des soins hygiéniques au prince héritier, l'espoir du parti ¹, ou bien satisfaire ses propres passions, augmenter le nombre de ses titres honorifiques et celui de ses concubines : il sait appeler à propos le père céleste sur la terre, le faire parler au gré de ses désirs et humilier toutes les volontés devant les intentions divines dont il est l'interprète respectueux et inspiré. Hong-siou-tsiouen lui-même, l'élève et le converti du pieux Roberts, a l'air de se laisser prendre aux grossiers artifices de ces profanes parodies. Il ratifie la sacrilège usurpation du roi de l'est ², et après la mort de cet ambitieux conseiller il prend pour lui-même le rôle du saint-esprit, absorbant ainsi sans scrupule sa propre individualité dans l'unité divine ³. Une fois engagé dans cette voie nouvelle, il ne s'arrêtera plus, et il ira jusqu'à se faire offrir des sacrifices. Oubliant d'ailleurs ou confondant à dessein les notions les plus élémentaires de la doctrine qu'il a reçue dans sa jeunesse, il prend pour lui trente femmes légitimes et cent concubines, et décrète la peine de mort contre l'imprudent qui osera scruter d'un œil indiscret les mystères de son harem ; il marie le père céleste à la sainte Vierge, donne une épouse charnelle à Jésus-Christ ; puis, quand un missionnaire anglais, M. Holmes, qui est allé visiter Nankin au mois d'août 1860, s'indigne de ces extravagances, il lui fait répondre par un de ses confidents :

« Vous vous étonnez à tort, Dieu vous a donné vos dogmes il y a dix-huit cents ans ; ma doctrine est le fruit d'une

¹ Le fils de Hong-sou-tsiouen, âgé de douze ans.

² Toutes ces informations sont extraites d'un long pamphlet que le gouvernement de Taï-ping-ouang a fait afficher en 1854 sur les murs de Nankin, et qui portait le titre de : *Récit officiel de la descente du père céleste sur la terre.*

³ Dans un des édits de Taï-ping-ouang que M. Holmes a rapportés de Nankin, on trouve ce passage : « Le père céleste, le frère aîné céleste et moi, en tout trois personnes, nous constituons une unité. »

L'insurrection chinoise

révélation récente. Le père céleste a conféré au monde par mon intermédiaire le bienfait d'une religion nouvelle ¹.

p.356 Taï-ping-ouang s'est montré plus scrupuleux observateur de son système politique que de ses théories religieuses. Il n'y a pas en Orient de civilisation qui n'admette de nombreux abus, ni d'administration qui n'ait beaucoup à se faire pardonner, et qui ne soit contrainte, pour ne pas être jugée avec trop de rigueur, de savoir se montrer à propos indulgente et débonnaire. La nature sensuelle des soldats de la rébellion n'a pas parlé moins haut que celle de leurs chefs ; elle s'est révoltée contre la contrainte qu'on leur avait d'abord imposée. On fume du tabac et de l'opium à Nankin et dans les autres villes où flotte l'étendard des insurgés, on y joue quelque peu, et la discipline n'y est pas très sévère ; mais la rigueur du principe est maintenue, et de temps à autre on fait tomber quelques têtes pour prouver que la loi n'a pas été abolie. Les rangs inférieurs de l'armée obéissent en général à la règle qui exige la séparation des sexes ; celle qui prescrit la communauté du butin est encore observée ².

Fidèle à la haine qu'il a vouée au gouvernement mandchou, Taï-ping-ouang dédaigne systématiquement tout ce que ses adversaires honorent et patronne tout ce qu'ils méprisent. Il a proscrit la plupart des ouvrages dont se servent les lettrés et établi un nouveau mode

¹ Au moment où Taï-ping-ouang, perverti par la politique de ses ministres et aveuglé lui-même par ses propres passions, a laissé dégénérer son système religieux en un chaos ridicule, le hasard vient de lui envoyer le secours opportun d'un guide spirituel. Un de ses parents, Hong-jing, qui a fréquenté pendant plusieurs années les missions protestantes et fourni à M. Humbert de précieux renseignements pour son ouvrage sur l'origine de la rébellion chinoise, s'est rendu dernièrement à Nankin, où il a été accueilli avec un fraternel empressement, comblé de distinctions et de faveur. Hong-jing n'a pas oublié les enseignements qu'il avait reçus ayant de quitter Hong-kong. Sa morale est encore pure, et sa doctrine serait irréprochable au point de vue protestant, s'il n'y avait mêlé certains dogmes qui sont admis maintenant comme des articles de foi par les partisans de l'insurrection. Élevé au rang de premier ministre, honoré du titre de roi-kan (*kan-ouang*), il vient de publier une série de documents remarquables dans lesquels il donne à Taï-ping-ouang des avis souvent profonds sur la religion et la politique.

² Après l'entrevue de M. de Bourboulon et du premier ministre de Taï-ping-ouang, l'un de nous offrit une demi-piastre à un soldat qui s'était trouvé séparé un instant du reste de notre escorte. Il la refusa obstinément, bien qu'il fût alors nuit noire et qu'il ne pût être vu de personne. Comme nous le pressions d'accepter, il répondit qu'il n'avait pas besoin d'argent, puisqu'on lui fournissait la nourriture, les vêtements et les armes. Et comme nous redoublions d'instance afin de voir jusqu'où il pousserait une répugnance qui nous semblait si antipathique aux instincts de sa race, il ajouta qu'il ne voulait pas courir le risque de se faire couper la tête.

L'insurrection chinoise

d'examen d'après lequel les aspirants aux épreuves littéraires doivent être interrogés sur les sujets qu'il a traités dans ses écrits ¹. Ses sympathies pour les étrangers, auxquels la dynastie des Tsing a constamment donné des témoignages d'une si soupçonneuse aversion, son respect pour leurs traditions et leurs livres, son admiration pour les merveilles de la civilisation chrétienne, ont ^{p.357} été en diverses circonstances, hautement avoués ; un de ses ministres, le roi-kan (*kan-ouang*), non content de lui proposer l'interdiction de la vente des spiritueux et de l'opium, le châtement de l'infanticide et l'abolition de la maxime désolante qui fait peser sur le fils la responsabilité du crime de son père, vient de lui recommander publiquement des institutions dont le patronage honorerait les souverains éclairés de l'Europe, — l'émancipation graduelle de la presse fonctionnant sous un contrôle intelligent et libéral, l'abolition légale et définitive de toutes les distinctions offensantes pour les nations étrangères, l'établissement d'un réseau de grandes routes et d'un service de poste actif et périodique, la création d'hospices et de diverses associations de bienfaisance, la fondation de tout un système d'encouragement pour les grandes entreprises industrielles qui ont renouvelé en cinquante ans la face de l'Europe. On croit rêver quand on lit le curieux rapport du roi-kan, et quand on pense que de tels conseils, évidemment dictés par les enseignements des missions protestantes, ont pu être donnés par un ministre chinois à son souverain. Et cependant Tai-ping-ouang n'a pas borné à l'autorisation qui a permis cette publication officielle les témoignages des sentiments favorables que sa politique lui inspire à l'égard des Européens. Toutes les fois que nos voyageurs et nos missionnaires se sont présentés sans armes à ses avant-postes, ils ont été accueillis avec empressement, conduits en présence de ses généraux, traités avec déférence, écoutés avec une respectueuse attention. En 1860, M. Holmes a passé quelques jours à Nankin et reçu de ses principaux conseillers des marques d'une intimité presque

¹ Il proscrit particulièrement les ouvrages des commentateurs, qui, au lieu d'interpréter les sages qu'ils n'ont pas compris, n'ont fait, suivant lui, que fausser le sens naturel du peuple chinois.

L'insurrection chinoise

familière. Il y a quelques mois à peine, Taï-ping-ouang admettait lui-même dans son palais M. Roberts et ordonnait de vive voix à son entourage de montrer au courageux missionnaire les égards que méritaient son caractère, sa nationalité et la noblesse de ses intentions ¹. Dans toutes les circonstances où le hasard nous a mis en relations avec les rebelles, les officiers de Taï-ping-ouang nous ont prodigué les assurances les plus amicales et nous ont offert de conclure un traité qui unît leur cause à la nôtre par les liens d'une fraternelle alliance. Ils n'ont même pas voulu paraître nous garder rancune des revers que notre prudence leur avait infligés. Repoussé de Shang-haï par les canons de la France ^{p.358} et de l'Angleterre, le *tchong-ouang* adressait, en octobre 1860, aux ambassadeurs une longue dépêche où l'on remarque les passages suivants :

« Pendant l'année courante, me confiant à la puissance du ciel, j'ai réussi à prendre Sou-tchéou et Hang-tchéou, et je serais heureux que les missionnaires de tous les pays voulussent venir et propager au milieu de mon peuple les vrais principes de l'Évangile. Je m'en réjouirais plus que je ne puis dire, désirant que ceux qui n'ont qu'une même doctrine n'aient qu'un seul cœur. La publication de cette doctrine deviendrait alors générale, et le droit chemin serait évident. Avant peu, tout le pays jusqu'à ses extrêmes limites pratiquerait le système de l'adoration du Christ et le publierait sans restrictions. Vraiment ce serait un résultat glorieux et prospère.

J'ai reçu avec respect le commandement impérial de marcher à travers tous les *tchao*, les *fou* et les *hienn* ² ; moi-même je

¹ Nous ne savons pas si M. Roberts a reconnu dans Taï-ping-ouang le jeune homme qui assistait, il y a treize ans, à ses leçons avec une assiduité si exemplaire.

« Lorsqu'on m'introduisit en sa présence, dit-il dans la relation de son entrevue, je fus étonné de voir un personnage d'une aussi grande mine. La stature de Taï-ping-ouang est élevée et sa taille bien prise ; de belles moustaches noires relèvent admirablement la beauté de ses traits ; sa voix est agréable. Nous nous entretenmes exclusivement de matières religieuses. Sa théologie, je dois l'avouer, ne me paraît pas très correcte ; mais je ne négligeai aucune occasion d'en corriger les erreurs.

² On sait que les *tchao* et les *fou* équivalent à des préfectures, et les *hienn* à des sous-préfectures.

L'insurrection chinoise

désirais avoir une entrevue avec les divers commissaires étrangers, afin de leur fournir des explications et d'obtenir des instructions, de manière à maintenir une bonne entente réciproque. Enfin j'ai marché vers Shang-haï, et subitement vous avez paru enclins à nous témoigner des dispositions hostiles. Or notre dynastie céleste révère le même système céleste que votre honorable pays, et nous appartenons à la même doctrine. Pourquoi donc nous repousser en toute hâte ?

Maintenant, en ce qui concerne les honorables pays dont les représentants sont à Shang-haï pour favoriser les établissements de commerce, je désire leur faire remarquer que, pour ce qui regarde les intérêts de ce commerce, la voie nous est toute tracée. Quant à moi, je suis prêt à traiter avec les différents ministres et à observer scrupuleusement les règlements de douane, attendu que notre dynastie céleste révère le même système céleste que vos honorables pays, en sorte qu'on peut dire que nous tous sous le ciel, qui agissons ainsi, nous appartenons à la même famille. Pourquoi tous les frères des quatre mers dans le monde entier, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, ne pratiqueraient-ils pas la paix et la bonne volonté les uns envers les autres ? Prenant tout cela en considération, je prie vos honorables pays d'avoir des pensées généreuses à notre égard.

Il y a cinq siècles, un drame national dont les péripéties diverses offrent de frappantes analogies avec les événements que je viens de raconter s'accomplissait sur le vaste théâtre où Taï-ping-ouang lutte, depuis dix ans déjà, contre la domination mandchoue. — Un trône dont les bases paraissaient inébranlables était violemment renversé. Un puissant souverain allait mourir d'ennui et de misère sur la terre glacée qui avait été le berceau de sa famille. Cet illustre vaincu s'appelait Choun-ti, il était le neuvième empereur de la célèbre dynastie mongole des Youen, dont Marco Polo s'est fait l'historien émerveillé et consciencieux, et qui avait su imposer à la race p.359 chinoise tout

L'insurrection chinoise

entière la livrée de la servitude. Le vainqueur était un jeune homme nommé Tchou-youen-tchang, issu d'une famille obscure et misérable. A dix-sept ans, il remplissait dans une bonzerie les infimes fonctions de balayeur et de valet de cuisine ; à vingt ans, prenant son métier en dégoût, il s'enrôlait dans une bande de voleurs qui faisait de lui son chef et lui donnait le surnom prophétique de Hong-vou (puissant et fort). En ce moment, Choun-ti mécontentait l'empire par la mollesse de ses mœurs, les faveurs dont il ne cessait de combler ses compatriotes, et la pratique des superstitions tartares. Hong-vou devint bientôt chef de parti et porta ses vues jusqu'au trône ; la victoire couronna partout ses efforts ; la misère, l'amour du pillage, l'esprit d'aventure, la conspiration, grossirent ses rangs. Sa troupe devint une armée. Il prit Nankin et en fit sa capitale. Après y avoir établi une administration régulière, il marcha sur Pékin, vainquit les troupes mongoles dans une seule bataille et s'empara de la capitale des Youen. Hong-vou fut le chef de la dynastie chinoise des Ming que les Mandchoux ont expulsée en 1643. Pendant vingt et un ans, il soutint avec vigueur et talent le fardeau du pouvoir impérial, qu'il avait conquis par son habileté et sa valeur. Ses réformes organiques et administratives, sa modération, son remarquable discernement, la sagesse de ses décisions, l'ont illustré, et il est devenu l'un des héros les plus populaires de la Chine. C'est ainsi que tombent et s'élèvent souvent à toutes les époques du monde et dans tous les pays les grandes puissances et les éclatantes fortunes.

L'histoire de l'avènement des Ming nous offre d'utiles et précieux enseignements. La dynastie des Tsing est plus usée et plus vieillie que ne l'était au XVI^e siècle celle des Youen, les périls qui la menacent de toutes parts sont plus nombreux et plus pressants. Hienn-foung n'a plus à sa disposition les ressources que possédait encore Choun-ti. Il n'est ni plus brave, ni moins efféminé, ni mieux servi, ni plus populaire. L'entreprise de Hong-siou-tsiouen est nationale comme le fut celle de Hong-vou, et ses compagnons d'armes ne sont pas moins aguerris que ceux du premier des Ming. Tous deux se sont proposé, dès qu'ils ont vu leur fortune grandir, d'expulser la race étrangère qui opprimait leur pays ; tous deux sont d'une naissance obscure et ont humblement

L'insurrection chinoise

débuté. Seulement l'un a grandi parmi des moines-païens, ignorants et corrompus, tandis que l'autre a reçu d'un missionnaire chrétien ou puisé aux sources mêmes de nos croyances, dans l'Évangile et la Bible, ces doctrines admirables qui ont fait toute la grandeur de notre civilisation. Dans les persévérants efforts que nous ne cessons de faire afin de nous maintenir et de nous fixer sur cette terre mystérieuse de Sinim vers laquelle nous ^{p.360} poussent depuis si longtemps nos légitimes convoitises, pourquoi nous attacher d'une main à la branche qui fléchit, et repousser de l'autre le rameau plus jeune, plus vigoureux, qui s'étend vers nous ? Peut-être cette branche à demi rompue offrira-t-elle encore quelque résistance, mais à coup sûr elle ne reverdira jamais, et la chute en est certaine ; faut-il donc nous laisser tomber avec elle ? La greffe tartare entée sur le vieux tronc chinois ne lui a pas pris toute sa sève ; il lui est resté encore assez de vie pour produire des fruits abondants. Taï-ping-ouang n'est pas chrétien : qui s'aviserait maintenant de le nier ? Son système religieux n'est plus qu'une confusion ridicule et sacrilège. Il n'y a sans doute dans sa politique ni sincérité, ni franchise, puisqu'elle est chinoise ; ses avances sont autant de calculs et d'appels intéressés faits à notre influente sympathie. Il n'en est pas moins vrai que ses soldats victorieux ont renversé partout les emblèmes du paganisme, que des préceptes vraiment chrétiens, des principes d'une philosophie élevée et pure, des maximes vraiment libérales ont été hautement proclamés par lui, et qu'en sollicitant notre alliance, il invoque le puissant patronage d'une foi commune. La race sur laquelle il aspire à régner est studieuse, intelligente et souple. Pourquoi les doctrines de Taï-ping-ouang, sanctionnées par son triomphe, épurées par nos enseignements, ne seraient-elles pas appelées à devenir un jour pour ses sujets la source d'une civilisation nouvelle ? Je craindrais d'exprimer ici une espérance et ne voudrais pas que mes conclusions fussent une utopie ; mais, si j'entrevois d'un côté quelques chances de régénération, je ne puis voir de l'autre que les symptômes affligeants d'une inévitable décadence, et je sais que l'occasion ne revient pas à qui l'a perdue. La prudence et notre généreuse loyauté envers un gouvernement malheureux qui nous a

L'insurrection chinoise

tant de fois trahis nous interdisent de prendre ouvertement parti pour l'insurrection : elles ne nous défendent pas d'accueillir avec intérêt ses démarches, d'entrer en relations suivies avec Taï-ping-ouang et ses lieutenants, d'étudier ses véritables dispositions et de lui faire connaître officiellement les nôtres, de formuler au besoin les avantages que nous promet sa réforme, de protéger ainsi, autant qu'il dépend de nous, par les obligations réciproques d'une convention solennelle, les intérêts de nos nationaux et ceux du christianisme contre les incertitudes et les dangers de l'avenir.

@